



1/2 tela

MAGNÉTISME
SOMNAMBULISME

GUIDE DU CONSULTANT

ET DES INCRÉDULES

PAR J.-A. GENTIL
Membre de la Légion d'honneur, etc.

DEUXIÈME ÉDITION, AUGMENTÉE
TABLES PARLANTES



PARIS
CHEZ L'AUTEUR, 7, RUE DU 29 JUILLET
EN SON CABINET DE CONSULTATIONS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PALAIS-ROYAL, GALERIE VITRÉE, 13.
1853

GUIDE
DU CONSULTANT
ET DES INCRÉDULES.




BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III"
NAPOLI

MAGNÉTISME
SOMNAMBULISME

GUIDE
DU CONSULTANT
ET DES INCRÉDULES

PAR J.-A. GENTIL

Membre de la Légion d'honneur, etc.

DEUXIÈME ÉDITION AUGMENTÉE

TABLES PARLANTES



REVELATION

PARIS

CHEZ L'AUTEUR, 7, RUE DU 29 JUILLET,

EN SON CABINET DE CONSULTATIONS.

1853

PRÉAMBULE.

—o—

A MES AMIS ET COLLÈGUES EN MAGNÉTISME.

Comme l'enfant prodigue je reviens vers vous, éloigné que j'en fus trop longtemps par l'entraînement d'ardentes préoccupations d'un autre ordre; je viens m'abriter sous cet arbre de science, qui croît par vos soins, et dont il ne dépend pas de vous que les rameaux et les fruits abritent et réjouissent tous les hommes d'étude. Je reviens vers vous le cœur contrit et ma bannière voilée d'un crêpe, car tout est deuil autour de moi, et si n'est *l'Espérance* qui me sourit dans le lointain, je n'aperçois plus que des visages attristés.

Plus que jamais je veux être avec vous, et avec vous conquérir à l'aide de

1.

la sience ; vu que dans quelque direction que l'on s'avance, l'ayant pour compagne, les voies s'élargissent en offrant à l'homme des avantages nouveaux que rien désormais ne lui peut ravir. Certes la force d'impulsion donnée et communiquant en un instant, au monde entier, ces prodigieux mouvements dont nous avons été déjà plus d'une fois acteur et témoin, a quelque chose de bien enivrant; mais lorsqu'il faut, après coup, replié douloureusement sur soi-même, considérer que la puissance de recul qui crée tant de victimes est toujours en raison de l'énergie dépensée pour le mouvement impulsif, on peut en venir à préférer, comme je le fais aujourd'hui, les conquêtes souvent moins périlleuses, il est vrai, mais toujours plus durables, qu'on obtient avec la science; parce qu'elles sont, celles-là, et plus laborieusement acquises et plus patiemment assises.

Ce n'est point, toutefois, en homme déçu dans mes sentiments d'ambition

personnelle que je fais retour vers vous; je n'eus jamais d'autre intérêt que celui du progrès sous tous les aspects imaginables, et les souvenirs que je laisse derrière moi, après m'être mêlé à des événements récents, sont aussi honorables que ceux qui vous sont restés à mon égard, alors que marchant avec vous, nous rompîmes tant de lances pour la sainte cause du magnétisme.

Abnégation absolue des intérêts privés en faveur des intérêts humanitaires fut toujours ma devise, et il n'est pas un seul quart d'heure de ma vie, que je suis toujours prêt à livrer entière à chacun, qui puisse démentir cette constante aspiration de mon âme.

Rentrant dans la carrière, je paye de nouveau ma bien-venue, et j'ajoute ce *Guide des incrédules* à mes publications de 1847 et 1848, réimprimant à cette occasion deux articles, revus et augmentés, qui firent partie de mon *initiation aux Mystères-Secrets de la théorie et de la pratique du magnétisme.*

Je n'aurais pas voulu m'offrir à vous sans bagage et sans munitions, car peut-être eussiez-vous cru ne revoir en moi qu'un soldat découragé, et, dès lors, impropre à la lutte; mais il n'en est pas ainsi, et en prenant possession de cet ancien cabinet d'expériences dans lequel je viens à peine de m'installer, j'ai fouillé mes cartons et j'en ai exhumé de nombreux chapitres que je vais mettre en ordre afin de les publier prochainement.

Allons, frères, luttons, il faut lutter toujours,
Pour que jaillisse au loin l'immortelle pensée,
Que voile encor la fausse idée
Qui des préjugés suit le cours.
Redoublons d'ardeur et de zèle,
N'ayons d'autre désir qu'un progrès incessant,
Et qu'à la verité fidèle
Chacun triomphe ou meure en combattant.

J.-A. GENTIL.

Rue du 29 *Juillet*, 7.

Paris, ce 1er octobre 1852.

MAGNÉTISME ET SOMNAMBULISME.

CHAPITRE PREMIER.

Études.

Alors que la vérité et la science étaient forcées à demeurer dans les bas-fonds où les maintenait l'ignorance générale, et d'où s'opposaient fatalement à ce qu'on les en tirât, des hommes qui, bien qu'éclairés et convaincus, préféraient assurer par l'obscurantisme le plus absolu la jouissance de leur intérêt vil et mondain; alors que des guerres continuelles, décimant sans cesse les populations chez lesquelles la civilisation et l'esprit des lettres ne demandaient qu'à fleurir, mettaient obstacle à toute étude sérieuse et prolongée, les hommes d'intelligence, très rares qu'ils étaient d'ailleurs en ces temps de misères

humaines, toujours épars et battus constamment par des vents et des courants contraires, ont dû, on le conçoit, errer considérablement dans les différentes routes qu'ils suivirent pour rechercher cette vérité et cette science dont, en outre, on s'efforçait à leur murer la présence. Mais aujourd'hui que les peuples, se tendant la main, ont pu permettre à la paix et à l'étude de venir s'asseoir à leurs foyers et de répandre leurs bienfaits sur eux, l'éducation a tellement développé les intelligences, que chacun arrivera bientôt à pouvoir toucher du doigt la vérité et la science qui, dans leur pureté divine, ne demandent qu'à se montrer à tous; dès lors tomberont bien des idées sur lesquelles on échafaude encore de nos jours mille systèmes dont il sera fait bon marché, en dépit de la résistance que l'on s'efforce à nous opposer encore.

CHAPITRE II.

Matériel et Immatériel.

En fait de grandes erreurs en physique, l'une a été de prononcer le mot *ténèbres,* comme si ce qui est ténèbres pour nous, et qui n'est, en réalité, que diminution de lumière, n'était pas lumière pour d'autres, qui s'y meuvent et peuvent même s'y mouvoir exclusivement. Une erreur non moins grande a été de prononcer le mot *froid*, comme si le froid, quel qu'il fût, n'était autre chose qu'une diminution de chaleur; et, en effet, chacun sait et comprend aujourd'hui, et cela sans qu'il soit besoin de miroir parabolique et de thermomètres comparatifs, que dans une pièce dont la température sera de 20 degrés au-dessous de zéro, un morceau de glace à 10 degrés sera de la chaleur; que dans une pièce dont la température sera à 40° au-dessous de zéro, un morceau de glace à 20° sera de la chaleur, et ainsi de suite; or, si plus haut tout est lumière, ici tout est chaleur, et nous reviendrons à l'un comme à l'autre. Mais l'erreur sans contredit la plus grande dans laquelle est tombé, s'est maintenu et

se maintient encore le genre humain, est celle qui, concourant même de nos jours à repousser l'idée de l'unité de substance, a, dans l'ignorance absolue de l'état et du jeu de la substance universelle, fait admettre l'immatériel à côté du matériel, et, dans le vertige de leur aveuglement, a poussé certains hommes à considérer la matière comme une souillure. Comme si, hélas! *tout ce qui est* n'était pas quelque chose, et ce quelque chose matière; comme si tout ce qui est n'était point de Dieu, créé par Dieu, toujours présent partout, voyant tout, sachant tout, et, conséquemment, inhérent à tout, sans solution de continuité aucune; puisque, d'ailleurs, la matière, quelque faible ou étendue qu'elle se présente à nos yeux, n'est autre chose qu'une concrétion de partie de la substance universelle qui, elle, est Dieu en son intégrité, et la matière, retournant sans cesse, s'expandre et se fondre en Dieu, lorsqu'elle se fluidifie sous l'influence de sa décomposition entraînant sa déconcrétion.

Tout ce qui est est donc matière, émane de Dieu, et, dans quelque état que les choses qui nous environnent s'offrent à nous,

animées ou inanimées, elles sont partie intégrante de Dieu : voilà le seul vrai, voilà le vrai absolu. Dieu est la substance inconcrète qui crée toutes choses, en concrétant, sous tel aspect qu'il lui plaît, telle ou telle partie de lui-même; mais cette substance-Dieu à l'état inconcret, à l'état le plus fluide et le plus éthéré, ne laisse pas que d'être matière, puisqu'elle a puissance de condensation et de concrétion. Elle est matière aussi bien comme est matière l'atome le plus imperceptible, relativement à la molécule constitutive, et du moment que dans leur esprit, alors mieux disposé, ceux-là qui, présentement encore, les uns par ignorance, les autres par mauvais vouloir systématique, nous parlent sans cesse de l'immatériel, voudront bien faire entrer l'idée que l'immatériel n'est rien du tout, et qu'il leur faut forcément réhabiliter la matière sur la source et les propriétés de laquelle les hommes se sont trompés depuis trop longtemps; de ce moment bien des voiles seront levés, bien des questions seront éclaircies, et bien des choses, encore inexpliquées, pourront être analysées tout-à-coup.

CHAPITRE III.

Tout est chaleur.

Non seulement tout est matière, mais encore tout est chaleur; si bien qu'il est impossible de concevoir de la matière sans qu'elle emporte avec elle l'idée de la chaleur; et, en effet, le froid n'étant pas, toute parcelle de matière se trouve pourvue, en raison de sa faculté plus ou moins absorbante, de sa chaleur relative qu'elle rayonne en raison de son intensité comme chaleur, et de son développement comme matière.

Que si la chaleur n'existait pas, aucun corps, aucune parcelle de matière ne pourrait se constituer à l'état solide; et quant aux corps solidifiés existants, l'humidité contenue dans l'atmosphère les environnerait bientôt, les ramollirait, les priverait de leur densité quelle qu'elle fût; car certains dissolvants connus et inconnus aidant, ces corps retourneraient, par la décomposition, en l'état antérieur à leur formation, pour leurs principes se trouver immobilisés en cet état, sans pouvoir, en l'absence de la cha-

leur, rien générer sous aucun aspect... La chaleur est donc inséparable de la matière qui, en étant pourvue, la rayonne sans cesse avec saturation du principe constitutif de ses molécules et de son ensemble; cette chaleur est elle-même indispensable à la substance universelle qui ne concrète rien que par elle. Ici, je prends acte de ce que j'avance pour y revenir plus tard : j'ai dit que la substance universelle, que j'appelle substance-Dieu, était l'élément primordial de ce que nous appelons matière, en même temps que la chaleur en était inséparable; plus loin, je dirai comme quoi la lumière, à son tour, est inséparable de la chaleur.

Tout ce qui est, participant de la substance universelle, et fusionnant continuellement en elle par voie d'émanation fluidique et aromatique essentielle, et tout ce qui est, rayonnant une chaleur relative et inhérente à soi, est-il donc étonnant que, par voie de continuelles émanations fluidiques et caloriques, l'homme soit constamment, et puisse être plus particulièrement en l'état de somnambulisme, en rapport avec l'universalité de la substance univer-

selle étendue partout, et dont, tout émanant, il se trouve émaner lui-même, aussi bien que les végétaux, les minéraux et tout ce que la création comporte, se trouvant ainsi, avec toutes choses, en état de conformité de principe constitutif, et par conséquent, de facile perméabilité et assimilation ?

Que l'on veuille ou non, dans les conditions en lesquelles il se produit, proscrire le fluide magnétique, il n'en est pas moins vrai, et personne ne peut le nier, que l'homme secrète continuellement un fluide aromatique ; il est également vrai que ce fluide est calorique, et que, conséquemment, l'homme a la faculté d'absorber en lui du calorique, car il ne peut rayonner que ce qu'il a reçu d'ailleurs, ne produisant pas la chaleur par lui-même, mais bien se l'assimilant et l'augmentant à tout instant par le fait de l'absorption incessante qu'il fait de l'air ambiant par les organes de la respiration; air qui, porté dans les poumons, se trouve soumis à une combustion d'où dérive cette masse de carbone qu'ils rejettent sans cesse, en même temps que par ce travail ils élèvent

considérablement la somme de chaleur que l'homme reçoit directement de l'impression de l'air atmosphérique : ce travail est tel, d'ailleurs, que chacun sait qu'il permet à l'individu en état normal de dégager journellement une somme de carbone équivalente à 200 grammes de charbon brûlé, laquelle concourt à élever sa chaleur à 37 degrés.

Mais en dehors de ces faits acquis et qui rentrent dans le domaine exclusif de la science, qu'il arrive qu'un homme ayant froid entre dans un endroit chaud, il se réchauffera en absorbant en lui-même une partie de la chaleur locale de l'endroit dans lequel il aura pénétré, et s'il veut savoir s'il est en état de radier plus de chaleur après qu'avant, il est certain que s'il pose sa main sur une colonne barométrique au sortir du lieu dans lequel il se sera réchauffé, il en fera monter le mercure plus haut qu'il n'aurait pu le faire en la posant dessus avant d'entrer dans ce lieu, et alors qu'il avait la main froide et glacée. De même si un homme qui a chaud entre et séjourne quelques instants dans une chambre froide, il en élèvera certainement la

température par suite de son rayonnement calorique ; et si au bout de quelques instants il passait de cette chambre dans une autre aussi froide, et ainsi de suite, il en élèverait encore la température bien que moins haut, car perdant successivement une somme considérable de la chaleur qui était en lui, il se sentirait bientôt incapable de bouger, tant il aurait diminué la somme de chaleur qu'il possédait : il est vrai qu'on pourrait tout aussi facilement lui soutirer la même somme de chaleur par tout autre moyen, soit en lui plaçant et renouvelant successivement dans chaque main un morceau de glace qu'on y mettrait à fondre, soit en le plaçant de demi-heure en demi-heure dans une suite plus ou moins nombreuse de baignoires toutes remplies d'eau à une température égale prise au dessous de zéro, à l'effet de voir de combien il élèverait la première, puis la seconde et enfin où s'arrêterait la chaleur expansive ; cela dit pour prouver que si l'homme absorbe en lui de la chaleur quand il est au sein d'une atmosphère chaude, il en communique à son tour aux objets qui l'environnent lorsqu'il est en contact avec des

choses pourvues de moins de chaleur que la sienne.

L'homme est donc en état, par voie de perméabilité, de *pénétrativité,* de communiquer et de recevoir des impressions, et cela aussi bien des choses comme de ses semblables; seulement, dans les cas sus-indiqués, ces impressions seront purement physiques et passives, mais j'ai hâte de dire que dans d'autres elles pourront être morales et actives, suivant qu'elles auront été ou non fortement accompagnées d'intention. En somme, l'homme peut beaucoup, quoiqu'il soit bien peu de chose : une simple bulle d'air crevant dans l'espace; mais ce peu de chose est de Dieu, tient à Dieu et est toujours en Dieu; de là tout le pouvoir de l'homme qui, tant qu'il peut, soustrait à Dieu même qui lui a donné la vie d'aspiration continuelle et de réalisation successive.

J'ai dit que la substance universelle était chaleur, et j'ai ajouté que je dirai aussi comme quoi la chaleur est lumière. Alors que prouvant ensuite que la substance universelle, la lumière et la chaleur sont partout, il nous plaira de les revêtir, de

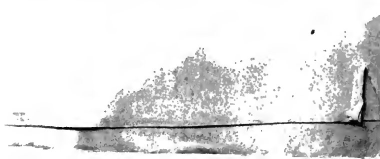
les imprégner de l'intelligence qui certainement est quelque part, nous aurons pu créer un Dieu générateur, différent un peu de celui que peuvent nous faire concevoir certaines idées ayant cours, mais qui n'en sera pas moins omniprésent, omniscient, omnipuissant, et qui aura en outre l'avantage d'être plus facile à saisir, comprendre ou pressentir.

CHAPITRE IV.

Vue à travers les corps opaques.

Toute lumière dégageant infailliblement de la chaleur à un degré plus ou moins intense, et tout fluide calorique étant essentiellement lumineux, il en résulte que partout où pénètrent les fluides caloriques il y a infailliblement *lumière* et par conséquent *clarté* : de là la perception facile des somnambules lucides à travers les corps les plus opaques, car tous les corps sont pénétrables aux fluides caloriques.

Que dans l'état de veille, nous qui sommes créés pour vivre à la surface de



notre globe, nous n'apercevions pas la lumière dans toutes les parties des corps opaques, cela se conçoit parfaitement, car Dieu nous a pourvus d'organes en rapport avec nos besoins; mais, de même que nous savons que le chien est pourvu d'une susceptibilité d'odorat qui lui permet de suivre son maître à la piste, sans qu'il ait laissé sur son passage aucune trace *apparente* de son parcours, de même, nous savons qu'il est des animaux auxquels est accordée la faculté de voir et de distinguer parfaitement là où il n'y a que ténèbres pour nous.

Ainsi, sans parler de l'immense famille des oiseaux de nuit, ne savons-nous pas que renards et autres se gouvernent parfaitement dans leurs terriers, quelque sinueux et profonds qu'ils soient; que taupes, rats et souris en usent de même dans leurs trous (1); que tous les insectes ron-

(1) Il est des animaux qui ont été pourvus libéralement, et qui jouissent de la faculté de voir la lumière phosphorescente qui existe là où il y a ténèbres pour nous, aussi bien que la lumière au sein de laquelle nous nous dirigeons; ceci rappelle le double avantage dont

geurs, qui vivent des racines des plantes, savent parfaitement se diriger et choisir ce qui leur est le plus convenable, et que ces insectes sont, pour la plupart, presque exclusivement destinés à vivre dans les entrailles de la terre. A quoi donc, dès lors, leur serviraient les yeux dont le Créateur les a pourvus, si ce n'est, ainsi que nous, pour se diriger au milieu de la lumière qui, dans leur centre d'action, les environne de toutes parts aussi bien que nous? Nier cette lumière, que nous n'apercevons pas, autant vaudrait que nous refusassions au chien son flaire, que nous n'avons pas, ou que, durant le jour, nous refusassions aux matières phosphorescentes la lumière qu'elles portent en elles, et que nous ne distinguons bien que dans l'obscurité.

Que s'il faut ajouter maintenant pour-

jouissent les amphibies auxquels la terre et l'eau sont également familières; celui dont jouissent les oiseaux de pouvoir voler ou marcher; mais, assurément, les yeux n'ont jamais été donnés à la taupe pour qu'elle puisse percevoir la même lumière que nous, elle qui, durant le jour, aussitôt qu'elle a percé sa croûte terrestre, se trouve aveuglée par l'éclat même de la lumière que nous percevons à l'état de veille.

quoi cette lumière existante est plutôt perceptible aux individus placés dans la condition du somnambulisme magnétique, chacun d'abord sait aujourd'hui que les yeux, tout aussi bien que le nez, etc., ne sont pas plus le siége de la faculté de voir que de celle de sentir, mais seulement les instruments mis pour nous, par le Créateur, au service de nos besoins de voir et sentir, facultés dont le siége a sa place dans le cerveau ; que ces facultés pouvant se trouver surexcitées et développées à l'infini par suite de la volonté du magnétiseur et de l'émission du fluide additionnel dont il pénètre et sature son sujet, celui-ci, pour voir et sentir, peut désormais se passer des instruments spéciaux à l'état de veille, car durant son état de somnambulisme, il lui devient possible de voir par tous les pores de son être, alors qu'après s'être spiritualisée, sa matière propre s'expand fluidifiée.

J'ai dit que toute lumière dégageait de la chaleur ; j'ajoute que toute lumière est corrélative de la chaleur, et *vice versâ* : cependant, à l'état de veille, nous n'apercevons pas la lumière partout où elle existe, et c'est ainsi, du reste, que nous ces-

sons parfois de ressentir la chaleur qui nous environne ; car de même que le froid n'existe pas, et que ce que nous appelons froid n'est autre chose que de la chaleur en moins, de même l'obscurité complète ne peut exister, et ce que nous appelons obscurité n'est autre chose que de la lumière en moins.

La lumière, la chaleur et le mouvement sont trois choses qui, dans des proportions mesurées, sont également indispensables à notre existence ; et, faute de l'une d'elles, dans le développement voulu, il y a dépérissement et anéantissement de notre être. Là où il y a diminution de lumière naturelle, il y a également diminution de chaleur naturelle ; et là où il y a diminution progressive de l'une ou de l'autre, il y a pour nous diminution progressive de mouvement, et conséquemment perte de la vie : la diminution continue de l'une ou de l'autre, — et je répète qu'elles sont d'ailleurs corrélatives, — tendant à désorganiser pour nous l'air vital, et entraînant infailliblement notre perte.

Nous cessons d'apercevoir la lumière là où pour nous commencent les ténèbres, de

même que nous cessons de ressentir la chaleur, là où, selon nous, commence le froid ; mais alors même que nous succombons à ce que nous appelons froid, la chaleur existe encore, et on ne peut constater rien autre chose qu'une diminution de chaleur telle, qu'elle devient destructive de notre être, mais non de tous les êtres : si bien que, dans les mers glaciales, par exemple, lorsque l'homme succombe sous l'influence de ce qu'il dit être le froid, il y a encore après lui, indépendamment des vers internes qui le rongeraient en partie, une foule d'oiseaux de proie prêts à se repaître de son cadavre, sans parler des ours blancs et autres animaux qu'il mettrait fort bien en appétit. L'accroissement de chaleur naturelle, à un certain degré, devient également destructif de notre être ; mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que, soit que nous succombions à l'effet de l'excessive chaleur naturelle, ou à celui de ce que nous appelons le froid excessif, il n'y a jamais pour nous agonie douloureuse, car l'un nous engourdit ou l'autre nous suffoque, et cela sans convulsions apparentes.

La lumière et la chaleur étant corrélati-

ves, et le froid n'existant pas à l'état virtuel, il s'ensuit que partout il y a chaleur; que partout il y a lumière, et conséquemment *clarté*. Le fluide calorique se rencontrant partout, et se trouvant inhérent à l'air ambiant qui environne tous les corps et leur communique la chaleur atmosphérique, ce fluide pouvant pénétrer et pénétrant effectivement tous les corps, et portant avec lui la lumière qui lui est corrélative, les éclaire donc dans toutes leurs parties, et détruit, par ce fait, ce que nous appelons leur opacité.

Et, en effet, l'opacité des corps n'existe pas plus que n'existent le froid et l'obscurité; les mots seuls existent et tendent à exprimer nos impressions durant notre état de veille; état grossier, qui est absolument à notre état lucide, ce que l'obscurité qu'il peint est à la lumière qu'il ne peut analyser.

L'opacité des corps n'existe pas et ne peut exister pour notre état lucide, état durant lequel nous fluidifions la matière déjà spiritualisée dans le cerveau; la raison en est sensible : de quoi sont formés les corps même les plus opaques et les plus

denses, si ce n'est de particules extrêmement subtiles, d'agrégations conformes qui s'organisent et constituent ce que nous appelons les molécules organiques, lesquels à leur tour, constituent les corps plus apparents. Mais ces particules, quelque subtiles qu'elles soient, n'en sont pas moins divisées entre elles, quelle que soit leur force d'affinité et de cohésion; leur division nous est imperceptible à l'état de veille, mais elle existe, et le fluide calorique passe au travers. Il en résulte, évidemment, que : tous les corps étant accessibles à la chaleur, tous les corps étant perméables au fluide calorique, tous étant *transperçables* par le fluide calorique, tous peuvent être et sont réellement transparents pour nous lorsque nous sommes à l'état fluide, lorsqu'enfin nous harmonisons la substance unitaire dont tout se compose.

Et c'est ainsi qu'en fluidifiant et propulsant notre propre matière, déjà spiritualisée, et nous mêlant à l'élément calorique qui se trouve aussi bien en dehors de nous qu'en nous-mêmes, nous jouissons à l'état lucide de la vue à travers les corps les plus

opaques, aussi bien comme à l'état de veille, nous voyons à travers un tamis, un crible ou un léger voile de gaze ; le fluide humain, injecté par la volonté, étant empreint de la plus grande somme d'intelligence que peut comporter l'individu dont la vie sensible et intelligente est propulsée.

Que si, maintenant, à l'état de veille, nous voyons à des distances quasi incommensurables, car, portant les yeux vers le ciel, nous apercevons les étoiles, à bien plus forte raison, pouvons-nous, à l'état lucide, voir et distinguer à des distances facilement limitées et relatives, tant à la capacité physique du sujet, qu'à l'élasticité du fluide qui s'en échappe, et cela quels que soient d'ailleurs les obstacles existants pour nous lors de notre état de veille, puisque tous les corps sont entièrement perméables au fluide calorique et tout à la fois lumineux ; puisque notre vie propulsée, participant de la chaleur et de la lumière, s'échappe de nous à l'état fluide et calorique, et se mêle à l'élasticité infinie du fluide calorique extérieur qui la constitue elle-même, et où elle puise l'intelligence et la lumière aussi bien que le mouvement.

CHAPITRE V.

Assimilation de Pensée.

J'ai démontré comment a lieu la perception, à travers les corps opaques, chez les somnambules lucides, aussi bien que la perception à distance, et l'on a vu que cela se réduisait à une opération toute physique. Faut-il dire maintenant, comment a lieu la soustraction de pensée, la chose est beaucoup plus simple et beaucoup plus facile; et cet axiôme, qui dit que qui se cherche se trouve, est tellement vrai et tellement fondé, que je suis étonné que cette autre opération soit encore incomprise par beaucoup d'hommes qui passent pour très sensés.

Je pose en principe que le fluide nerveux, séparé du sang, n'y rentre jamais; de même aussi que le fluide nerveux spiritualisé ne retourne plus dans la circulation nerveuse qui l'a produit, et se localise dans le cerveau d'où il s'échappe à l'état éthéré, mais toujours expansif, sous les différents efforts de la volonté et du travail

de l'intelligence et de la pensée. Et maintenant j'ajoute que le fluide nerveux est reconnu comme étant l'agent de nos sensations physiques ; mais ce même fluide nerveux, qui, en se spiritualisant, se localise dans le cerveau, devient aussi l'agent de notre intelligence, alors qu'il se dégage en s'éthérisant ; il est alors à l'état d'éther intelligent et calorique, plus ou moins élastique ; mais la somme de son élasticité s'accroît sous l'influence propulsive de la magnétisation, et par conséquent, il devient d'autant plus pénétratif aux corps dans lesquels il tend à s'infiltrer en vertu de la volonté qui l'y pousse (1).

---

(1) Je sens que mon système me conduit à la preuve irréfragable de l'unité de substance universelle; unité que nous prouve déjà la loi d'absorption, d'assimilation de toute substance remplissant l'univers, en même temps que nous le prouve celle de l'émanation de notre propre substance faisant retour à la substance universelle; substance divine que je n'ai pas craint d'appeler *substance-Dieu*.

Oui ! il y a partout unité de substance, et si nous ne pouvons admettre la formule panthéiste, qui dit que tout est Dieu, du moins, pouvons-nous dire avec conviction, que *tout est de Dieu*, car tout procède de Dieu.

Notre sang est formé, par suite de l'absorption et de

Qu'on se figure maintenant deux individus, reliés ensemble par la suture d'une partie de l'artère brachiale et de ses adhérences immédiates; la circulation du sang et du fluide nerveux devenue, par leurs organes respectifs, commune entre ces deux corps, et amenant la régularisation de l'unité de substance, leur communiquera infailliblement les mêmes sensations physiques, et l'un souffrira du mal qui atteindra l'autre. Ce ne seront plus deux corps et deux existences à part, ce sera une seule et même vie, faisant mouvoir deux corps, absolument comme le magnétiseur fait mouvoir son somnambule, et l'un ne pourrait vouloir ce qui serait contraire à l'autre ; car, il y aurait désormais assimilation de sensations, de mouvements et de pensées, l'un des deux ne pouvant vouloir courir et l'autre demeurer, et tous

l'assimilation des molécules qui constituent la substance universelle non éthérisée et à l'état pondérable; le fluide nerveux se forme de notre sang ; il se spiritualise en venant se localiser dans le cerveau, d'où, comme je l'ai dit, il s'échappe à l'état d'émanation éthérée pour se mêler de nouveau à la substance universelle.

deux ayant au même instant la pensée de chacun des deux.

Ce n'est pas cependant que le magnétiseur déverse son sang et son fluide nerveux sur le sujet; non! il fait mieux que cela : il déverse sur lui son fluide nerveux spiritualisé et éthérisé à l'excès, et il le force à s'immiscer en lui, ce qui surcharge et surexcite le sujet en le forçant à fluidifier lui-même sa propre substance, qui devient infiniment extensible et pénétrative.

C'est alors que le rapport a lieu entre le somnambule et celui dont il veut connaître la pensée, et, se mêlant à lui en vertu de la faculté calorique et pénétrative de son fluide, il arrive à le saisir, non seulement dans ses actes et mouvements, mais bien jusque dans sa pensée, car la pensée de celui avec qui le somnambule se met en rapport ne naît également qu'en vertu de la fluidification de sa propre substance; et le somnambule étant déjà à l'état supérieurement conforme, il y a pénétration par le somnambule de l'individu mis en rapport, et tout aussitôt soustraction, assimilation facile de sa pensée.

Cependant, quant à l'individu mis en rapport avec le somnambule, celui-là reste étranger aux perceptions du somnambule, car la fluidification de sa pensée n'a pas le même degré d'élasticité et de *pénétrativité;* sa fluidification est, en quelque sorte, à l'état concret, passif, comparativement à celle du somnambule, qui est étendue par une magnétisation empreinte d'une volonté qui la rend active, et, pour que l'individu mis en rapport fût en état de percevoir les préoccupations du somnambule, il faudrait que, magnétisé lui-même, il fût placé dans un état conforme; dès lors que l'harmonie aurait pu être établie entre eux, sous l'influence d'un état similaire, équilibrant leur élasticité fluidique, ils deviendraient tout un, et se pénétreraient réciproquement de leurs impressions physiques et morales; le même magnétiseur agirait sur deux corps au lieu d'agir sur un seul, et ils seraient identifiés, l'un à l'autre, de même qu'à l'état de veille seraient identifiés, tant au physique qu'au moral, mes deux individus réunis par l'artère brachiale; non pas précisément *parce que* le sang, non pas *parce que* le fluide nerveux,

mais *absolument* parce que, et en outre, la fluidification calorique et lumineuse de leur propre essence spiritualisée les saturerait tous deux également.

En conclusion à ce qui précède, je me sens donc dès ce moment autorisé à ajouter que la substance universelle est *une*; qu'elle est tout à la fois *lumière*, *chaleur*, *intelligence*.

Que le froid *n'est* pas;

Que les ténèbres ne *sont* pas;

Que l'opacité des corps *n'est* pas;

De même que dans un autre ordre de choses, il est avéré que les *distances* ne peuvent exister dans l'*immensité*, que le *temps* ne peut exister dans l'*éternité*.

A ceux qui maintenant m'accuseraient de *matérialisme*, et me demanderaient quelle place je fais à *Dieu* au sein de la substance universelle, je me contenterais présentement de répondre : *Dieu est la substance universelle ;* il est *lumière, chaleur, intelligence*. Il est *omniprésent, omniscient, omnipuissant !* Omnipuissant jusqu'à la limite du *néant ;* car, *Dieu peut tout, hormis le néant*, qui est le non-être; le *non-être autour de Dieu* impliquerait

nécessairement la déchéance de ses qualités d'omniprésent, d'omniscient, d'omnipuissant, et *Dieu ne peut s'abstraire.*

CHAPITRE VI.

Du Mouvement.

Essayons, avant de quitter cette esquisse de nos études magnétiques, d'ajouter quelques lignes à ce que nous avons dit de la substance universelle, substance-Dieu, que nous avons dû reconnaître comme étant en même temps lumière, chaleur et intelligence, et disons que, sous cette forme, Dieu, qui est tout à la fois lumière, chaleur et intelligence, est, en outre, mouvement, nous donne le mouvement et le communique à toutes choses. Nonobstant, et voilant ici à dessein la toute-puissance de Dieu, voyons si nous pouvons reconnaître d'où dérive le mouvement, et où le mouvement est en principe ?..... Laissons de côté les livres et les différentes opinions, et cherchons à nous rendre

compte par nous-mêmes et par les choses qui nous environnent.

Eh bien! c'est ici l'œuf de Christophe Colomb, qu'il fallait faire tenir sur la pointe; après avoir réfléchi que la lumière était inséparable de la chaleur, et *vice versâ*, il m'a bien fallu me lancer à la trace de l'origine du mouvement, et tâcher de le prendre au gît; aussi ai-je réussi à le trouver à l'état latent dans la lumière latente, prêt à se manifester aussitôt que la chaleur se produit d'une façon sensible au sein de la lumière, et produit la combustion.

Observons d'abord ce qui se passe dans la nature, ce grand livre toujours ouvert, dont trop souvent des théories hasardées nous éloignent, et dont pourtant il est si agréable de tourner et retourner les feuillets; n'y remarquons-nous pas tout d'abord que l'absence de lumière et de chaleur aurait pour conséquence infaillible de tout réduire à néant, et par conséquent de nous immobiliser dans le chaos le plus profond et le plus complet, après avoir tout dissous, tout détruit, sans que rien au monde pût se reproduire. N'y remarquons-

nous pas aussi qu'à mesure que le soleil se cache, tout dans la nature devient plus silencieux ; et que bientôt, à l'exception des êtres animés auxquels est particulièrement propre la lumière phosphorescente , dérivant toujours d'une chaleur intense, pénétrante et sujette à réflexion, tout sera convié au repos, à la passivité, au sommeil : et, en effet, la nuit, en sa plus noire obscurité, est certes le moment où tout tend à sommeiller dans la nature, et nous sentons alors que la marche et le mouvement nous sont presque interdits, et que l'immobilité tend à s'imposer.

Mais ce n'est pas tout encore, et supposons le froid glacial de l'hiver s'ajoutant à l'obscurité; les insectes meurent, les oiseaux désertent, les animaux regagnent leurs terriers, les poissons ne quittent plus le fond des rivières, la végétation s'arrête, le cours des ruisseaux est suspendu, les étangs et les lacs se changent en immenses plaines de glace, et, si le froid augmentait encore, le cours des rivières serait interrompu, et la mer elle-même nous offrirait, en son immobilité effrayante, de gigantesques falaises de glace.

Le mouvement ne semble-t-il pas, dès lors, vouloir déserter la terre, et l'homme, s'il ne recourt à son intelligence, gêlera sous ses vêtements, gêlera, quoi qu'il fasse, sous l'édredon de son lit. Il faut qu'il se réchauffe, et pour cela que va-t-il faire ? Mais je vous l'ai dit, c'est l'histoire de l'œuf de Christophe Colomb : il va faire la lumière ; il la fera, s'il le faut, jaillir tout-à-coup de ce point infinitésimal où, par un procédé chimique, il a su la contenir à l'état latent ; la chaleur s'en échappe tout à la fois, et il trouvera de quoi enflammer le monde entier et prouver le mouvement.

Brisons donc la coquille de notre œuf, et n'ayons plus honte de le dire à tous : c'est en frottant une allumette contre une paroi qui lui permît de s'enflammer aussitôt, qu'il m'a été donné de comprendre l'impétuosité du mouvement joint à la lumière et à la chaleur faisant explosion..... Je me suis enfermé ensuite dans un endroit très resserré et parfaitement clos, et, après avoir préalablement chiffonné plusieurs feuilles de papier dans ma main, j'y ai mis le feu sans bouger de place, et tout en retenant ma respiration ; j'ai vu alors

que toujours la combustion, déterminée par le concours de la chaleur et de la lumière, était accompagnée d'un grand mouvement, et que plus je superposais de feuilles de papier — aussi bien comme plus elles avaient de développement — et plus le mouvement, la lumière et la chaleur acquéraient d'intensité, jusqu'au moment où il me fallait me retirer, par suite de l'épaisseur de la fumée et de la crainte de l'asphyxie; la combustion de l'air atmosphérique se ralentissant, d'ailleurs, à ce moment-là, aussi bien comme celle de mes feuilles de papier.

Je poussai plus loin, et ayant fabriqué un pétard du volume d'une cartouche ordinaire, je fis placer *juxta*, l'une sur l'autre, deux pierres d'égale dimension, bien équarries pour constructions, et pouvant peser cinq cents kilos chacune : certes, ces deux pierres ne pouvaient trouver en elles de quoi déterminer un mouvement de l'une d'elles, et elles auraient pu demeurer éternellement dans la même position; mais j'avais placé le pétard entre elles deux, j'y mis le feu, et la lumière vint à jaillir en même temps que fut imprimé à la

pierre supérieurement posée, un mouvement qui la fit rouler à quelques pas de distance : le mouvement s'était produit au moment de l'expansion soudaine de la lumière.

Aurait-il fallu mettre le feu à un baril de poudre pour déterminer une plus grande force de mouvement ; aurait-il fallu faire sauter une poudrière ? partout la grandeur du mouvement eût été en raison de l'expansion subite de la somme de lumière produite, car le mouvement gît en principe dans la lumière. C'est donc là que l'homme le puise et qu'il réside virtuellement, et c'est par la continuelle combustion qu'il fait de l'air atmosphérique par le travail de ses poumons, qu'il entretient chez lui la vie, la vie qui n'est autre chose en lui que la réunion intime de la lumière, de la chaleur et du mouvement : la vie que concourrait à détruire la suppression prolongée de l'un ou l'autre de ces trois éléments inséparables, et qu'il tendrait à prolonger indéfiniment, s'il parvenait à trouver le secret de restaurer ses organes respiratoires à mesure qu'ils s'altèrent.

Or, avec l'obscurité, le sommeil et l'en-

gourdissement de la nature entière ; avec la lumière, son réveil et le mouvement et la chaleur communiqués à tout ce qui est.

Centre de lumière et de chaleur le soleil étant, et le mouvement ayant été donné, puis demeurant constamment entretenu par l'état de continuelle incandescence et combustion du soleil, le mouvement durera en tant que le soleil sera.

Créez une locomotive inaltérable, indestructible comme notre globe, trouvez moyen de placer sous sa chaudière un globe de feu analogue au soleil, toujours en combustion comme lui, dont le rayonnement lumineux et calorique est perpétuel, et votre locomotive pourra faire sans cesse le tour du monde sans s'arrêter un seul instant ; vous aurez réalisé alors la loi du mouvement perpétuel. L'eau, pour votre locomotive, sera un aliment semblable à l'air qui, chez nous, alimente nos poumons, qui dans la nature alimente le soleil par la combustion qu'il en fait.

Le soleil peut donc être considéré comme un foyer de lumière, de chaleur, de mouvement; serait-il en même temps intelligence ?... Je l'ignore ; mais, à coup sûr, il

est le laborratoire où s'épure à chaque instant, sans incinération aucune, la substance universelle qui, étant elle-même lumière, chaleur, intelligence, éternelle, indestructible et omniprésente, est, en outre, productrice du mouvement.

Toute chose ayant sa raison d'être, et le mouvement étant, nous pouvons résoudre de la façon la plus simple les questions suivantes :

1° Où réside, à l'état virtuel, le principe du mouvement pris dans un sens général, universel et perpétuel ?

— Le principe du mouvement gît, à l'état virtuel et latent, dans la lumière latente.

2° Quand commence à se manifester le principe du mouvement ?

— Le principe du mouvement se manifeste aussitôt qu'est donnée la lumière.

3° Comment et par suite de quelle cause s'effectue le développement du mouvement ?

— Le développement du mouvement a lieu subitement, d'une façon plus ou moins intense, en raison directe de la quantité de lumière émise, aussitôt que, par suite de

l'incandescence résultant de la chaleur, jaillit la lumière.

4° Quelle est la cause de l'universalité du mouvement?

— Le rayonnement universel de la lumière et de la chaleur est la cause de l'universalité du mouvement.

5° Quelle est la cause de la perpétuité du mouvement?

— La cause de la perpétuité du mouvement est dans la perpétuelle manifestation de la lumière et de la chaleur.

Ayant dit que le principe du mouvement gisait à l'état virtuel et latent dans la lumière latente, je vais compléter ma pensée: Oui, dans la lumière latente existe à l'état primordial le principe du mouvement, mais, me demandera-t-on peut-être, qu'entendez-vous par la lumière latente?

Hé bien! lorsque je prends cette allumette dont, par un procédé chimique, vous avez couronné l'une des extrémités d'éléments propres au jaillissement subit de la lumière, je dis que là est la lumière à l'état latent; elle est, à bien prendre, partout à l'état latent, mais là se trouvent puissamment concentrées les agrégations

nécessaires à l'émission immédiate. Là donc la lumière est à l'état latent, à l'état organisé mais non pas apparent; et pour se manifester elle attend que, de façon ou d'autre, une certaine somme de chaleur se produise.

La chaleur nécessaire au développement de la lumière organisée, mais latente, peut être produite par voie atmosphérique, aussi bien comme elle peut être produite par un frottement, plus ou moins sensible; lequel frottement si léger qu'il soit, d'un corps contre un autre, détermine toujours de la chaleur. C'est alors qu'étant donnée la chaleur, immédiatement communiquée à la lumière latente qui soudainement devient expansive, le mouvement est imprimé aussitôt.

Je suppose qu'une quantité considérable d'air inflammable, se fasse jour à travers les couches inférieures du fond d'un volcan non encore éteint; la lumière existant partout en principe, son principe se trouve dans l'air inflammable; mais pour qu'elle devienne apparente il lui faut rencontrer la chaleur qui va déterminer l'incandescence : de cette brusque rencontre vont

naître une explosion soudaine et les successives éruptions du volcan. A ce moment le mouvement est imprimé, d'énormes pierres sont lancées en l'air, elles roulent sur elles-mêmes dans l'espace avant de retomber à terre; elles le doivent à la force d'impulsion qui leur a été communiquée, et elles demeureront d'autant plus longtemps soutenues dans l'espace que les successives éruptions seront d'autant plus rapprochées : si bien que, si alors qu'elles tendent à retomber sur le sol, ces pierres recevaient une nouvelle impulsion résultant d'une éruption nouvelle, elles se maintiendraient encore soutenues dans l'espace exactement comme ce liége placé sur un jet d'eau continu qui le soutient toujours et le fait continuellement tourner dans le sens du mouvement premier qui lui a été imprimé par la force impulsive; mais aussitôt qu'auront été absorbés par la combustion, les gaz de l'air inflammable qu'entretenaient les explosions et les éruptions longtemps répétées, les pierres lancées en l'air retomberont à terre, parce qu'il n'y aura plus de force impulsive suffisante à les maintenir dans l'espace.

Ce n'est pas seulement dans les bas-fonds que se trouvent les gaz inflammables; ils existent également dans les hautes sphères, et c'est sans doute par la continuelle combustion qu'en fait éternellement le soleil, qu'est entretenue la force de mouvement et de rotation communiquée à notre planète, aussi bien comme l'incandescence perpétuelle de cet astre peut déterminer l'attraction de la terre vers lui. Mais, quoi qu'il en soit, et relativement à l'ordre de la création, nous croyons pouvoir affirmer que la chaleur dut être d'abord, puis ensuite la lumière, et que la chaleur et la lumière générèrent le mouvement.

CHAPITRE VII.

Absence de souvenir chez les Somnambules.

Voyons maintenant comment les Somnambules lucides perdent, lors de leur retour à l'état de veille, le souvenir de ce qui s'est passé durant leur état de somnambulisme.

Chacun aujourd'hui a compris la cause de ce qui s'appelle le sommeil magnétique, et a pu se rendre compte qu'une force en plus ajoutée instantanément chez un individu, le prédispose à l'état comateux en tant que la répartition de cette force en plus n'a pas eu lieu, et que la dépense n'en a pas commencé.

Cette disposition au coma, je l'ai dit ailleurs, se produit également après l'ingestion des aliments qui, lors de nos repas, aussi bien chez nous que chez tous les animaux, nous apportent immédiatement une force en plus ; c'est ainsi que nous sentons le besoin du repos, de la sieste, dès que commence l'élaboration qui va repartir dans toute l'étendue de notre être la force en plus que ces aliments ingérés viennent de déverser d'abord sur un point unique : quelques instants encore et nous serons livrés au sommeil, mais la matière incitée réagira sur l'intelligence et nous aurons des perceptions.

Le sommeil participe de deux modes différents, et, du moment que nous y sommes livrés, nous agissons sur nous-mêmes, tantôt concentriquement, tantôt

excentriquement, suivant que la fluidification de notre matière tend, par un effet de condensation interne, à se reconcréter en nous-mêmes au lieu de s'expandre en dehors.

Lorsque durant le sommeil notre action sur nous-mêmes ne dépasse pas la périphérie de notre enveloppe charnelle, et imprègne, sature essentiellement nos organes cérébraux, nous conservons à notre réveil le souvenir complet de nos rêves et de toutes les images qui se sont offertes à nous, il n'en est pas de même quand l'incitation de la matière pousse notre fluide intelligent au dehors et l'expand.

Lorsqu'a lieu notre action concentrique, nous sommes en proie à l'agitation et nous avons d'affreux cauchemars dont le souvenir nous reste; quand au contraire l'action a lieu excentriquement et que l'intelligence s'expand, nos rêves sont doux et caressants, notre sommeil est tranquille et léger, mais au réveil, semblables en cela aux somnambules, il nous devient impossible de saisir la chaîne de ce qui s'est passé et, comme à eux, notre mémoire nous fait défaut : cela tient uniquement à

ce que notre action a été poussée au dehors de nous-mêmes au lieu d'avoir réagi sur nous-mêmes.

C'est ainsi que, bien que sous l'influence magnétique, et déjà expandu dans l'espace, si le somnambule éprouve une contrariété tendant à produire la condensation de la substance qu'il fluidifie, ou bien ressent les effets d'une action répulsive et contraire à celle que s'efforce à lui imprimer son magnétiseur, action qui l'empêche de s'expandre facilement, il sollicite énergiquement d'être tiré d'un sommeil qui lui devient aussi fatigant que serait pour lui le sommeil naturel s'il était en proie au cauchemar. Tout au contraire, alors que ne sentant aucune entrave il se voit libre de s'expandre autant que lui permet l'élasticité dont participe la fluidification émise de sa propre substance, il éprouve un bien-être indicible mille fois supérieur à celui du rêve qui nous charmerait le plus, et ne consent jamais volontiers à être ramené à l'état de veille.

Néanmoins il arrive quelquefois que le magnétiseur peut fixer un souvenir dans l'esprit de son somnambule, mais com-

ment agit-il lorsqu'il est animé de cette intention? Il fait précisément acte de concentration de volonté sur lui-même, et il y a immédiatement répercussion sur le sujet, parce que l'élément intelligent du magnétiseur, son fluide vital et sensible étant en harmonie avec celui de son sujet, celui-ci se souvient d'autant mieux qu'il a été pénétré par la volonté qui s'est arrêtée en lui en même temps qu'en son magnétiseur.

La concentration de volonté sur nous-mêmes manifeste d'ailleurs son action de concrétion dans toutes sortes de circonstances, et, pour n'en citer des exemples que d'une certaine évidence, je me bornerai à dire que quiconque, *dans l'état normal*, au moment de se livrer au sommeil et mesurant d'avance sérieusement le parcours, est mu par la ferme volonté de se réveiller à telle heure de la nuit, se réveillera suivant son intention. J'ajouterai que lorsqu'une mère assise au milieu de la nuit près du berceau de son enfant qu'elle allaite, et bien que sentant que le sommeil l'enveloppe, porte en elle la volonté qu'il ne lui échappe pas des bras, l'enfant repose

tranquillement sur ses bras en dépit de son sommeil; et cependant toute chose au monde nous tomberait même des mains durant le sommeil, si nous ne portions pas en nous une concentration de volonté analogue.

Il demeure donc établi que, durant le sommeil naturel, le souvenir de nos rêves nous reste toujours quand notre action a eu lieu concentriquement en nous-mêmes.

Ce souvenir nous fuit constamment, au contraire, lorsque notre action, agissant excentriquement, a permis à nos facultés sensibles de s'expandre.

Lors du sommeil magnétique, l'incitation plus active à laquelle nous sommes soumis forçant constamment ces mêmes facultés à s'expandre, nous ne possédons pas, à notre retour à l'état de veille, le souvenir de nos actes. Que si parfois, cependant, le souvenir plus ou moins complet de l'un ou de l'autre de ces actes demeure en nous alors que notre réveil a lieu, c'est parce que notre magnétiseur, après avoir rendu par la magnétisation notre fluide identique au sien, est venu imprimer en nous, avant notre réveil, le cachet de sa





volonté concentrique et *concrétive* de notre impressionnabilité morale.

CHAPITRE VIII.

Idées fixes et folie.

De l'action concentrique trop fréquente, soit en l'état de veille, soit en celui de sommeil naturel, résulte pour nous la morosité, la taciturnité, la misanthropie, la folie même, par suite de l'*incarnation* des idées; alors que, se reconcrétant continuellement au lieu de s'expandre hors de nous, la substance fluidifiée sous l'influence de la pensée, et portant avec elle certaines idées, certaines craintes, certains sentiments toujours renaissants, redevient réellement matière solide dans telle ou telle partie du cerveau, par l'effet de la reconcrétion de la substance qu'entraînait l'idée dans la fluidification relative dont elle émanait.

CHAPITRE IX.

Destinées humaines.

Tout ce qui est, tout ce dont l'homme

peut constater l'existence, vit en principe au sein de la substance universelle; substance divine qui remplit l'immensité, substance-Dieu, qui, je ne puis trop le répéter, est tout à la fois lumière, chaleur, intelligence, présente partout et dont tout émane.

Là, au sein de la substance universelle, sont toutes les particules ou affinités similaires impalpables, lesquelles se cherchent sans cesse, se trouvent et s'unissent, pourvues qu'elles sont d'une force de cohésion dérivant de leur état relativement similaire. C'est par leur union entre elles que ces particules ou affinités similaires constituent les molécules qui organisent les différents corps, et ces affinités similaires et impalpables sont intelligentes, car elles se cherchent, se reconnaissent et s'unissent pour constituer des corps chez lesquels elles portent l'intelligence et la vie relatives.

Ces affinités, ces atomes impalpables et intelligents qui sont et vivent au sein de la substance universelle, sont la manifestation de la vertu prolifique et de la puissance procréatrice de la divinité. Ce sont

eux qui, par leur agglomération et leur force de cohésion, constituent tout ce qui est; et tout ce qui est, est intelligent en principe, et doit tendre incessamment à l'accroissement de son intelligence relative. Ainsi les minéraux, les végétaux, les animaux, les hommes; les fluides et les liquides, aussi bien que les corps solides, tout est constitué en vertu de la loi d'affinité et de cohésion, et tout est intelligence, car Dieu, intelligence suprême, étant présent partout, radie son intelligence dans l'immensité, crée toutes choses, et toutes choses créées par Dieu sont forcément intelligentes, Dieu ne pouvant séparer son intelligence de la création qui est l'œuvre de sa volonté, et au sein de laquelle il est continuellement présent.

Ceci dit, l'homme, à proprement parler, pourrait être considéré comme un laboratoire chimique, comme une pompe, aspirant, foulant et rejetant sans cesse une substance dont tout est formé, et qu'il est, à force d'épuration, chargé de toujours élever vers Dieu dans un état de pureté supérieure; aussi l'homme tend il constamment, et arrive-t-il certainement, à

réaliser Dieu en sa diaphanéité, bien que sa vie en ce monde, vie d'épreuves, soit une véritable vie d'enfer, continuellement tourmentée par le souci de pourvoir, chaque jour, aux besoins matériels et indispensables. Mais telle est sa phase première! Et si l'homme, en cette vie, ne remuait pas, ne pétrissait pas, et surtout ne triturait pas, lors de la manducation, la matière qu'il absorbe d'abord en lui, et qu'il rejette par différentes voies, aussi bien comme par tous les pores de son être, après en avoir, dans leur parcours de ses organes, saturé les sucs emportés par la circulation du sang de tout ce qu'il y a d'intelligence et de perfectibilité en lui, l'homme ne pourrait point avoir de destinées humaines, d'état futur; il demeurerait stationnaire, car rien ne l'améliorerait autour de lui; il ne progresserait en rien, et n'aurait, en aucune façon, le sentiment et le désir de la perfectibilité : de là il vivrait sans but final, et n'aurait ni amour ni aspirations d'aucun genre.

L'homme joue, sur cette terre, le rôle d'un résidu concret, d'une substance toujours susceptible de s'épurer de plus en

plus, en s'élevant vers des régions supérieures. Et il faut bien qu'il en soit ainsi, car, indépendamment de ce qu'instinctivement, ou plutôt magnétiquement, et les yeux élevés vers le ciel, l'homme, ayant les pieds sur un monde connu qu'il fouille en tous sens, cherche là-haut la révélation de l'inconnu, le sentiment de la vie ultérieure et ses aspirations suprêmes l'élèvent toujours vers les régions que remplit la substance éthérée.

Et maintenant sont-elles semblables à la nôtre, ces planètes plus rapprochées du soleil qu'en est la nôtre; et si elles sont peuplées, — et elles ont une raison d'être, — sont-elles peuplées d'habitants semblables à nous et tourmentés des mêmes besoins? Tout nous dit qu'elles diffèrent essentiellement de la nôtre, en ce sens qu'elles doivent être moins opaques que la nôtre, environnées d'une atmosphère moins épaisse et absolument dégagée d'humidité; ce qui implique que les êtres qui doivent les peupler ne sont pas soumis aux mêmes lois que nous.

Que si ces planètes participaient de la nature de la nôtre, il s'en dégagerait con-

tinuellement des vapeurs, des nuages et des brouillards qui toujours nous empêcheraient de les distinguer, de les numérer, aussi bien comme ils intercepteraient les rayons solaires qui nous éclairent et nous échauffent; et il en découle que l'atmosphère qui les environne étant moins épaisse qu'est celle qui environne notre globe, ces planètes doivent avoir plus de transparence, et réfléchir tout à la fois plus de lumière que la nôtre. Que si végétation elles donnent, elles doivent produire une végétation moins opaque et moins chargée de molécules grossières que celle qui, aujourd'hui, est nécessaire aux besoins de notre substantation; donc, il ressort forcément que, nous élevant vers ces autres régions, et en y prenant place, en vertu d'une reconcrétion et d'une transformation épurée, nous nous y mouvons et y vivons sous une forme moins concrète et plus diaphane qu'est la nôtre en ce monde, le temps que nous devons y séjourner; pour de là — et chaque fois sous une forme plus transparente et d'autant plus inconcrète — graviter vers d'autres mondes qui ne sont plus que lumineux, et au sein des-

quels, jouissant dans notre extériorité d'une diaphanéité égale à celle des fluides impondérables, nous puisons le principe de notre substantation dans l'atmosphère qui nous environne, et, sans manducation aucune, nous substantons par l'impressionnabilité de l'être. Puis ensuite, et toujours par l'extension de la fluidification de notre être, qui s'éthérise de plus en plus, perdant complètement, absolument, ce profil diaphane que nous avions conservé de notre corporéité, au lieu de demeurer éternellement à l'état d'âme, et, par conséquent, d'individualité conservant toujours le sentiment du moi antérieur et relatif, nous passons en Dieu en qui nous devenons tout un, pour, en son sein, être omniprésents, omniscients, omnipuissants; jouissant de tout, de tout à la fois, et étant dans toutes choses.

Ces évolutions successives ne sont autre chose que l'agrandissement successif de nous-mêmes, sans que nous perdions rien du souvenir de nos actes, bons et mauvais, sur cette terre, *en tant seulement que nous n'avons pas encore réalisé Dieu complètement,* car nous élevant vers les régions su-

périeures par la déconcrétion et la fluidification de notre être, nous n'en restons pas moins inhérents à l'atmosphère qui environne cette planète, et, par ramification aimantative et magnétique, sommes, durant le temps de nos évolutions, constamment reliés à la filiation et à l'avenir des êtres que nous avons générés, aussi bien qu'à la filiation et à l'avenir des êtres procréés par ceux au milieu desquels nous avons vécu; souffrant de leurs peines, satisfaits de leurs joies, suivant que nous avons plus ou moins concouru à l'amélioration ou à la perversion et au malheur de la race humaine.

Nous laissons ainsi de planètes en planètes, alors que nous gravitons vers Dieu par la déconcrétion, chaque fois plus complète, un filon fluidique et substantiel qui traverse l'espace et se relie à nous, aussi bien comme tient au soleil le rayon lumineux, qui traversant l'espace, pénètre les entrailles de la terre, et, c'est ce rayon fluidique qui, s'échappant de nous dans l'état de somnambulisme, concourt à nous révéler tout, aussi bien comme à l'état de fluide plus élastique émanant de nous,

inhérent à nous, perçant l'espace, et, par son élasticité même, mêlé à tout et pénétrant tout, il nous dit, en chaque instant, en l'autre vie, avant d'être à l'état divin, ce qui est, ce qui nous touche, ce qui doit nous réjouir, ce qui doit nous affecter plus ou moins vivement.

Et comment l'homme, ce microcôme reconnu en qui tout réside; comment l'homme qui vient de Dieu, qui tient à Dieu et en qui Dieu est, ne serait-il pas durant sa vie, aussi bien qu'après sa mort, et par la fluidification de son essence substantielle, en rapport continuel avec Dieu en qui il fait retour complet, lors de l'expansion la plus illimitée de son être, se déconcrétant entièrement, *mais graduellement*, au sortir de cette vie qu'il n'abandonne que pour, chaque jour, tendre à rentrer en lui par voie successive de transformation; transformation qui devient d'autant plus diaphane à mesure qu'elle s'éthérise davantage avant de se fondre en corps purement lumineux (1). Alors

(1) Plus tôt a lieu la dissolution de notre corps et plus tôt nous réalisons Dieu. Loin de moi, par conséquent,

que fondus dans les corps lumineux, nous sommes déjà dans tout, parce que les corps lumineux pénètrent tout sous forme de lumière et de chaleur; nous jouissons de tout, parce que nous sommes dans toutes choses dont nous développons la vie par la lumière et la chaleur que nous y portons, et nous sommes conscients de nous-mêmes comme peuvent être conscients d'eux-mêmes ces rayons solaires projetés partout autour de leur centre commun, mais se ramifiant à ce centre sans solution de continuité aucune; de telle sorte que ce rayon solaire qui dore nos épis dans la plaine, sait aussi bien à son extrémité la plus reculée de son centre, comme il sait en son centre même, qu'il plonge dans nos épis qu'il mûrit; de même que ce rayon qui plonge

---

d'ambitionner le sort de ceux à qui leur fortune et leur orgueil conseillent d'aspirer à faire sceller durant des siècles leur dépouille mortelle dans des tombeaux somptueux : à de telles prisons, je préfère la fosse commune; je préférerais le bûcher, et par le vent mes cendres emportées dans l'espace et s'épanouissant à l'air libre, ou bien mon corps précipité dans un bain de chaux vive qu'entraînerait ensuite un courant rapide.

dans l'Océan sait en son rayon et en son centre de départ qu'il est dans l'Océan, absolument comme, lorsqu'à nous-mêmes, touchant un objet de l'extrémité de nos doigts, il nous arrive de savoir, à la fois, par notre cerveau et par nos doigts, quelle est la nature de l'objet que nous touchons.

Ainsi, s'il nous arrive d'étendre la main dans une corbeille remplie d'objets divers, alors même que nous aurions les yeux fermés, notre cerveau se trouve saisi en même temps que nous touchons, et nous savons parfaitement dire : ceci est une boule, ceci est un dé à jouer, cela est un anneau, cela est un peloton de fil, etc. Dans ce cas, nous savons donc les objets rien que par l'effet du contact du doigt de la main, aussi bien comme nous les saurions par le contact de ceux des pieds, qui sont l'extrémité la plus éloignée du cerveau, si nous voulions exercer cette extrémité; seulement, ici, nous ne nous trouvons pas incorporés aux objets, tandis qu'après avoir passé dans les corps lumineux, nous leur communiquons la vie, sommes en eux et jouissons d'eux et de tout ce qui est.

Nous savons parfaitement, d'ailleurs, que nous sommes continuellement attirés vers les corps lumineux ; que tout ce qui émane de nous par radiation, s'élève vers eux, et que lorsque commence notre vie de décomposition, tout ce qui, de nous, passe à l'état de dissolution, va s'épurer en eux.

Mais quittons un peu ces hauteurs célestes jusqu'auxquelles nous nous sommes senti élevé, et revenons humblement sur la terre.

CHAPITRE X.

Saint Jean doré.

De simples faits médicaux relatés en leur temps, et par conséquent patents et pouvant être connus de tous, vont tendre à faire comprendre facilement jusqu'à quel point, l'homme, élaborant la substance universelle et la radiant sans cesse plus épurée et plus fluide, serait susceptible d'être désorganisé, s'il suspendait cette opération, même durant un laps de temps très court. Qui ne sait qu'à Paris, en temps de carnaval, et durant les promena-

des du bœuf-gras, il est d'usage qu'un jeune enfant, complément forcé, à ce qu'il paraît, de cette grotesque fête, accompagne l'animal sous forme de petit Saint-Jean. Or, il advint en ces temps derniers, que le décorateur de la fête eut la malencontreuse pensée de vouloir dorer ce jeune enfant, et pour cela, on l'enduisit d'une certaine préparation qui permit de le recouvrir de feuilles d'or, absolument comme on eût fait relativement à une statue de pierre ou de bois; d'où il résulta en quelques heures, que l'enfant absorbant l'air ambiant par les organes respiratoires, mais ne pouvant fluidifier et expandre sa substance déconcrétée à mesure qu'il s'assimilait certaines parties de l'air aspiré par lui, tomba gravement malade et mourut peu de temps après.

CHAPITRE XI.

Femme moulée vivante.

Un autre jour ce fut une de ces malheureuses femmes condamnées par la misère

à servir de modèles dans les ateliers d'artistes, et dont les proportions étaient si belles et si admirables qu'un statuaire conçut l'idée de la mouler dans son entier : à peine était-elle enduite de la couche de plâtre liquide qui avait servi à préparer l'adhérence d'une couche plus compacte, qu'elle sollicita douloureusement d'être rendue à son état naturel, et qu'il fallut s'empresser d'y satisfaire, car elle se sentait mourir comme par asphyxie. Ici encore la déconcrétion continuelle de la matière ne pouvant pas s'épanouir, cette femme serait véritablement morte d'asphyxie; l'asphyxie d'ailleurs, ce pléthore si dangereux qu'il est souvent mortel, n'est autre chose que l'engourdissement d'abord progressif, puis ensuite absolu de la matière qui, cessant de s'assimiler l'air ambiant, cesse de radier par la déconcrétion la substance matérielle élaborée. Ainsi, lorsqu'on vous demande : pourquoi l'asphyxie par le charbon, par les fleurs, par l'éther même, totale ou partielle, lorsqu'aujourd'hui il faut procéder à de certaines opérations chirurgicales ? Vous pouvez répondre avec assurance que c'est

parce que la substance morbide absorbée par la respiration, a produit sur des organes internes un effet analogue à ceux que produisirent sur les êtres cités ci-dessus, les différentes solutions dont leur corps fut recouvert et saturé en sa partie extérieure ; solution dont l'effet immédiat fut de s'opposer à l'expansion du fluide vital. Et de même que sans vous en ingurgiter la moindre goutte, vous trouverez dans les préparations chimiques des solutions à l'aide desquelles vous pourriez facilement vous empoisonner en les employant à l'extérieur sous forme de lotions ou de frictions, parce que pénétrant les tissus souscutanés, etc., à travers la porosité de l'épiderme, leur principal agent s'opposerait à l'expansion du fluide vital, et ainsi vous deviendrait mortel ; de même par la simple aspiration de gaz délétères entraînés dans la circulation du sang qu'ils vicient en déposant leur principe dans tout son parcours, vous arrivez à neutraliser, à l'intérieur des chairs, l'émission fluidique à laquelle ouvre passage la porosité de l'être extérieur, laquelle par son dégagement continuel vous facilite les absorptions, les

assimilations, les élaborations et les expansions nouvelles par tous les organes à la fois; ce qui est la suprême loi, la suprême fonction vitale.

CHAPITRE XII.

Consultations sur cheveux.

Il est un phénomème magnétique bien plus surprenant que tous ceux qui se rattachent à la perception des objets à travers des corps opaques, à la lecture à travers des livres clos et aux assimilations de pensée; je veux parler ici des consultations demandées à des somnambules lucides sur la simple présentation de cheveux émanant d'une personne connue, à l'égard de laquelle on consulte;... et dire que ce phénomène si extraordinaire et si admirable est peut-être celui qui, joint à l'incrédulité qu'il provoque chez beaucoup, préoccupe peut-être le moins les magnétiseurs? Mais examinez un sujet lucide alors que vous venez de lui présenter des che-

veux ; voyez comme il les touche avec délicatesse, comme, en quelque sorte, il les effile légèrement pour en sentir les extrémités; puis avec quelle attention, pour répondre à la consultation, il les place sur son front, sur ses lèvres, sur les différentes parties de sa poitrine et sur l'épigastre. Quand le somnambule, avant d'articuler un seul mot, a ainsi scruté et analysé quelques instants les cheveux dans le plus profond recueillement, l'individu dont ils émanent est presque toujours entièrement reconstitué pour lui; reconstitué au physique et même au moral, surtout si l'arôme particulier à ces cheveux n'a pas été dénaturé par de trop fréquents ou trop prolongés contacts, et s'ils ne sont pas pollués, souillés par une mauvaise intention conçue par celui qui les présente.

La science sait comment procédait Cuvier, qui sur la simple inspection d'un seul os, intact dans toutes ses parties, fossile ou non, reconstituait dans leur forme vraie, quelque différentes qu'elles fussent, les différentes espèces d'animaux auxquels pouvait appartenir cette seule partie à lui soumise; il les reconstituait avec exacti-

tude dans leur forme extérieure, aquatiques ou volatiles, bipèdes ou quadrupèdes, et savait à la fois décrire avec une égale certitude s'ils étaient herbivores ou carnivores. Il procédait exactement en cela comme procéderait, pour rétablir dans leur développement normal et dans leur complément absolu, un bon horloger à qui de toutes les pièces nécessaires à la confection d'une montre brisée, on n'en soumettrait qu'une seule, mais intacte; comme procéderait un bon mécanicien pour rétablir dans la forme et le développement qui lui étaient propres, un laminoir dont on ne lui présenterait plus que le T qui le couronnait; comme à tout moment enfin, à l'effet de faire revivre dans ses proportions voulues une antique statue brisée, procède un habile statuaire à qui on n'en peut offrir que le seul vestige qui en reste. Oui! il procédait comme cela, mais d'une façon et avec un savoir mille fois supérieur encore...

Ce que Cuvier découvrit le premier, et ce à quoi des ignorants n'auraient pu croire, est aujourd'hui le domaine irrécusable du monde entier, mais le som-

nambule, dont l'intelligence est infiniment plus étendue, dont la perspicacité est infiniment plus délicate, laisse Cuvier luimême bien loin derrière lui. A l'aide de la simple mèche de cheveux qui lui a été remise, s'aidant du toucher, de la vue et de l'arôme qui s'en échappe, il reconstitue d'abord ces tubes capillaires dans leur entier développement, puis viennent les adhérences, le cuir chevelu, le crâne, le cerveau, laboratoire expansif de toutes les sensations, et successivement toutes les parties constitutives de l'être humain dans ses proportions exactes et ses conditions d'âge, de santé et de moralité. Quiconque a vu, étudié et compris Cuvier, doit me comprendre, mais quiconque, à l'heure qu'il est, nie ou ne peut comprendre Cuvier, n'étant qu'un ignorant des plus obscurs, pourra douter encore de la véracité du fait merveilleux que je retrace. Ce fait n'en existe pas moins, et tous les somnambules *lucides*, consultés sur présentation de cheveux, sont en état, *suivant comme on s'y prendra pour les consulter*, de satisfaire aux désirs que l'on apportera en s'adressant à eux.

CHAPITRE XIII.

Infaillibilité des Somnambules.

Que si les somnambules, souvent lucides, faillissent parfois, ce dont il faut être certain, c'est que, leur être étant *duplex*, la faute n'en est jamais à eux en tant qu'ils sont en l'état de somnambulisme; et ce qu'à l'heure qu'il est, il serait peut-être téméraire de vouloir toujours prouver en fait, je ne crains pas de l'affirmer hautement en principe, à savoir : qu'invariablement les somnambules bien dirigés sont constamment infaillibles, et que, lorsqu'ils faillissent, la cause en tient toujours, soit à leur conduite désharmonique en l'état de veille, soit au magnétiseur accidentel, soit à celui qui a précédé le magnétiseur accidentel, soit, et le plus souvent, à l'individu mis en rapport, soit enfin au magnétiseur habituel, qui, à l'exception du très petit nombre de nos grands maîtres en magnétisme, ignorant ou insouciant comme sont tous les magnétiseurs en général, pervertit et détraque le sujet sans

s'en douter. Mais je le répète, je l'affirme sciemment et je suis parfaitement convaincu à cet égard, le somnambule puisant la vérité au sein de la lumière qui est une et inaltérable, est par lui-même infaillible, aussi bien que la lumière elle-même qui lui est donnée par Dieu dans la pureté la plus absolue. L'homme seul, par son ignorance et ses mauvaises dispositions physiques et morales, obscurcit à son insu le rayonnement de la lumière divine, au sein de laquelle est placé le somnambule pour voir tout, juger de tout et connaître absolument de tout.

CHAPITRE XIV.

Ignorance des Magnétiseurs.

Eh! mon Dieu, il faut le leur répéter encore, il faudra le leur répéter longtemps, ce mot que Puységur adresse à la plupart des magnétiseurs : « Ils ne sont guère autres que des *tourneurs de manivelle ;* ils sont généralement trop insou-

ciants, et se montrent souvent plus et pire que cela. Voyez les, interrogez les, ils ne comprennent ni ne peuvent expliquer ; ils ne sont point hommes de science, d'observation et de méditation, et n'ont aucune idée, ni désir, ni préoccupation de la science; ils remuent les bras et tout est dit; puis ils recommencent, et à peine, sur une centaine de magnétiseurs que je connais, j'en gémis et j'ai honte de le dire, à peine en est-il dix qui aient seulement du bon sens, et sur ce nombre la moitié, peut-être, qui soient susceptibles de raisonner et de creuser le sillon. Ici pourtant, et en cela même, qu'on ne s'y trompe pas, le doigt de Dieu se montre, et semble dire aux hommes de science : Alors que des hommes, la plupart dépourvus d'intelligence et privés du bienfait de l'étude, peuvent, par des moyens aussi simples que ceux qu'ils emploient, produire des effets si remarquables et si dignes de votre attention, comment se fait-il que vous montrant la route rien qu'à l'aide de leur main qu'ils étendent, vous n'entriez pas dans cette voie ouverte qui, pour vous, s'agrandirait en tous sens ?

Oui ! j'ai dû le dire en l'honneur du magnétisme, aussi bien comme pour honorer Dieu ; à part un très petit nombre, nos magnétiseurs actuels n'ont aucune idée ni du magnétisme, ni du mérite et de l'importance des sujets lucides qu'ils rencontrent. Et comment voulez-vous, après cela, que des gens qui ne connaissent pas une seule note musicale, fassent vibrer toujours harmonieusement un instrument si parfait qu'il soit, sur lequel ils porteront la main ? Ils pourront, en touchant au hasard telle ou telle corde, frapper l'air d'un bruit agréable, mais l'instant d'après, ils ne sauront pas exactement comment s'y prendre pour reproduire la même modulation ; le hasard seul, c'est-à-dire l'ignorance, les a seul régis.

Ah ! ce sera bien autre chose lorsque les magnétiseurs futurs, pénétrés par la réflexion, la sagesse et la méditation, de l'importance de leur instrument, qu'ils prendront dès lors à cœur de toujours placer dans des conditions harmoniques, s'attacheront, avant tout contact, à harmoniser par de saines et saintes magnétisations préalables, la personne qui se présentera

devant eux pour consulter ; portant ainsi en son corps une lumière fluidique analogue à celle qu'ils rayonneront autour d'eux, et dont ils satureront leur sujet somnambule qu'ils auront également soin d'épurer par la magnétisation avant de le faire passer au sommeil, comme avant de lui donner la clairvoyance. De ce moment, le magnétiseur, procédant méthodiquement et saintement, et se plaçant devant son instrument le cœur plein du recueillement qui s'emparerait d'un Tulou, d'un Litz ou d'un Paganini, placés devant le leur, le magnétiseur en tirera des sons constamment mélodieux et ravissants.

CHAPITRE XV.

Perversion des somnambules.

Que si, au contraire de ce qui précède, et si, comme cela n'a que trop souvent lieu aujourd'hui, le consultant et le magnétiseur, placés le plus souvent vis-à-vis de Dieu, à qui ils semblent demander la véri-

té, dans une désharmonie sensible, se plaisent par des mensonges et des actes blâmables, à ajouter à la perversion que déjà apporte leur présence seule dans l'état où ils se trouvent mentalement, et parfois aussi physiquement; que si, de propos délibéré, ils veulent prendre à tâche d'induire le sujet lucide en erreur, oh! alors, ils créent facilement le chaos au lieu et place de la lumière, et dépensent tout leur esprit à un jeu de propos interrompus; car, pour qui le veut, notre fluide participant toujours de sa puissance morale intentionnelle, il est aussi facile, dans bien des cas, de perturber un somnambule comme d'induire en erreur telle personne qu'il plaira se trouvant en état de veille.

Cela se comprend fort bien, du reste, et s'il me plaît de dire à mon ami que je vais changer d'appartement, tandis que je n'en ai nulle envie, mon ami me croira sur parole; s'il me plaît de lui dire que je suis convié à un mariage ou à un enterrement, que j'ai reçu de mauvaises nouvelles d'un pays voisin, mon ami me croira encore; mais me croira-t-il toujours s'il s'aperçoit une fois que je lui mens à chaque mot?...

De même lorsqu'il nous plaît d'exercer une pression morale sur le somnambule, *la sensitive par excellence,* il cesse d'avoir son libre arbitre et subit l'effet de la pression qu'on lui inflige. C'est ainsi que selon notre volonté, il prendra des poils de chameau pour des cheveux d'homme, de l'eau pour du champagne, un pion d'ébène pour une médaille d'argent, car au moment où, ayant confiance absolue dans tout ce qui l'entoure, il tient encore à nous par le mariage fluidique, nous l'incitons à commettre l'erreur; ne se donnant pas la peine de rechercher la nature de l'objet qui lui est soumis, il trouve souvent plus commode, je l'ai dit ailleurs, de s'emparer de notre pensée et de la traduire verbalement. Tout cela ne sert qu'à prouver une fois de plus combien nous pouvons pervertir les sujets lucides, mais, à mon avis, n'infirme pas le moins du monde la lucidité réelle des somnambules qui, lancés dans l'espace et en pleine lumière, et en pleine liberté, nous attestent la puissance de leurs facultés.

Les personnes qui, certainement sans s'en douter, concourent le plus à la per-

version des somnambules, sont celles qui se trouvent entachées d'idées spiritualistes au point de vouloir continuellement que leurs sujets somnambules leur dévoilent et les anges, et leur essence, et leur séjour. Livré à la préoccupation croissante de pareilles idées, le magnétiseur radie une abondance de fluide qui est toujours en rapport avec l'intensité extrême de son désir, et dans l'état de surexcitation et d'hallucination où il se place, il finit presque toujours par déterminer une vision de la part du sujet sensible qu'il influence; puis, dans tel ou tel objet qui l'environne, et qui aura eu la vertu d'absorber une quantité notable de fluide, le sujet finira assez souvent par dire qu'il aperçoit un ange, un diable, un saint ou le bon Dieu lui-même, suivant ce que sera la préoccupation de son magnétiseur.

Qu'il me plaise faire apparaître la Sainte Vierge ou l'*enfant Jésus* pour une personne qui, sans être somnambule lucide, sera simplement très sensible aux influences magnétiques : je prendrai, je suppose, une coupe que j'appellerai *la coupe aux miracles*, un bocal que je remplirai d'eau

limpide, ou bien je prendrai une boule de cristal blanc, ou même toute autre chose, transparente ou opaque, pourvu que sa partie extérieure ait une puissance de réflexion ; ce qui n'est pas indispensable, mais ce qui aidera à mon dessein.

Ayant l'objet sous la main, je le magnétise fortement à l'effet de faire apparaître à l'intérieur *l'enfant Jésus* que, dans mon imagination, je revêts d'une robe rouge ou bleue, d'une chevelure blonde ou brune, etc.; l'objet, ayant été ainsi longtemps et fortement magnétisé par moi, je puis inviter une personne ou deux à passer dans la pièce de mon appartement où j'ai opéré, et, procédant devant elles à des évocations plus ou moins fantastiques, durant lesquelles il y a toujours émission de substance fluide et intentionnelle, je leur annonce que je puis leur faire apparaître l'*enfant Jésus*, si elles veulent se recueillir religieusement et le désirer *dévotement*. Les choses ainsi préparées, j'invite la personne qui est le plus susceptible aux influences magnétiques, à s'approcher de ma coupe ou de mon bocal, et à bien regarder à l'intérieur : elle me répond aussitôt

qu'elle n'aperçoit rien..... mais je l'invite à regarder toujours.

De ce moment, elle commence à soustraire et à s'assimiler une partie du fluide magnétique dont j'ai saturé et enveloppé l'objet dont elle s'est approchée, et, placée bientôt, à son insu et en l'absence de toute action apparente, sous ma dépendance, elle va accuser la perception de l'*enfant Jésus*, qu'elle verra d'abord à l'état confus, puis ensuite très distinctement et tel qu'il m'aura plu de le revêtir. Cette personne n'est pas endormie, et je puis la fanatiser ! car, non seulement elle conservera le souvenir de ce qu'elle aura vu et accusé devant témoin, mais, s'il lui plaît de demander quelque chose à cet *enfant Jésus* que j'ai fait apparaître, je pourrai faire qu'il écrive sous ses yeux, sur une bandelette ou dans l'espace qui l'environne, la réponse à la demande qu'elle lui aura adressée.

Vienne ensuite le tour de l'autre personne ; si mon fluide est totalement absorbé par la première, et que la seconde ne perçoive rien, je lui répondrai qu'elle n'est pas dans un suffisant état de sainteté,

et qu'il lui faut se présenter une autre fois..... Gens sérieux, tenez-vous sur vos gardes, afin d'éviter les surprises; gens qui ne sauriez réfléchir, défiez-vous toujours; défiez-vous de vous-mêmes tout autant *au moins* que d'autrui...

CHAPITRE XVI.

Somnambules à la Bourse.

A travers tant de choses si dignes d'intérêt, il en est une surtout qui ne laisse pas que de préoccuper beaucoup les incrédules en magnétisme; à savoir : pourquoi, tandis que les somnambules peuvent prédire l'avenir, les magnétiseurs, qui pourraient jouer à la Bourse à coup sûr, sont généralement pauvres...... Essayons, un instant, d'enfourcher ce grand dada de ces incrédules plus ou moins systématiques.

Et d'abord, et pour demeurer selon mon habitude, toujours absolument sincère, je dirai qu'à l'heure qu'il est, je ne suis pas

encore assez avancé dans mes recherches, pour pouvoir affirmer la lucidité fréquemment répétée des somnambules, touchant un avenir indéterminé et sans lien saisissable avec l'actualité ; mais bien, que je puis affirmer leur lucidité dans mille cas différents, touchant l'avenir, en des choses des plus problématiques pour nous, mais ayant reçu un commencement d'exécution. C'est ainsi qu'un somnambule lucide pourra me prédire l'issue heureuse ou malheureuse d'un voyage que je vais entreprendre, aussi bien comme par des raisons que le temps confirmera, il pourra me conseiller ou me dissuader concernant un placement de fonds, un mariage projeté, une affaire quelconque dont le point de départ lui sera donné ; je sais bien que par extension, il saisit quelquefois un rapport à naître et la conséquence qui doit en résulter, car pour lui, qui est lancé dans l'immensité et dans l'éternité, ses impressions sont différentes des nôtres, quant au temps et à l'espace ; le sol lui manque pour planter les jalons et compter les bornes sur la route, tout comme pour lui se confond

souvent ce qui pour nous est présent et avenir : de telle sorte qu'il pourra lui arriver même, sous certaines influences, d'apercevoir dans la presque instantanéité, des choses qui pour nous ne touchent que notre avenir. De tels faits se produisent, bien que rarement ; ils se produiraient plus fréquemment dans des conditions autres que celles dans lesquelles on rencontre journellement les sujets lucides, et en tant qu'il se pourra, nous nous ferons une loi de les étudier ; mais entrons à la Bourse, et entrons-y en compagnie d'un sujet déjà éprouvé en l'état de sommeil.

Après avoir monté les degrés du temple de Mercure et être entré dans la salle, je circule librement me dirigeant d'un groupe vers un autre, car il n'y a encore que peu d'agioteurs ; et, conduisant mon sujet à l'écart, je lui demande quelle est la situation générale, et quelles sont les valeurs qu'il faut rechercher. — C'est un vrai labyrinthe, me répond-il : dans tel groupe on veut des sucres, dans tel autre des huiles ; ici c'est de l'Orléans ; là, du Strasbourg; plus loin, du Rouen; plus près, de l'emprunt Romain; à droite, du 5 °/₀ ;

à gauche, du 3 °/₀ ; ici on veut acheter, par là on veut vendre, mais en général il y a aujourd'hui bien plus de gens disposés à vendre qu'à acheter, et tous ceux qui ont envie de vendre ne vendront pas, car les cours sont trop bas et ils perdraient trop : et puis, mais c'est étonnant, comme il y a des flibustiers dans cet endroit; c'est à qui trompera ou même volera l'autre, c'en est répugnant. — Peste, me dis-je, voilà une situation bien embrouillée, il faut cependant en sortir avec profit et voir ce qu'il y a de plus avantageux à faire : si j'achetais du 5 °/₀, il est à 75 fr., peut-être remontera-t-il dans quelques jours ? — Attendez un instant, me répond mon sujet, le 5 va être offert, il tombera à 74 fr. 50, vous achèterez alors; mais non, achetez de suite, car j'aperçois quatre messieurs bien empressés à monter les marches; ils viennent annoncer une déclaration de guerre de la Russie à la France et ces fonds vont hausser. Et voyez, ils haussent en effet! mais la nouvelle est fausse, et voici M. Rothschild qui la dément. Ah! bien, ils vont drôlement baisser maintenant, car il arrive de l'ambassade d'Autriche d'où il

rapporte la nouvelle que les Autrichiens ont été battus à Milan. Voyez : 74, 73, 72 fr.; c'est une débâcle complète, c'est à qui va se remettre à fabriquer des nouvelles pour faire remonter la rente: les uns pensent au Pape, les autres à l'Angleterre, ceux-ci à l'Espagne, etc., etc. Réveillez-moi, c'est à n'y plus tenir, mieux vaudrait avoir à se défendre dans la forêt de Bondy. Les porteurs de chemin de fer ne valent pas mieux que les porteurs de rentes; si quelqu'un veut vendre du Lille, voici là des gens qui en veulent acheter et qui sont prêts à dire qu'une émeute d'ouvriers a eu lieu à l'embarcadère de Lille, que le feu a été mis aux bâtiments et que tout le matériel de l'établissement est brisé. Voulez-vous acheter des huiles, on va vous dire que les oliviers ont gelé et que la récolte manquera; voulez-vous des sucres, les nègres auront mis le feu aux habitations et ne veulent plus travailler: si au contraire vous en voulez vendre, ce sera tout l'opposé et on vous fera les nègres blancs comme neige, et les oliviers couverts de fleurs.

Je réveillai donc mon somnambule selon

son désir, sortis de la Bourse n'ayant fait aucune opération, et me pris à me demander si, en fait, il était possible de me mieux conseiller et de me mieux peindre la situation qu'il l'avait fait; j'en étais demeuré tellement abasourdi que moi-même, en l'état de veille, et bien que dépourvu de la soi-disant ridicule et mensongère lucidité du somnambule, je n'avais, ma foi, su que faire.

Est-il bien surprenant, maintenant que j'ai donné ci-dessus un échantillon de ce qui se passe tous les jours à la Bourse, est-il bien surprenant que les magnétiseurs éprouvent quelque embarras à jouer à la Bourse, bien qu'accompagnés de sujets lucides? Et encore, pour plaire aux incrédules, il faudrait le plus souvent, qu'un somnambule à Paris fît gagner sur le cours de Londres.

Il demeure cependant certain que de même que nous voyons tous les jours des somnambules faire preuve d'une grande lucidité en tenant les cartes, de même, et plus victorieusement encore, ils pourraient appliquer leur lucidité au jeu d'échecs et faire tourner à leur profit toutes

les chances que leur offriraient notre hésitation et nos mauvaises combinaisons, dont la connaissance intime peut leur être toujours infailliblement acquise. De même encore, il est certain qu'un somnambule lucide demeurant à Paris, et conduit mentalement chaque jour à la Bourse de Paris, auquel on parviendrait en l'état de sommeil à inspirer *præsertim pro sibi ipso,* le désir quelque peu vif de s'enrichir à la Bourse; il est certain qu'il y jouerait avec infiniment plus de chances avantageuses que les plus fins joueurs en l'état de veille.

Mais si j'admets qu'il serait toujours parfaitement lucide quant à ce qui est de pressentir le cours régulier des choses, je n'admets pas qu'il pourrait constamment éviter les erreurs d'appréciation dans lesquelles tendraient à chaque instant à le faire tomber les fabricants improvisés, et sans cesse renaissants, des fausses nouvelles journalières; dès lors donc que sa lucidité pourrait être mise parfois en défaut à force d'artifices répétés, l'instrument ne vaut pas la peine d'être employé par les joueurs qui, le plus souvent, ne veulent, quoi qu'on leur dise, s'en rapporter qu'à

eux. Et quant aux somnambules, il serait même, je suppose, fort inutile de les inciter à jouer pour leur propre compte, car indépendamment de ce que, grâce à Dieu, il n'est point permis de transformer tous les individus en joueurs de Bourse, le somnambule vraiment lucide, d'après l'appréciation continuelle qu'il lui serait donné de faire des hommes et des choses, tendrait à éprouver pour ce jeu plus de dégoût que qui que ce soit; puis en outre, et en dehors de tout cela, il faut qu'on sache qu'en général les somnambules se préoccupent fort peu en l'état de sommeil de ce qui leur est personnellement relatif, et la raison en est simple : pour s'immiscer dans les autres et s'étendre dans l'espace, il faut qu'ils se déconcrètent de plus en plus, et conséquemment, ils se décentralisent et s'annihilent presque entièrement. On leur fait néanmoins voir en dedans d'eux-mêmes et on les consulte également pour ce qui les touche, mais dans ce cas encore ils cèdent à l'entraînement de la sollicitude que ressent pour eux leur magnétiseur; si non ils resteraient muets.

Juillet 1852. Depuis que j'ai écrit cet

article, qui remonte à 1849, j'ai été très souvent sollicité de diriger, de mon cabinet d'expériences de la rue du 29 Juillet, un sujet dont la lucidité remarquable est très fréquemment consultée le matin par des gens de Bourse; voici comment les choses se passent : de dix heures à midi j'envoie, par le fait de ma volonté impulsive, mon sujet à la Salle Paganini, aux passages de l'Opéra, Jouffroy, des Panoramas, où en général se donnent rendez-vous les joueurs avant l'ouverture de la Bourse; je l'envoie aussi chez les principaux banquiers et capitalistes de Paris, afin de lui faire *flairer* la situation et les dispositions d'esprit prises en masse. Ceci fait, il se résume et indique avec une véracité merveilleuse quels seront, à l'ouverture et à la clôture, les différents cours des valeurs les mieux suivies.

Néanmoins, et chacun le sait, il est des personnes avec lesquelles les sujets perçoivent beaucoup plus lumineusement qu'avec d'autres; ces personnes sont celles que nous appelons les bonnes natures, les natures expansives et non contraintes, les âmes d'élite. Ce sont les êtres les plus rap-

prochés de Dieu et avec qui la communion s'opère soudainement.

En outre, chaque joueur ayant ses tendances particulières, ses motifs préconçus pour jouer de préférence sur telle ou telle valeur, celui qui se présente pour consulter doit, dès sa première entrevue avec le somnambule, et pour le soustraire à la fatigue de perceptions très laborieuses et très arides pour le sujet, que les affaires d'argent intéressent fort peu en général; il doit lui faire une exposition nette et précise de ses idées préconçues, afin que ce sujet, qui l'écoute toujours avec recueillement, s'immisce et fusionne facilement en lui, soulève ensuite les mobiles ou replis secrets, et puisse lui dire, avec déduction logique et fort bien raisonnée, s'il est ou non dans le vrai, et ce qu'il doit faire pour s'y placer au mieux de ses intérêts s'il en était distant. En un mot, chaque joueur demande en quelque sorte une étude particulière, et ils doivent s'offrir avec le plus d'aménité qu'il leur est possible d'apporter pour cette étude, que le sujet doit pouvoir réaliser sans fatigue, de leur nature propre à chacun et de leurs aspirations différentes.

Mais c'est surtout ici qu'il est de mon devoir de répéter que, quelque clairvoyants qu'ils soient, les sujets somnambules ne sont pas doués de l'infaillibilité absolue, et cela pour causes déduites longuement ailleurs, dont le résumé est toujours celui-ci : purifiez-vous tant au moral qu'au physique, et faites qu'au lieu d'émanations fétides le vase ne dégage que les délicieux parfums qu'offrent chez l'homme les qualités précieuses ; alors le sujet', que votre présence incommode et trouble se complaira désormais avec vous, et, fusionnant en vous, mettra au service de vos désirs et de vos besoins son intelligence accrue démesurément sous cette agréable influence. Mais il est tant de gens indifférents aux ablutions de l'âme !...

CHAPITRE XVII.

Somnambule consultée pour Maladies.

Disons maintenant quelques mots relatifs à la faculté bien et dûment reconnue qu'ont les sujets de ressentir, par la puis-

sance d'assimilation qui leur est donnée, les douleurs causées par les maladies, de voir les désordres et les lésions qu'elles occasionnent, qu'elles ont occasionnés ou peuvent occasionner, et d'indiquer les remèdes convenables aux différentes situations des malades.

Le cerveau étant le siége de toutes les sensations, ou, s'il est préférable que je m'exprime autrement, le cerveau étant l'organe par lequel toutes nos sensations sont immédiatement répercutées en passant de l'être physique à l'être moral, et la pensée de l'homme pouvant même lui être soustraite en son cerveau, est-il surprenant que par suite de leur identification fluidique réagissant sur leur propre cerveau, aussi bien comme une figure se reflète dans un miroir, est-il étonnant que les somnambules ressentent les douleurs du malade qui les consulte, ou même de l'être que, bien mieux que Cuvier, ils ont dû reconstituer tant au moral qu'au physique, et à l'égard duquel on les consulte sur présentation de cheveux ou autres objets infectés d'un principe morbide? Non, cela n'est point étonnant, alors que

nous avons décrit plus haut comment la pensée peut être soustraite; alors que l'on est convaincu que nous pensons et ressentons par le cerveau, et lorsque nous sommes non moins convaincus que l'engourdissement du cerveau s'opposerait aussi bien à l'action de la pensée chez l'homme, comme au sentiment de la douleur ; une fois donc le somnambule entré dans la place, il y lit toutes nos préoccupations et il y éprouve toutes nos sensations. Maintenant, peut-il apercevoir les lésions intérieures? Oui, il peut facilement les apercevoir; car il lui est donné de voir à travers les corps opaques, et à l'intérieur de corps plus opaques qu'est pour lui notre individu : il constatera, voyant de tous points comment notre machine fonctionne, se rendant compte de l'état du jeu anatomique, et observant la plus ou moins libre circulation du sang, ainsi que son plus ou moins de transparence; il constatera l'état de la lésion, de l'indisposition, remontera à sa cause, en indiquera la durée, si tant est qu'elle soit encore guérissable; puis ne manquera pas de prescrire un remède, soit curatif, soit palliatif, suivant

que le comportera la nature des choses. —Comment peut-il donc s'y prendre pour conseiller un remède? Mais c'est la chose la plus facile du monde, et cette question a toujours lieu de m'étonner. Tous les remèdes ne sont-ils pas dans la nature, et ceux-là même que les médecins nous ordonnent ne sont-ils pas toujours produits par elle?

Il est vrai qu'ils se mêlent parfois de la redresser, de la réglementer, par des combinaisons bonnes ou mauvaises; mais voyez les sauvages, voyez nos Arabes, ils n'ont point parmi eux de docteurs, bacheliers-ès-sciences, et je ne sache pas qu'ils encourent, si ce n'est par absence de la pratique des préceptes hygiéniques, plus de maladies que nous, ni qu'ils soient plus longtemps à guérir des blessures que nous leur faisons, que nous de celles que nous recevons d'eux : je suis même fondé à croire tout le contraire; et cependant leur pharmacopée consiste uniquement dans l'usage des simples. Je ne sache pas non plus qu'il y ait beaucoup de docteurs parmi les animaux, si ce n'est peut-être parmi les renards, dont le *Codex*, alors, doit être exclusivement composé par eux, non

pour se guérir eux-mêmes, mais pour faire espérer la guérison à leurs voisins.

Ayant interrogé un jour une jeune fille de seize à dix-sept ans, chez laquelle la lucidité s'était manifestée depuis quelques semaines seulement, et qui, mise en contact avec des malades, leur indiquait les remèdes à employer pour leur guérison, de façon à désespérer un médecin de mes amis, tant il les trouvait rationnels ; l'ayant interrogée durant son sommeil à l'effet de savoir comment elle jouissait d'une faculté si précieuse, et comment elle s'inspirait : Je ne sais, me répondit-elle naïvement, mais, lorsque je suis consultée par un malade, je ressens le même mal que lui, et alors je cherche, je cherche le remède qui pourra *me* guérir... — Mais où cherchez-vous ? ajoutai-je. — Ah ! dame, je cherche tout autour de moi, jusqu'à ce que je sente ou que j'aperçoive la substance qui pourra me guérir ; je m'étends au loin, et souvent bien au loin ; je vais dans les bois, dans les vallées, mais il m'arrive aussi parfois, lorsqu'à peine je me sens m'expandre, de m'arrêter en chemin devant une boutique d'herboriste, dont, par leur quantité et

leurs émanations, les plantes aromatiques me fixent; dès lors, j'y cherche et j'y trouve, assez fréquemment, ce qui convient à ma guérison. Dans d'autres circonstances, j'indique le lieu même où l'on trouvera la plante nécessaire; car je la sens, je la vois, je puis la dépeindre parfaitement, mais ne la puis saisir en même temps; il faudrait que j'allasse la chercher, et si je veux me mettre en mouvement, je ressens immédiatement les obstacles que m'opposent à la fois et mon corps et les chemins à suivre en marchant.

Est-il possible de rendre plus simplement des impressions toutes divines, impressions dont pourtant je comprends que ne puissent se rendre compte tant de gens pourvus ou envieux de l'ample obésité que dispense assez libéralement l'exclusive préoccupation des satisfactions matérielles et immédiates.

Mais il est bon que les êtres de raison le sachent bien, le magnétisme n'est pas né d'hier, comme on serait presque tenté de le croire, à voir, d'une part, chez certains hommes, un étonnement extrême ; d'autre part, et chez certaines gens, un hideux

système de dénigrement en présence de ces magnétiseurs inébranlables, marchant modestement à travers le monde, qu'ils finiront certainement par conquérir, tant ils auront continuellement à cœur de produire et d'expliquer les effets magnétiques.

Bien que, sans doute, dans nos contrées les sujets d'une excessive lucidité se rencontrent cependant facilement, dans les pays soumis à une température plus élevée, ils se rencontrent plus fréquemment encore. C'est ainsi que, dans l'Amérique méridionale, dans l'Inde et en Egypte surtout, pays qui furent toujours considérés comme la mère-patrie des devins et des sorciers, on trouverait journellement à enregistrer des cas de guérisons opérées par le somnambulisme; et cela se comprend d'autant mieux, que la chaleur prête étonnamment à l'expansion du fluide magnétique, et, par cette raison, à la saturation des sujets. On en peut juger rien que par ce qui se passe chez nous : que s'il arrive qu'on veuille magnétiser dans un lieu humide et froid, alors qu'on se ressentira soi-même du froid et de l'humidité, on ne pourra rayonner

qu'une chaleur insuffisante, et la volonté, affaiblie d'ailleurs parce qu'on se sentira impuissant, la volonté sera nulle d'effet.

J'ajouterai encore, relativement aux somnambules donnant consultations aux malades, que leur finesse d'appréciation des maladies est telle, que leur assimilation du fluide de la personne malade qui les consulte, ou à l'égard de laquelle ils sont consultés, est telle, qu'ayant permis récemment qu'une somnambule que je dirigeais, et dont l'état de sommeil magnétique durait déjà depuis longtemps, fût, en dernier lieu, consultée sur simple présentation de cheveux, il lui arriva de peindre la maladie ressentie, et d'en éprouver les symptômes d'une façon si complète, qu'à l'instant de la réveiller, et à l'effet de lui rendre du ton pour diminuer et effacer la fatigue qu'elle ressentait, à la suite de consultations successives qui m'avaient quelque peu fatigué moi-même par suite de ma continuelle émission, je lui inoculai et lui incarnai si profondément tous les symptômes de la maladie du dernier consultant par des insufflations, que la revoyant le lendemain, je la trouvai en proie à toutes

les douloureuses souffrances qu'elle avait si admirablement dépeintes la veille, bien qu'elle n'eût été consultée que loin du malade, sur simple présentation de cheveux ; et ce ne fut qu'à grand renfort de passes magnétiques que je parvins à la débarrasser de ce principe morbide qui s'était introduit en elle pendant la consultation, et que j'y avais localisé ensuite par mes insufflations irréfléchies.

CHAPITRE XVIII.

Somnambule assistant la Justice.

Le magnétisme, pénétrons-nous-en bien tous, rendra forcément l'homme meilleur, ne fût-ce que parce qu'il acquerra la certitude que sa pensée elle-même peut lui être soustraite à distance. Que fera-t-il alors de ses mauvaises intentions, de ses projets sinistres? Il faudra bien qu'il s'habitue à marcher le front haut et le visage découvert, car tout le mal qu'il voudrait tenter

pourrait être su avant même qu'il n'eût eu le temps de l'exécuter. Je me souviens que me trouvant un jour chez Marcillet, notre tant spirituel conteur Alexandre Dumas, voulut savoir positivement si Alexis serait réellement en état de lui soustraire sa pensée, tandis que, se tenant seul dans une pièce reculée de l'appartement, il lui plairait de lâcher la bride à son imagination si féconde ; la proposition fut acceptée par Marcillez à l'insu d'Alexis, endormi immédiatement, et M. Dumas, dont l'esprit excelle à revêtir sans cesse de nouvelles formes, se mit à créer un voyage imaginaire dans lequel Alexis le suivit pas à pas, sans omettre aucune des péripéties qu'il semait libéralement sur la route.

Un tel fait est beaucoup plus grave qu'on ne peut le croire au premier abord, et je m'étonne que, dans bien des cas, et à l'effet de provoquer des révélations, la justice n'ait pas fait intervenir de pareils sujets. Alors qu'une masse énorme de présomptions se réunissent contre un criminel qui nie de parti pris, et contre lequel la justice ne peut fournir la preuve légale, un somnambule lucide, bien dirigé et placé non

loin de son cachot, arriverait facilement, dans un moment ou dans un autre, à le saisir dans la préoccupation de la perpétration et des conséquences de son crime, alors que ces préoccupations, auxquelles il ne pourrait manquer de se livrer, réagiraient puissamment en lui et hors de lui, par la fluidification de la substance sous l'influence d'une pensée active et soutenue.

CHAPITRE XIX.

Monte-Cristo.

Puisque nous avons prononcé le nom de notre célèbre romancier, relatons en passant certains effets qui se produisirent à une séance qui eut lieu chez lui, et dont nous allons déduire les causes déterminantes.

Le 7 novembre 1847, ayant été admis à Monte-Cristo, où devaient être tentées, sous les yeux de M. Alexandre Dumas et d'un très grand nombre d'assistants, une

foule d'expériences magnétiques, je voulus y provoquer le succès, en un même instant, de deux expériences différentes; à savoir : l'une, de la vue à travers les corps opaques ; l'autre, de la soustraction de pensée. Mais il advint qu'aussitôt influencé par M. Marcillet, Alexis passa à l'état d'extase au lieu d'entrer en somnambulisme. L'état d'extase est celui durant lequel le sujet possède le maximum de vie propre, et tandis qu'il est en cette situation, il se trouve tellement indépendant de son magnétiseur, que ce dernier ne peut rien sur lui. Force fut donc à M. Marcillet et à tous les assistants d'attendre qu'Alexis entrât dans la phase du somnambulisme, laquelle ordinairement précède l'extase ; heureusement l'attente ne fut pas longue.

Aussitôt qu'Alexis manifesta son passage à l'état de somnambulisme, M. Marcillet s'empressa de lui dégager la poitrine et la tête d'une partie du fluide qui s'était accumulé en lui en trop grande abondance, et lorsqu'il eut exprimé qu'il jouissait de sa lucidité ordinaire, il fut invité incontinent à faire une partie de cartes; ce qui devait, à l'aide du mouvement et de la variété des

teintes et des figures, tendre à développer davantage cette lucidité. Plusieurs parties furent faites successivement, durant lesquelles Alexis montra une admirable perspicacité; mais à la longue, et relativement à la répétition d'expériences toujours les mêmes, *et à l'aide des mêmes cartes*, sa lucidité diminuait, et j'en indiquerai la cause. D'autres expériences furent faites encore, à l'effet de convaincre les plus incrédules, et elles réussirent au-delà de toute expression ; puis enfin mon tour arriva.

Je m'étais muni d'une pièce de 5 francs évidée dans son centre, et dont les deux parties, pile et face, se vissant l'une sur l'autre, laissent entre elles un espace secret formant médaillon intérieur. Je m'approchai d'une dame présente dans le salon des séances, et, lui montrant la pièce que je séparai devant elle, je la priai de vouloir bien se rendre seule dans un salon voisin pour y écrire elle-même, et *très lisiblement*, un mot sur un morceau de papier qu'elle plierait en quatre et qu'elle renfermerait, toujours elle-même, dans l'espace vide de la pièce.

La chose faite, et cette dame étant reve-

nue vers moi, je préparai un papier blanc devant servir d'enveloppe, et je tirai de ma poche, au hasard et en ayant soin de fermer les yeux, deux autres pièces de 5 fr. propres à la circulation monétaire, et dont ni cette dame, ni moi ne pûmes voir ni ne connûmes les millésimes et les effigies. J'en plaçai une des deux sur la face de la pièce évidée, qui n'est autre qu'un Louis XVIII de 1815, et je plaçai la seconde pièce du côté du millésime 1815. Ceci fait, je pris mon papier blanc, et enveloppai le tout, la pièce-médaillon se trouvant entre les deux autres, et j'invitai la dame qui avait bien voulu écrire le mot à l'intérieur, à s'approcher du somnambule Alexis, en lui demandant de définir ce qu'était la chose qu'elle lui remettait entre les mains.

Alexis accusa aussitôt trois pièces de 5 francs, dont les deux, tant du dessus que du dessous, étaient, dit-il, à l'effigie de Louis-Philippe, l'une de 1837, l'autre de 1835. Il indiqua ensuite l'effigie de Louis XVIII sur la pièce du milieu, et la dame qui lui avait remis ces pièces lui ayant demandé au même moment ce que cette dernière pouvait avoir de particulier

relativement aux autres, Alexis concentra un instant son attention, indiqua que la pièce était creuse, qu'elle se vissait, qu'elle contenait une pièce d'or... (1). Mais il en revint de suite à dire qu'elle contenait un papier plié, à l'intérieur duquel était écrit un mot formé de quatre lettres; et prenant la main de la dame, à l'effet de s'assimiler sa pensée, il accusa aussitôt le mot *Plus*, ayant une majuscule en tête. Tout ce qu'il avait dit fut vérifié, et se trouva être de la plus scrupuleuse exactitude.

Il y avait eu deux opérations : l'une qui 1° consista à voir, à travers l'opacité du papier et l'opacité métallique (2), les effigies

(1) Au moment où Alexis accusa une pièce d'or, M. Alexandre Dumas se trouvait près de lui et *croyait fortement* que la dame dont il est question avait renfermé à l'intérieur de la pièce de 5 francs, un sequin de Venise, que peu d'instants auparavant il lui avait vu entre les mains. Alexis subissait cette influence de pensée par radiation, et sans ce qu'on appelle rapport préalablement établi.

(2) Il est vrai que j'ai démontré, en parlant de vue à travers les corps opaques, comme quoi l'opacité des corps n'existe pas plus que n'existent les ténèbres, surtout pour les somnambules lucides; mais tant que ces mots existeront au lieu d'autres qui peindraient mieux l'état des choses, force sera bien de les employer.

et les millésimes opposés, sur chaque pièce, les uns aux autres; 2° le papier plié et comportant un mot de quatre lettres contenu à l'intérieur de la pièce du milieu: enfin, la seconde opération qui, à l'aide du contact avec la personne, lui permit de lui soustraire instantanément sa pensée, consistant en la préoccupation du mot *Plus*, qu'elle avait écrit; lequel mot il aurait tout aussi bien pu lire comme il lut les millésimes, si on eût voulu qu'il n'y eût qu'une seule opération au lieu de deux.

Passons maintenant aux explications relatives.

CHAPITRE XX.

De l'Extase.

Au moyen-âge, et sous l'influence des sentiments religieux qui prédominaient alors, les extatiques étaient nombreux, et, dans son *Histoire de Paris*, Dulaure nous entretient de ce qui, à une époque bien plus rapprochée de nous, se passait sur le

tombeau de saint Médard, etc., etc. On peut dire de l'extase qu'elle est l'effet dont la congestion du fluide est la cause.

CHAPITRE XXI.

Comment l'Extase se produit-elle?

Je suppose qu'un homme profondément religieux élève son âme vers Dieu, en le priant de l'appeler à lui pour qu'il prenne place dans le séjour des bienheureux ; cet homme, dont la sainteté de raison pourrait peut-être bien donner matière à examen, s'exalte considérablement, et, sous l'influence de l'exaltation, il fluidifie sa substance matérielle, laquelle sortant, émanant de lui, se répand et s'étend au dehors, aromatisant d'autant tout ce qu'elle pénètre, en vertu de sa propriété calorique, qui la rend susceptible de s'infiltrer à travers tous les corps. Cet homme demeurant longtemps sous l'influence d'un tel sentiment, s'affaiblira de plus en plus, et une syncope ou évanouissement pourra s'en

suivre... Ce n'est pas là ce que nous entendons par extase.

Qu'un autre religieux dont l'état mental sera analogue à celui du premier, au lieu d'élancer son âme vers Dieu, s'efforce à aspirer Dieu en le priant de venir le visiter, de venir purifier son corps et son âme des souillures qui l'infectent ; cet homme, au lieu d'agir *excentriquement*, comme le premier, agira *concentriquement*, et loin de provoquer l'expansion de la substance-fluide, il en provoquera la condensation et la reconcrétion, au fur et à mesure que la chaleur, dérivant du mouvement causé par la circulation du sang, tendra à lui faire émettre au dehors cette partie de la substance qu'à l'état normal il récupère sans cesse par voie d'absorption et d'assimilation de l'air ambiant ou substance universelle. Aussi, chez ces hommes qui tombent en extase, le pouls remonte, la respiration est suspendue, et la vitalité devient souvent aussi difficile à constater que la sensibilité ; car le sujet, dans bien des cas, pourrait être scalpé sans le sentir ; chez lui il y a pléthore, et il est dans un état voisin de l'asphyxie.

L'homme en cet état cesse d'ètre en contact, en communion avec les choses que, pendant quelque temps encore, nous appellerons matérielles, par rapport à ce que nous qualifions d'immatériel, bien que l'immatériel ne soit pas et ne puisse absolument dépeindre que ce qui, à l'heure actuelle, est encore insaisissable pour nous, en raison de l'imperfectibilité des instruments que nous voulons appliquer à l'observation, aussi bien comme à l'analyse ; tout ce qui *est* étant quelque chose, et je le prouve ailleurs. Tout contact cesse donc, et, par conséquent, celui qui a été plongé en l'état d'extase par voie magnétique, cesse d'être en rapport même avec son magnétiseur.

CHAPITRE XXII.

Qu'avait fait le Magnétiseur ?

La chaleur, aussi bien que la lumière, produites là où il y en avait moins, sont

toujours des choses en plus ; et la lumière est aujourd'hui reconnue être un fluide essentiellement matériel, puisque sur la feuille métallique du daguerréotype, les images que l'on y fixe produisent invariablement quelque chose... en plus.

Le magnétiseur, placé auprès de son sujet, s'était efforcé à le pénétrer de son fluide vital et calorique, aromatisé de son essence charnelle ; le sujet avait aspiré ce fluide, et en avait senti tous ses pores et tout son être imprégnés à la fois ; mais au lieu qu'il propulsât son propre fluide à mesure qu'il se sentait pénétré et saturé par celui de son magnétiseur, il s'était opéré en lui une assimilation telle que, sous l'influence de la concrétion plus manifeste qui en résultait, l'émission fluidique avait cessé d'avoir lieu de la part du sujet, qui, par suite, rempli, repu par la saturation, se trouva instantanément dans un état physiquement, *et non pas intellectuellement*, analogue à celui de l'homme qui, soûl du vin dont il est rempli, tombe tout-à-coup ivre-mort, est hors d'état de bouger et sera insensible à tout, tant qu'il n'aura pas commencé à opérer un certain dégagement en

élaborant et répartissant, dans toute l'économie de son individu, les forces qui se trouvent y être en excessive surabondance.

Alexis qui, lors de la séance dont il est question, avait été stimulé à l'aide de quelques verres de champagne avant d'être magnétisé, se trouva avoir à subir, durant la magnétisation, et les effets résultant du champagne non encore élaboré par le travail digestif, et ceux de la saturation magnétique ; il avait en lui double charge ; de là l'extase s'est produite facilement, et, comme j'ai dit plus haut, il y avait pléthore.

CHAPITRE XXIII.

De la Lumière.

Nous nous mouvons au sein de la lumière que radie le soleil ; mais comme toute lumière dégage infailliblement de la chaleur, et puisque tous les corps sont perméables à la chaleur, il en résulte que

les rayons solaires, lumineux et caloriques à la fois, pénètrent, transpercent tous les corps qui, à leur tour, deviennent susceptibles d'éclairer plus ou moins, en raison directe de la chaleur qui leur a été communiquée par degrés, suivant leur nature et porosité ; de là deux sortes de lumières.

Alors que le soleil nous est caché, tous les corps qu'il a pénétrés de sa chaleur, chaleur à laquelle la lumière est inhérente, aussi bien que la chaleur à la lumière, tous les corps, dis-je, demeurent éclairés par la lumière se dégageant de la chaleur qu'ils comportent. Mais cette lumière est à l'état phosphorescent, et n'est point perceptible pour nos organes, en tant que nous sommes à l'état de veille; c'est cependant cette lumière qui guide les oiseaux de nuit, aussi bien que les taupes et tous les insectes rongeurs qui vivent et meurent sans quitter les entrailles de la terre, où, certes, ils voient et savent se conduire. Ainsi que je l'ai dit en traitant la question de la vue à travers les corps opaques, il est des animaux qui ont été pourvus libéralement, et qui jouissent de la faculté de pouvoir être gui-

dés alternativement par ces deux sortes de lumières, pourtant si différentes ; ce sont ceux qui voient aussi bien à l'intérieur qu'au dehors de leur retraite habituelle ; ce sont les chats, par exemple, ainsi que toute la gent trotte-menu des souris; ce sont les renards, les hiboux, les serpents, etc., etc.

Le somnambule qui voit à travers les corps opaques, ne les voit éclairés que par la lumière phosphorescente que radie leur chaleur relative, mais souvent il est gêné par la perception, à la fois, de deux sortes de lumières, si bien qu'il lui arrive fréquemment, à l'effet de mieux distinguer un objet, et bien qu'il ait les yeux fermés, de s'appuyer fortement les mains ou les pouces sur les yeux mêmes, comme pour opérer une occlusion plus complète, afin de ne plus être gêné par l'aspect de ces deux sortes de lumières, dont les effets se contrarient.

L'effet de ces deux sortes de lumières est, pour le somnambule, ce qu'est pour nous l'effet de la lumière artificielle provenant de nos bougies allumées avant que le jour se soit suffisamment retiré pour faire place à la nuit; c'est aussi l'analogue de ce que

nous éprouvons lorsqu'entrant dans une usine à haut-fourneau, nous nous séparons de la lumière extérieure et nous trouvons tout-à-coup éblouis par l'incandescence des matières embrasées ; si bien que, nous approchant de la fournaise, nous avons besoin que nos yeux soient quelque peu familiarisés avec la lumière qui s'en échappe, pour apercevoir au centre du fourneau la matière rouge en fusion : mais dès lors que nos yeux sont familiarisés avec cette lumière artificielle, ils ne peuvent plus apercevoir aussi facilement qu'auparavant les objets éclairés par la lumière naturelle, si bien que, tournant le dos à la fournaise pour quitter l'usine et gagner le dehors, nous avons peine à nous guider.

Qui plus est, si nous sommes arrivés, à force d'études et de recherches, à pouvoir fixer la lumière sur les plaques métalliques du daguerréotype, le somnambule, lui, fixe l'image et *la couleur* des objets qu'il touche, sur tous les corps sur lesquels il les superpose, et cela en vertu de son fluide, qui, les pénétrant, les éclaire davantage et leur fait déposer leur forme et leur

couleur (1). Ainsi, un somnambule renverse un jeu de cartes, ou toute autre chose, sur une table, et il distingue très facilement la valeur de chacune de ces cartes renversées, les désigne ou les cherche suivant le désir exprimé; mais, au bout de quelques instants, cette opération lui devient difficile, tant à l'aide du même jeu, que placé à la même table qui a reçu les cartes, parce que ces cartes se multiplient à l'infini sous ses yeux, en ce sens que pour lui elles ont chacune déposé leur image et leurs teintes les unes sur les autres, et jusque profondément dans l'épaisseur de la table; en sorte que, si l'on veut continuer l'opération avec succès, il faut tout à la fois changer de jeu et de table. Car le lendemain, remis encore en somnambulisme devant la table de la veille,

(1) La substance fluide et calorique du somnambule passe, en vertu de la chaleur qui lui est propre, à travers les objets qu'il tient quelque temps entre ses mains, et leur fait déposer leur forme et leur couleur. C'est cette même substance fluide et calorique émanant de nous, qui pénètre le sol sur lequel nous marchons, et permet ainsi au chien de saisir, en son arôme, la trace de son maître, voire aussi celle du gibier qu'il suit à la piste.

et les cartes ayant été jetées au vent, il y verra ces cartes, qui n'y sont plus pour nous, à l'état de veille, aussi nettement que nous voyons notre image sur la feuille métallique du daguerréotype, avec cet avantage et cet inconvénient, que, pour lui, les couleurs seront inséparables des objets (1).

(1) Le principe de toutes les couleurs, de toutes les teintes, est dans la lumière, et c'est bien à tort que beaucoup de personnes croient encore ce principe inhérent aux végétaux comme aux minéraux, dont la chimie ne peut jamais extraire que ce que le principe qui est hors d'eux a déposé en eux en les pénétrant à quelque profondeur du sol qu'ils se rencontrent.

Les végétaux et les minéraux ne possèdent que des facultés d'assimilation du principe, qui, quoique divisible, est tout entier dans la lumière; si bien que les végétaux qui, croissant à l'ombre, se trouvant bien moins éclairés, sont toujours moins riches en couleurs que ceux de même nature qui croissent plus immédiatement sous l'influence des rayons solaires.

Quoi qu'en disent ceux qui s'obstinent à vouloir que les principes colorants soient en germe dans les semences des végétaux, et inhérents à la formation des minéraux, ils auront beau analyser tant et plus des semences d'œillets ou de pavots, des amandes de pêches et de prunes, je défie bien qu'ils y trouvent le principe des diverses teintes de ces différentes choses, lesquelles pourtant ne se reproduisent que par la germination de leurs semences.

C'est pourquoi Alexis, lors des expériences tentées à l'aide des cartes durant la séance de Monte-Cristo, ne pouvait plus, au bout d'un certain temps, procéder avec la même facilité qu'au début.

CHAPITRE XXIV.

Cartomancie.

Beaucoup de gens, peu habitués à la réflexion et à la recherche des causes dont

---

La couleur rouge d'une carte, ou de tout autre objet soumis à l'action du fluide calorique animalisé, s'assimile au sein de la lumière les combinaisons propres à produire une lumière identique et les dépose; la couleur noire en fait de même, et ainsi de suite; mais ces différentes teintes, déposées de la sorte, ne sont perceptibles pour nous qu'en l'état de somnambulisme, et tandis que nos facultés perceptibles se trouvent démesurément accrues.

Autre chose est qu'il nous a été donné à tous d'observer en l'état de veille, et qui nous rend présent à l'esprit que lorsqu'un rayon lumineux passe à travers une vitre colorée, il emporte avec lui la teinte dont participe cette vitre, et en affecte les objets qu'il éclaire immédiatement.

les effets leur sont dépeints, se font esprits-forts et ne craignent pas de nier péremptoirement tout ce qu'ils ne peuvent ni expliquer, ni même comprendre; et de ceux-là, hélas! le nombre est infiniment grand... Quelques autres, au contraire, touchés de ces mêmes effets et étonnés de ces lueurs de vérité qu'ils portent avec eux, se recueillent modestement, et, sachant que toute chose a sa cause, ils ne rentrent dans la paix et la satisfaction d'eux-mêmes qu'alors qu'à force de recherches et de sollicitations faites à leur intelligence, ils ont fini par entrevoir les causes d'effets d'autant plus surprenants qu'ils peuvent être d'autant plus inattendus et d'autant plus distants de cette immense série de choses et d'effets connus et expliqués, au milieu desquels, durant le cours de la vie, chacun se meut chaque jour et à toute heure.

Tel est, en ce qui concerne les *tireurs de cartes*, ce que nous appelons la cartomancie.

Longtemps nous avons eu nous-même, et j'en fais ici humblement confession devant les sots aussi bien que devant les intelligences supérieures, nous avons eu

d'excessives répugnances pour tous ces prétendus sorciers que nous ne considérions alors, sans aucune exception, que comme autant d'infâmes exploiteurs de la crédulité des niais. Mais du jour où nous nous sommes senti saisi par d'irrésistibles vérités magnétiques, nous avons apporté en l'étude de ces faits ce scrupuleux esprit d'investigation dont nous nous trouvons heureux d'être pourvu de par Dieu, et nous nous sommes parfaitement rendu compte.

Pour moi donc, il est désormais incontestable que l'état dans lequel se trouvent ceux qui font *consciencieusement* métier de tirer les cartes, est un état voisin de l'extase, un état préexistant et analogue à celui de ce que nous appelons Somnambulisme, quant à la faculté de voir, hormis qu'il n'y a pas sommeil. Pour moi, il y a de la part du prétendu sorcier, immixtion fluidique en celui qui le consulte, appréciation intime des instincts, connaissance souvent parfaite du présent et du passé, et parfois de l'avenir, en ce qui touche surtout des maladies devant se développer de plus en plus et apparaître un jour, aussi bien qu'en ce qui tient

au résultat de choses déjà en cours d'exécution.

Il y a rapport entre les deux êtres, bien qu'il puisse ne pas y avoir eu contact; et ici, quant à la vérité de l'immixtion, la chose se trouve démontrée et corroborée à la fois par l'effet même qui se produit, tantôt en endormant *à distance*, par suite d'immixtion, notre sujet habituellement ou non magnétisé par nous, tantôt parce que le somnambule, pouvant s'endormir sans l'incitation du magnétiseur, s'immisce là où il a voulu pénétrer. Seulement, chez le cartomancien, et cela tient à la disposition naturelle du sujet, il y a, et certainement sans qu'il s'en doute, action de lui-même sur lui-même et par lui seul, sans que sommeil s'en suive. Son illumination dérive de la puissance de sa préoccupation, provoquant chez lui une contention d'esprit telle, que, réagissant sur tout son être, elle lui fait surabondamment affluer vers le cerveau son propre fluide calorique, pénétratif, intelligent et expansif.

Quant aux cartes, elles sont, en les images qu'elles offrent à l'esprit bien plutôt qu'aux yeux, des termes nécessaires à la

concentration de l'esprit; elles sont à la cartomancie ce que sont à l'harmonie générale les différentes notes musicales, aussi bien que les différentes touches d'un clavier. En effet, que représentent les cartes, si ce n'est la répétition de ces phases trinnes : *passé, présent, avenir; heureux, indifférent, malheureux; majeure, médiante, mineure*, à travers lesquelles s'écoule notre vie.

Que si, consultant le devin ou la sibylle le hasard lui apporte des cartes sans expression conventionnellement sensible, son attention ne sera pas le moins du monde captivée, et elle ne fera aucun effort sur elle-même, pour de là s'expandre ou s'immiscer plus profondément, comme fait le somnambule; que si, au contraire, le hasard lui amène d'abord, ou lui ramène *à posteriori*, des cartes dont la physionomie offre un intérêt marqué, oh! alors la force de concentration d'esprit et d'expansion fluidique, que ce cas tout fortuit vient à déterminer chez elle, peut, dans beaucoup de circonstances, lui faire apparaître la vérité aussi bien qu'aux somnambules magnétiques; car elle s'est placée elle-même, sans le savoir, et bien qu'éveillée, dans un

état similaire : aussi, je ne crains pas de l'affirmer, car j'en ai souvent fait l'expérience, toutes les cartomanciennes habiles dans leur dire, *et agissant consciencieusement d'après les inspirations qu'elles puisent profondément en elles-mêmes,* ces cartomanciennes, dis-je, sont d'excellentes somnambules, toujours susceptibles d'être mises en somnambulisme par les procédés magnétiques les plus simples (1).

J'ai beaucoup étudié ces prétendues sorcières; j'en ai certainement reconnues qui ne cherchaient qu'à faire des dupes, mais j'en ai vu d'autres qui, durant leur travail, me prouvaient, par tout ce que mon expérience a de tact et de discernement facile

(1) Et voyez comme tout se lie : je suis souvent arrivé à déterminer, à la longue, une lucidité merveilleuse chez des somnambules d'abord extrêmement peu lucides, en leur conseillant d'apprendre à tirer les cartes, et de les tirer chaque jour, — ne fut-ce qu'en ce qui tendait à les concerner elles-mêmes, — aussi souvent que faire se pouvait; m'efforçant à déterminer ainsi chez elles la contention d'esprit, l'expansion forcée et la puissance de pénétration. Ces exercices répétés développant chaque jour les aptitudes au somnambulisme, j'en faisais d'excellents sujets.

en pareil cas, qu'elles agissaient sous l'influence d'une situation magnétique interne et semi-somnambulique. Qui plus est, ayant eu, lorsque je voulus produire cet article, occasion de reprendre ces études chez Madame T......, la cartomancienne de la rue de Hanovre, je m'aperçus, que la soutenant magnétiquement d'une certaine façon, et sans intention de l'endormir durant les investigations auxquelles elle se livrait à l'aide de ses cartes, elle atteignait alors un maximum de lucidité auquel jamais, que je sache, il ne fut donné à aucune d'atteindre sans ce secours.

CHAPITRE XXV.

De la faculté de percevoir par les yeux à l'état de veille.

L'œil est pour l'homme un appareil cristallin mis par Dieu au service de son besoin de voir, lequel, au milieu de la continuelle chimification de la substance extérieure qui s'opère en lui par suite de l'absorption,

de l'assimilation qu'il en fait, aussi bien que de l'émanation qui en résulte, ouvre passage en l'épurant, à une partie de son fluide vital, et lui permit de le projeter au dehors à l'unisson de chaleur et d'élasticité des fluides éthérés et sensiblement lumineux dont il est environné ; c'est à ce continuel travail, soutenu le plus souvent d'un insensible effort de volonté, qu'il doit, durant l'état de veille, et lorsque ne sont point voilés ses yeux, de percevoir selon sa force de projection, et tenant compte des résistances qu'il rencontre, les objets extérieurs, quelque éloignés qu'ils soient, que ne lui masque point l'intensité des brouillards causés, soit par l'état de la poussière ou des vapeurs qui s'élèvent de terre, soit par le rapprochement des molécules de l'air ambiant.

CHAPITRE XXVI.

Force et Attraction.

Ce qu'on appelle FORCE n'est autre chose qu'un fluide toujours actif à l'égal

de notre sang, et mis en nous, dans des proportions mesurées, au service de nos différents modes de penser et de vouloir, aussi bien comme assujéti *à toutes les volontés et pensées influentes* étrangères aux nôtres. Si bien, que lorsque magnétiquement, et par l'effet de *ma* pensée ou de *ma* volonté, j'agis chez un sujet sensible, sur ce fluide qui, sous l'influence de *sa* volonté stimulante, lui sert à manifester sa force, je puis, à l'aide de ma volonté, servie par ma force, annihiler entièrement sa volonté, éteindre sa pensée et lui substituer la mienne.

C'est pourquoi, du moment que par suite d'une intention magnétique préalable, j'ai introduit chez le sujet ce fluide, principe de ma force, si je l'actionne sous l'influence d'une volonté persévérante, je l'endors, et, si je veux, le cataleptise entièrement.

C'est pourquoi, le dominant par le fait de l'immixtion volontaire et arbitraire de mon fluide, et cette puissance de volonté *qui était la sienne*, se trouvant, pour vouloir ce que je veux, réunie à la mienne par droit de conquête, il surgit de ce concours

une force surhumaine dont la proportion mathématique n'est pas encore donnée, et dirigeant ma main vers son épigastre, j'attire irrésistiblement le sujet vers moi,— ainsi que le fer attire l'aimant. — Mais en lui faisant écarter d'incroyables obstacles opposés à sa marche continue, sous l'influence de ma puissante volonté d'attraction.

Enfin, je le soumets, bon gré mal gré, à l'imitation de tous mes gestes et mouvements, et puis le soumettre de même *à toutes mes fantaisies*... Car, endormi ou non, selon qu'il me plaît, et dès lors conscient ou non de ce qui se passe, il m'est soumis, je le répète; il est entièrement, absolument sous ma dépendance... *Sicut cadaver*...

CHAPITRE XXVII.

Types et Arômes.

De même que nous sommes tous, sous le rapport des traits du visage, pourvus d'un type particulier qui nous caractérise

individuellement et permet de nous reconnaître, si bien que l'un d'entre nous, mêlé à un million d'hommes parqués dans une plaine, y serait reconnu, malgré le nombre, par son ami, sa mère ou son fils ; de même, chacun de nous porte en lui, sécrète et transpire continuellement un arôme qui lui est particulier, ce qui permet au chien qui flaire le sol de distinguer et suivre la trace des pas de son maître à travers celles laissées par des milliers de personnes l'ayant le même jour précédé dans la même voie.

Mais aussi, de même que la propreté du visage en atténue la laideur chez ceux que la nature a défavorablement traités, de même la bienveillance dont notre âme est remplie aide à l'immixtion et à la fusion de notre fluide avec celui du sujet somnambule que nous consultons; ce n'est que sous cette influence que nos fluides particuliers se combinent d'abord, et s'harmonisent ensuite de telle sorte, que la créature, à qui Dieu a donné l'amour d'elle-même, se sentant, par un effet de fusion, à l'aise comme en elle-même, en son semblable qui la consulte, et le sentant en elle

par suite de son expansion relative, s'aime en lui comme en elle-même, s'identifie à ses désirs, à ses besoins, et résout lumineusement toutes les questions qui lui sont posées.

Dieu est essentiellement un Dieu d'amour infini; il est présent partout, tout émane de lui, il est dans toutes ses œuvres, s'aime en toutes et les aime toutes. L'être humain, qui émane de Dieu, qui voudrait comprendre toutes choses, s'aime en lui-même et sent le besoin de s'aimer en tout ce qui l'environne; et pour que cet amour *soit*, il faut qu'en touchant ou pénétrant tout ce dont il s'approche, il puisse s'y sentir sans douleur et sans contrainte, sans gêne et sans contrariété aucune. Alors il s'aime en toutes choses auxquelles il se mêle, s'y sent à l'aise, et pour l'amour d'elles, les aime comme partie intégrante de lui-même.

CHAPITRE XXVIII.

De l'indispensabilité de la bienveillance envers les somnambules.

J'ai indiqué, page 38 de mon *Initiation*

aux Mystères secrets de la théorie et de la pratique du Magnétisme, publiée en 1848, comme quoi *la foi* n'est nullement nécessaire pour produire des effets sensibles sur des sujets magnétisés, et pourquoi il suffit de la volonté du magnétiseur.

J'ai aussi indiqué, page 39 et suivantes, comme quoi *la bienveillance*, si ce n'est la confiance, était une qualité *indispensable* chez celui qui, désireux d'entrer en rapport avec un sujet somnambule, souhaitait, en vue de ses intérêts personnels, être témoin de sa lucidité, lucidité qui ne se développe jamais qu'en raison de l'entraînement sympathique qu'on est susceptible de déterminer chez le sujet.

Autre chose est de vouloir produire des effets comme magnétiseur, et de vouloir être écouté d'un ou d'une somnambule : le premier s'impose par l'autorité de sa puissance; le second doit en quelque sorte se présenter en suppliant. Le magnétiseur lui-même se sent contraint à prendre cette allure, lorsqu'ayant dominé son sujet plongé dans le sommeil, il veut en obtenir une réponse parfaitement empreinte de la connaissance et de l'appréciation profon-

dément réfléchie des choses qui le concer nent.

La confiance étant généralement accompagnée de bienveillance, il serait certes mieux de s'offrir devant les sujets la poitrine bien ouverte et la laissant déborder; cependant, que de gens ne peuvent avoir confiance, parce qu'ils ne savent!... et pourtant rien ne leur serait plus facile, si, avant de se mêler au magnétisme, qu'ils ne comprennent pas, et auquel ils ne peuvent entendre un mot, ils voulaient prendre la peine de se préparer par de bonnes lectures.

Ils trouveraient l'Essai de Psychologie physiologique de Chardel; l'Initiation au Magnétisme, par Aubin Gauthier; l'Essai de Dupotet, le Journal du Magnétisme, etc. C'est pour eux que j'ai déjà écrit; mais en ce moment, et pour beaucoup d'entre eux, j'ai besoin de prendre pour quelques instants en mains le fouet de Némésis.

Il est des gens dont la mauvaise nature, nature réfractaire et bilieuse, ne peut être vaincue que très lentement, et souvent même à la dernière heure; ils ne comprennent jamais ce qu'ils n'ont pas imaginé eux-

mêmes, et comme ils sont incapables d'imaginer quoi que ce soit, ils ne peuvent croire qu'il puisse exister quelque chose qu'ils ne comprennent pas *subito*.

Ces gens, ce sont les acolytes et les petits de ceux que je voyais, il y a vingt ans, raillant ainsi ce commencement d'établissement de chemin de fer partant de la rue de Londres pour aller aboutir au pont du Pecq : Ah ! plus souvent qu'en mettant une vingtaine de charrettes les unes derrière les autres, un chaudron devant et du feu dessous, vous les ferez avancer d'un pas !..... Ah ! ah ! ah ! les Parisiens seront toujours des badauds.......

Aujourd'hui, ces gens-là doivent certainement se trouver en très grand nombre parmi les plus effrénés tripoteurs d'actions de chemins de fer ; mais les chemins de fer ayant été faits sans eux, je n'affirmerai pas qu'ils croient à leur établissement continu et qu'ils n'espèrent pas de jour en jour voir se reformer des compagnies d'exploitation de diligences.

De telles gens sont la désolation de tous les hommes de cœur et de progrès, et à la fois la perte de ceux qui, en un jour de

vertige, ne craignent pas de s'appuyer sur eux ; de telles gens sont de ceux que dans certaines circonstances de la vie on chasse devant soi en leur donnant du pied au derrière, qui se retournent et sont souffletés, puis vous prient humblement de leur laisser ramasser leur chapeau, qu'en s'éloignant ils ajustent tranquillement sur leur tête : ils ne disent leur *meâ culpâ* et ne se convertissent qu'*in extremis*. J'attendrai qu'ils aient besoin de l'extrême onction, et momentanément les laisse passer.

D'autres sont qui se présentent presque aussi dépourvus du sentiment magnétique qu'ignorants des notions les plus élémentaires des rapports sympathiques, et qui, boutonnés et cuirassés comme pour le combat, ne sachant comment ouvrir une conférence avec un sujet somnambule, que le plus souvent ils ne veulent pas croire endormi, débutent par lui parler en ces termes suffisamment blessants : *Je veux* que vous me disiez ce que je pense ou ce que je vais faire, mais *je ne veux pas* vous en dire un seul mot.

Ainsi, et de prime abord, vis-à-vis d'un sujet qui a besoin de s'immiscer en eux et

doit ressentir leur influence, ils offrent, par l'exposition de deux volontés, de deux sentiments contraires : le *je veux* et le *je ne veux pas*, l'exemple de la plus ridicule et de la plus choquante inconséquence, en même temps que, par un effort sur eux-mêmes, qui réagit sur le sujet, ils s'efforcent à se rendre impénétrables, et s'opposent ainsi niaisement à ce que puisse être atteint le but qu'ils avaient dû se proposer, lequel devait être assurément d'être conseillés et éclairés relativement à des faits qu'il ne leur était pas donné de pénétrer, plutôt que de passer leur temps à s'entendre dire les choses *qu'ils savent*, et dont ils tiennent tant à ne pas lâcher le moindre mot ; s'opposant ainsi d'eux-mêmes, par la force de leur *non vouloir*, à toute fusion sympathique.

Insensés qui, loin de savoir créer à l'égard du sujet un intérêt en leur faveur, provoquent l'antipathie par l'expression de leur défiance, qu'ils radient, et dont ils l'infectent !

Insensés dont la tête est remplie de sentiments mauvais et offensants, alors qu'ils ont le plus besoin d'exhaler le doux par-

fum de l'honnêteté et de la bienveillance, pour que le sujet, malgré cette absence de confiance qu'il sent en eux, mais qu'il ne leur a pas encore été donné d'avoir, puisse se complaire à marcher avec eux !

Insensés qui, dans leur *je veux* et leur *je ne veux pas,* dont ils n'ont pas l'instinct de saisir l'influence sur l'esprit du sujet, n'ont pas davantage l'idée de penser que si, dans les rapports les plus habituels de la vie, ils se présentaient successivement devant le plus simple des notaires, en lui disant : Vous vous occupez de la succession de M. ***, je suis l'un de ses héritiers, et je dois avoir affaire à vous; mais je ne veux pas vous montrer mes titres. Ce notaire les inviterait à quitter son cabinet et à le laisser à ses loisirs. De telles gens auront encore longtemps besoin d'aller à l'école ; ils ne comprennent rien à la perspicacité et à la susceptibilité des sujets, qui ne se laissent d'ordinaire entraîner ou guider que par la grande somme d'intérêt affectueux dans le mouvement duquel *on sait* les attirer. Ils ne croient pas !... Mon Dieu , ce n'est pas de cela qu'on leur fait un crime, mais bien de leur manque de bienséance autant que

de bienveillance ; et, ce qui est pire encore, de leur éloignement systématique pour tout livre qui pourrait les instruire : ils ne veulent pas se départir d'un *iota* de leur crasse ignorance, et il semble même qu'ils tiennent à pouvoir au besoin s'en autoriser pour nier de parti pris !

Cependant, il est mille choses dans la nature qui sont tout aussi merveilleuses que les plus surprenantes que nous révèle le magnétisme ! Qu'il advienne que la vue soit rendue, au milieu de la saison d'hiver, à un homme ignorant et né aveugle ; qu'on lui remette aux mains un balai de bouleau, et qu'il soit mis à même d'en faire personnellement usage durant quelques jours ; qu'ensuite on le conduise au milieu d'un jeune verger, dont tous les arbres dépouillés ressembleront quelque peu à son balai planté en terre par le manche, et que là on lui dise :

Vous voyez ces balais apparents ; eh bien ! dans quelques semaines ils seront parés des plus charmantes fleurs ; dans quelques mois des feuilles en recouvriront toutes les branches, et des fruits, variés à l'infini et des plus délicieux, auront rem-

placé les fleurs qui vont naître ; ces arbres vous les offriront à satiété.

Que si l'on disait de telles choses à cet homme ignorant, il ne pourrait certainement en croire ses yeux, jusque-là fermés à l'aspect des merveilles de la nature; mais si, chacun le lui répétant de toutes parts, en s'aidant de peintures imagées et de définitions appropriées à la chose, il persistait non seulement à ne pas vouloir croire, mais en outre à nier obstinément, alors même qu'il arriverait à voir se développer tant soit peu les bourgeons, cet homme cesserait d'être un ignorant pour n'être plus qu'un imbécile.

C'est certainement avec beaucoup de regret que je me sens contraint à qualifier ainsi bien des gens; mais aujourd'hui que le magnétisme a tant fait et tant prouvé ; aujourd'hui qu'il a conquis tous les hommes les plus considérables dans la science et dans la littérature, et tant de membres distingués du clergé ; aujourd'hui, enfin, que tous les penseurs le proclament vrai dans ses faits et dans sa puissance future de moralisation, il faut pourtant décider si tant de gens d'esprit ne sont que des

sots, ou si tant et tant de sots qui les raillent ont tout-à-coup surgi gens d'esprit....

Il est encore une sorte de gens pleins de candeur, et je pourrais peut-être même ajouter de bénignité, quant à de certains, qui viennent auprès d'une somnambule, et qui, pour s'assurer de sa lucidité, commencent par lui demander des réponses à des choses insignifiantes pour eux-mêmes, ou lui demandent de voir comment est leur habitation, qu'ils savent par cœur; s'ils ont des garçons ou des filles, autant de filles que de garçons, quelle est la couleur des cheveux de leur nièce, celle des plumes de leur perroquet et des poils de leur chat; toutes choses très intéressantes pour chacun assurément, mais nullement pour eux-mêmes, et encore moins pour la somnambule. Et ces bonnes gens, qui n'ont au fond du cœur aucun intérêt vrai à entendre épeler de telles bêtises, croient que la somnambule qui, de son côté, n'est aiguillonnée par aucun intérêt sensible, va pouvoir entrer de bonne grâce dans un courant qu'elle sait n'être que factice. Elle y entre certainement quelquefois malgré sa répu-

gnance habituelle, mais c'est le plus souvent par pitié pour certains consultants dont elle reconnaît tout à la fois la candeur, la bénignité et l'erreur; elle cède à l'entraînement tant soit peu sympathique de leur bon naturel, mais non au faux semblant d'intérêt. Elle veut les convaincre qu'elle est capable de voir, et qu'ils se sont trompé à son égard en la jugeant capable de supercherie et dépourvue de lucidité. Fatiguée de cette situation incommode, elle leur dit quelques mots et leur fait quelques peintures qui les étonne; puis, ennuyée, elle cherche à se dégager d'eux, balbutie et les laisse demi-contents, demi-mécontents, et la faute est tout en eux, qui, loin de s'attacher à entraîner le sujet dans une voie sympathique, n'ont rien su faire de mieux que de se faire répéter des banalités dont ils étaient rebattus; semblables en cela à un insensé voyageur qui, ayant un long trajet à parcourir, commencerait par fatiguer son cheval autour de l'écurie, et je conduirait éreinté sur la route.

Je sais bien quel est le motif qui conseille à ces bonnes gens d'en agir ainsi; ils pen-

sent que si le sujet peut arriver à leur dire des choses qu'ils savent pertinemment, ils pourront ajouter quelque créance à ce qui leur sera dit touchant ce qu'ils ignorent; ils se présentent ayant crainte d'être dupes de la somnambule et d'eux-mêmes, mais ils sont mal informés et maladroits.

D'autres se croient bien fins; et qui ne sait quels fourbes c'est que les finassiers, et combien ils sont foncièrement sots? Ils veulent ruser avec les somnambules, qui, d'un premier afflux, les transpercent, et, remplis de défiance, ils leur tendent mille piéges et leur débitent mille mensonges, à l'effet de juger de leur discernement. Ils sont, eux, si fins et si roués, en leur absence de droiture, incapables de comprendre que cette défiance et cette astuce qu'un sujet sent en eux, ne tend qu'à le gêner et le torturer, bien que, par bienséance, il puisse subir quelque temps le malaise qu'on lui impose aux dépens de sa lucidité, qui se voile de plus en plus; mais ils se trouvent avoir agi à son égard d'une façon tout aussi dépourvue de bon sens, que si voulant se mirer dans le cristal d'une glace, ils ne cessaient de la couvrir du

terne que leur haleine pourrait projeter dessus. Que s'il y a chez eux plus que bêtise dans leur fait, s'il y a ruse mêlée de malveillance, le sujet embarrassé et fatigué finira par se troubler tout en s'égarant par leur fait.

Ils ignorent encore qu'il faut savoir, à force de bienveillance, provoquer et accroître sans cesse les sympathies du sujet, afin de l'entraîner avec soi dans la sphère des intérêts qui nous amènent à le consulter; qu'il nous faut, en quelque sorte, lui faire un pont d'or, ou savoir couvrir des plus riantes fleurs l'espace qui le sépare de nous, pour qu'il puisse entrer avec nous en fusion sympathique, et nous éclairer du reflet de ce flambeau divin dont le Créateur peut en un instant l'illuminer.

En terminant, ici je le dis à tous, il est nécessaire que chacun sache que le somnambule veut être aidé, guidé et en quelque sorte dirigé, car ce n'est pas sans beaucoup de contention, et conséquemment d'efforts sur lui-même, qu'il parvient à percevoir ce qui concerne les intérêts d'autrui; il faut donc que le consultant *qui veut savoir* l'attire à lui et en lui-même à force de

bienveillance, et le plus grand témoignage qu'il puisse lui en donner est dans l'assistance qu'il lui prête.

CHAPITRE XXIX.

De la Baguette il y a deux Siècles.

APOLOGIE DES CORPS SAVANTS EN 1852.

Aux médecins, aux professeurs de physique, aux magistrats devant qui sont traduits chaque jour, et qui, si complaisamment, condamnent magnétiseurs et somnambules, assimilés aux devins et aux sorciers d'une autre époque; à tous les membres de nos diverses Académies des sciences, je veux prouver, en dépit d'eux mêmes, combien leur savoir est grand, leur présence utile, leurs travaux glorieux, et combien en ce qui a trait au magnétisme et à tous ses *dérivés, dérivants et dérivatifs*, ils ont concouru — sans s'en douter — de

tous leurs prodigieux efforts — ignorés de tous et d'eux mêmes — à reculer les bornes de la science.....

Beaucoup trop, il est vrai, en considérant ces bornes qu'ils ne savaient comment mouvoir, en ont subi la glorieuse, mais quelque peu maussade pétrification ; mais du moins leur présence est attestée par leur passivité monumentale, et si le titre de *borne* peut avoir une signification attrayante, c'est surtout lorsqu'on appartient à un corps scientifique qu'on doit être fier de l'avoir conquis! puis, comme il n'est point d'honneur qui ne s'accommode des profits, je conçois qu'une fois en tel état on doive savourer avec d'imperturbables délices cette sorte d'encens si bien mérité, qu'une multitude aussi libérale que grossière et ignare vient y déposer à l'envi.

Pour pénétrer tous et chacun de cette puissance de progrès due aux labeurs des corps savants ; pour consoler mes collègues en magnétisme, qui s'énervent et s'épuisent en exhalant inutilement d'un cœur trop richement doté le désir qu'ils ont de voir les.... savants aider leurs efforts de leur science; pour rendre enfin le public juge

de la situation faite aux magnétiseurs et aux somnambules par tous ces honteux procès qui déshonorent notre époque, je ne puis taire mon désir d'établir un point de comparaison entre ce qui se passait il y a deux cents ans et ce qui se passe aujourd'hui.

On verra ce qu'étaient alors, sous de faux prétextes qu'on attribuerait vainement à l'ignorance des hommes du temps appelés à connaître et à juger, les obstacles opposés à l'expansion et à l'étude de la vérité; on verra quelle conformité d'esprit et de tendances existe aujourd'hui, lorsque, pour atteindre des magnétiseurs et des somnambules, on va chercher des articles de loi qui les assimilent à des truands, à des sorciers..... Non, les hommes qui s'opposaient il y a deux cents ans à l'avénement de la vérité n'étaient pas plus ignorants, quant à la nature des faits qui se produisaient, que ne le sont les hommes d'aujourd'hui; ils se rendaient témoins de ces faits, les étudiaient, les contrôlaient et ensuite expérimentaient par eux mêmes. Mais lorsqu'ils étaient bien certains de la puissance et de la vérité des faits, ils

s'opposaient à ce qu'ils fussent pratiqués parce que, ainsi que les hommes d'aujourd'hui, ils avaient un intérêt prédominent à empêcher d'éclore toute vérité qui ne devait pas leur être exclusivement profitable.

Alors, aussi, lorsque nous nous livrions à la pratique d'effets qui nous étaient révélés de par Dieu, on nous traitait de sorciers, on faisait plus, on disait que nous avions fait pacte avec les démons!... combien, à cet endroit, certains hommes de nos jours, regrettant le bon vieux temps, doivent enrager de ne pouvoir, contre nous, appeler tous les diables à leur secours.

Je vais surtout parler en l'honneur de Jacques Aymar, dont, il y a deux siècles, *le Mercure Galant* ne dédaigna pas de s'occuper *durant plus de huit mois.*

Je suis armé d'un vieux et respectaple bouquin, d'un ouvrage publié à Lyon, avec privilége du Roy en M.DC.XCIV. Cet ouvrage, qui a pour titre : Traité des Enygmes, a été écrit par le père Cl. François Menestrier, de la compagnie de Jésus, et est dédié à la mémoire du révérend père de Bussières, également de la compagnie de Jésus;

lequel naquit en 1607 et mourut en 1678. Le dernier chapitre de cet ouvrage est intitulé :

DES INDICATIONS DE LA BAGUETTE

Pour découvrir les sources d'eaux, les métaux cachés, les vols, les bornes déplacées, les assassinats, etc.

Je vais, pour l'édification des esprits sensés, en extraire avec une fidélité scrupuleuse tout les passages intéressants que j'y rencontrerai ; laissant à tout lecteur édifié, après avoir bien réfléchi, le soin de la conclusion à tirer en présence des faits dont il est témoin aujourd'hui, comparés à l'importance de ceux qui se produisaient il y a deux siècles.

Nul doute alors qu'il ne se sente à son tour saisi d'un immodéré besoin d'aller déposer son tribut d'encens aux pieds de ces savants pétrifiés dont j'ai parlé plus haut. Et qui sait? l'asphixie du parfum pourra peut-être seule leur faire perdre l'immobilité dans la... science.

Je lis donc, page 419 : — « Si c'est aux

» historiens à établir la vérité des faits, c'est
» aux théologiens à examiner ce qui est na-
» turel ou surnaturel, et à décider ce qui
» est permis et ce qui n'est pas permis,
» puisque c'est à la théologie à démêler les
» erreurs dans la foi et dans la morale, et
» à nous fournir des lumières pour régler
» notre conduite dans les doutes et les
» ambiguités qui se présentent.

» Les historiens préparent donc aux
» théologiens les sujets qu'ils doivent exa-
» miner, et les physiciens ne doivent rai-
» sonner sur ces sujets qu'après qu'il a été
» décidé par les théologiens qu'il n'y a
» rien de surnaturel, puisque le surnaturel
» n'est pas du domaine des physiciens.»

Page 421. — « C'est sur ce principe
» que je dis que la connaissance des opé-
» rations de la baguette est du ressort des
» théologiens avant d'être du ressort des
» physiciens. — Car s'il y a du surnaturel
» en la vertu de la baguette, ce n'est pas
» aux physiciens à en chercher les causes
» et les principes qui ne sont pas de leur
» ressort.

» Or, il y a trois choses à considérer à
» l'égard des opérations de la baguette. La

» baguette, la personne qui la tient, et
» les sujets sur lesquels elle fait des indi-
» cations. Car c'est ou à l'une de ces trois
» choses que cette vertu surprenante est
» attachée, ou à toutes les trois conjointe-
» ment. Ce n'est pas uniquement à la ba-
» guette, ni même absolument, puisque
» Jacques Aymar se sert indifféremment
» de quelque verge en bois que ce soit, et
» que ceux qui se flattent d'avoir le même
» talent, prennent, pour en faire les épreu-
» ves, la première verge de bois qui se
» trouve sous leurs mains. S'il fallait né-
» cessairement, comme on le croyait au-
» trefois, pour la recherche des eaux, pren-
» dre une baguette de coudrier ou noise-
» tier, fraîche et fourchue, qu'il fallût tenir
» d'une certaine manière, on pourrait peut-
» être dire que la nature de ce bois encore
» en sève, aidé d'une telle figure, pourrait
» le rendre plus propre à ces indications;
» mais puisqu'à présent on se sert de quel-
» que verge que ce soit, même sèche, et
» qui n'est pas fourchue, il est constant
» que ces circonstances, que l'on a cru au-
» trefois nécessaires à ces opérations, n'y
» contribuent en rien, et qu'il est inutile

» de raisonner sur la nature de ce bois et » sur sa figure, puisque même il y a des » personnes qui se servent d'une côte de » baleine, d'une paille ou d'une verge de » fer. »

Page 435. — « Je n'ai pu lire sans étonnement et sans une espèce d'horreur ce » qu'a écrit sur ce sujet celui qui a donné » à son ouvrage sur les indications de la » baguette, le titre de *Verge de Jacob*, ou » l'art de trouver les trésors, les sources, » les limites, les métaux, les mines, les minéraux et autres choses cachées, par l'usage du bâton fourchu. Cet auteur, après » avoir dit que la plus saine philosophie » convient que les astres influent sur toutes » les choses sublunaires, suppose faussement que la qualité, qui est propre ou » particulière à chaque corps animé ou » inanimé, dépend absolument, ou tire sa » nature, de celle que lui imprime l'astre » qui domine sur lui lors de sa génération. »

Page 443. — « Les sujets sur lesquels se » font les indications de la baguette sont » de deux espèces différentes, des sujets » insensibles et inanimés, comme sont les » eaux, les métaux, etc., et des sujets sur

» lesquels les hommes ont laissé des im-
» pressions et des traces de leurs actions
» libres et volontaires; des assassinats, des
» vols, des bornes déplacées, etc.; et l'on
» veut même que les corpuscules, les es-
» prits, ou les particules émanées des corps
» des assassins et des voleurs conservent la
» configuration que leur ont donné les pas-
» sions violentes de ceux qui ont fait ces
» actions, et qu'il reste en ces petits corps
» des impressions de vengeance, de colère,
» de fraude, etc., dont ils ont été agités
» durant l'assassinat, le vol et les autres
» crimes qu'ils ont commis. »

Page 445. — « A la façon dont Virgile,
» au livre IV de l'*Enéide*, raconte comment
» Mercure faisait passer les âmes dans les
» Enfers et les en tirait, par le moyen
» d'une baguette, ne diriez-vous pas qu'il
» a décrit les voyages de Jacques Aymar et
» les découvertes merveilleuses de sa ba-
» guette? Il suit les voleurs sur les grands
» chemins, dans les lieux écartés, sur les
» rivières, sur la mer; il ressuscite les es-
» prits amortis de colère, de vengeance, de
» haine, d'amour, de fraude, de crainte,
» d'inquiétude, et il a été durant plus de

» huit mois le héros du *Mercure galant.*
» Les pensées, les secrets des cœurs lui sont
» connus, et il exerce, comme Mercure,
» un empire absolu sur les ombres et sur
» la liberté même des hommes, qui ne
» peuvent plus se cacher ni se dérober à
» cette vertu singulière. »

Page 453. — « Jacques Aymar est un
» homme nullement nourri de mauvaises
» passions, et qui entreprend de suivre les
» traces des malfaiteurs d'une manière
» tranquille. »

Page 456. — «Donnons des exemples où
» les mauvaises passions n'ont nulle part.

« Une dame que je connais, et qui a le
» talent de la baguette, a voulu en faire di-
» vers essais. Son mari commanda à un de
» ses domestiques de tuer un coq-d'Inde
» dans un endroit de son logis; il fit laver
» soigneusement l'endroit où le sang avait
» été répandu, et cacher le coq d'Inde;
» après quoi il dit à la dame que l'on avait
» fait un meurtre, et qu'elle cherchât avec
» la baguette si elle le pouvait découvrir.
» Elle prit la baguette, la présenta en di-
» vers endroits du logis; elle tourna juste-
» ment sur l'endroit où le poulet-d'Inde

» avait été saigné, découvrit celui où il
» était caché, et celui des domestiques
» qui avait coupé la gorge à ce poulet. Que
» nos physiciens raisonnent sur cela tant
» qu'ils voudront, je ne crois pas qu'ils
» trouveront ni dans le sang du poulet,
» ni dans les esprits du domestique, des
» traces de vengeance, de colère, ni d'au-
» cune passion violente qui puisse faire des
» impressions à faire tourner la baguette.

» Disons après cela que l'étendue que
» l'on donne à cette vertu sur tant d'actions
» différentes, sur les vols, sur les assassi-
» nats, sur les bornes déplacées, sur l'or
» et l'argent cachés, est un grand préjugé,
» pour dire que cela ne se fait pas natu-
» rellement : nous ne connaissons guère
» dans la nature de ces causes universelles
» de tant d'effets différents. Une plante
» qui guérit une maladie n'a pas la même
» vertu pour les autres. Si nous voyions au-
» jourd'hui que l'aimant attirât l'or, l'ar-
» gent, le cuivre, le bois ou quelques au-
» tres corps que le fer, et qu'au lieu de se
» tourner vers le pôle il se tournât à
» l'orient, ou que quelque autre pierre
» que l'aimant eût la même vertu, et com-

» mençât à faire les mêmes effets, comme
» serait le marbre, le jaspe, le porphyre,
» l'ardoise ou les cailloux, nous aurions
» lieu de soupçonner que cela ne serait
» pas naturel : parce qu'on n'a jamais vu
» de pareil phénomène, et que nul ne s'en
» est jamais aperçu depuis tant de siècles que
» l'on manie des aimants, du fer, de l'or, de
» l'argent, du marbre et des cailloux. Ainsi,
» quand on dit que c'est par occasion que
» Jacques Aymar s'est aperçu la première
» fois de son talent à découvrir les assas-
» sinats, lorsque, cherchant des sources
» d'eau, sa baguette le conduisit fortuite-
» ment en un lieu où il croyait trouver de
» l'eau, au lieu de laquelle il trouva dans
» un tonneau le cadavre d'une femme,
» étranglée quatre mois auparavant, et
» mise dans de la chaux avec la corde dont
» elle avait été étranglée; quand, dis-je,
» on raconte cette découverte ainsi faite,
» on donne un juste sujet de soupçonner
» que ce talent n'est pas naturel, puisque,
» s'il l'eût été, et pour autant d'effets dif-
» férents qu'on lui en attribue à présent,
» il devait, dès qu'il commença à se mettre
» à chercher des sources, avoir senti sa

» baguette tourner sur les traces des voleurs,
» des assassins, sur les bornes déplacées,
» sur les nippes volées, sur l'or et l'argent
» caché aussi bien que sur les sources
» d'eau, ou il faut assigner un principe
» naturel de cette détermination à indiquer
» plutôt une chose qu'une autre. Car nous
» avons supposé que si ce talent est pu-
» rement naturel, il est indépendant de la
» volonté, et un agent nécessaire qui doit
» toujours agir quand il se présente des su-
» jets capables de recevoir ces indications.

» Or, est-il croyable que depuis tant de
» siècles que l'on se sert de la baguette
» pour chercher des sources, il ne se soit
» trouvé personne qui ait pu faire des dé-
» couvertes semblables à celles qu'a faites
» Jacques Aymar? On cherche ordinaire-
» ment ces sources dans les champs, dans
» les forêts, sur des grands chemins, dans
» des lieux écartés où se sont commis des
» meurtres, où du sang a été répandu,
» où l'on a enterré des cadavres d'hommes
» tués, où se sont fait des vols, où des
» bornes ont été déplacées, sans qu'on eût
» jamais ouï parler de semblable décou-
» verte. Et depuis qu'on a publié ces rares

» talents de Jacques Aymar, on a vu des
» essaims de chercheurs de sources par le
» moyen de la baguette, suivre comme
» lui les pistes des voleurs, découvrir l'or
» et l'argent caché. Tant de vertus de la
» baguette sont-elles inséparables les unes
» des autres, et tous les sujets en qui elles se
» rencontrent sont-ils également disposés
» pour produire ces mêmes effets? Et à
» combien d'effets s'étend aujourd'hui ce
» talent? Il n'a point de limites. On s'en
» sert pour juger de la bonté des étoffes, et
» la différence de leurs prix, pour démêler
» les innocents d'avec les coupables, et
» coupables d'un crime. Car la baguette
» de Jacques Aymar dans les prisons de
» Beaucaire, où étaient plusieurs criminels,
» ne tourna que sur le Bossu, complice de
» l'assassinat de Lyon, et ne fit nulle im-
» pression sur tous les autres. Ainsi on
» dirait que cette baguette a du discerne-
» ment. Si cette baguette pouvait avoir les
» mêmes usages pour faire le discernement
» des maladies, elle serait d'un grand se-
» cours, et prévaudrait aux indications
» douteuses des battements des artères,
» des éjections, des inspections de la lan-

» gue, etc. Peut-être en fera-t-on des essais » qui pourront réussir; car tous les jours » cette vertu fait de nouvelles découvertes » inconnues jusqu'à présent, ce qui est à » mon sens une preuve convaincante » qu'elle n'est pas naturelle.

» Ce qui rend encore ces usages fort sus- » pects, c'est que, pour ne pas confondre les » recherches et ces indications, il faut que » la pensée et l'intention de celui qui cher- » che les dirige, pour ne pas suivre la piste » d'un voleur ou d'un assassin pour un » autre, pour ne pas tourner sur des bor- » nes déplacées en cherchant de l'eau ou » de l'argent. En un mot, pour ne pas » prendre le change, comme les chiens de » chasse le prennent quelquefois; il faut » que l'on se détermine à chercher de l'or » ou de l'argent caché, afin que la baguette » ne tourne pas pour de l'eau. Un gentil- » homme qui avait ce talent, et qui ne s'en » était aperçu qu'après avoir conféré avec » Jacques Aymar, et avoir vu les effets de » sa baguette, avouait que l'application » qu'il était obligé de faire de la pensée à » la recherche précise qu'il voulait faire, le » fatiguait extrêmement.

» Dans une plaine de six ou sept lieues
» où l'on ne voyait point de bornes, il dis-
» tinguait les finages de chaque champ
» et en indiquait les possesseurs; et, étant
» à cheval, avec sa baguette, il marquait
» précisément le moment auquel il passait
» d'une possession à une autre. J'ai vu
» d'autres choses aussi surprenantes quand
» j'ai voulu examiner si ces effets étaient
» naturels. J'ai vu une personne religieuse
» qui a ce talent, et qui s'en servait alors,
» le croyant tout-à-fait innocent et naturel,
» chercher de l'eau, et après qu'elle en
» avait trouvé, si on lui mettait en l'une
» des mains un linge ou quelque autre
» chose mouillée, la baguette ne tournait
» plus. Si elle cherchait de l'or caché, on
» avait beau lui mettre de l'eau dans la
» main, ou de l'argent, la baguette ne ces-
» sait pas de tourner pour l'or; mais dès
» qu'on lui mettait une pièce d'or en sa
» main, son action cessait, ce qui n'arrivait
» pas lorsqu'elle cherchait de l'argent ca-
» ché, quoiqu'elle eût de l'or dans les mains.
» Je ne sais si la physique pourrait répondre
» à ces difficultés et en rendre des raisons
» claires, distinctes et sans enveloppe. Je

» dis claires et précises, car la nouvelle » physique a une espèce de jargon assez » semblable à celui des anciens oracles, » qui ne répondaient qu'en termes ambigus » ou en termes généraux qui ne disaient » rien et semblaient dire quelque chose. » Elle parle de petits corps, d'esprits, de fer» ments, de sels volatils, de matière sub» tile, d'irradations, d'impressions ; termes » qui éblouissent, qui causent de l'admi» ration, et ne dissipent ni les ténèbres, » ni l'ignorance. Car toutes les observa» tions qu'a faites l'auteur de la *Verge de* » *Jacob* sur ces variations des indications » de l'eau et des métaux, et les moyens » qu'il a imaginés pour en faire le discer» nement en long, en travers, en largeur » sont de plaisantes rêveries.

» J'ajoute à tout cela que si ce talent est » naturel, il doit naître avec les personnes » qui l'ont. Ainsi Jacques Aymar, qui ne » s'en aperçut qu'à l'âge de trente ans, rend » ce talent fort suspect (1). Car enfin c'était

(1) Je crois qu'arrivé en cet endroit de son livre, notre bon père jésuite, que je copie impassiblement, sortait de faire sa sieste, car le voilà fortement en contradiction avec lui-même, et il semble ne plus avoir sou-

» un villageois qui vivait à la campagne,
» qui avait cent occasions de prendre des

---

venir de ce qu'il a dit précédemment, page 448. — Je le transcris : « L'enfant qui apporte en naissant les
» empreintes des cupidités et des désirs de sa mère, et
» des marques sensibles des impressions de l'imagination
» de cette mère, est un sujet vivant dont le corps a été
» formé du sang et de la substance de cette mère. Il
» conserve toute sa vie la même configuration et le
» même arrangement des parties que ce corps a pris
» dans celui de sa mère. Ces parties ne font plus que
» s'étendre, croître et grossir par des additions de ma-
» tière : et comme le premier levain imprime à la masse
» à laquelle il est mêlé des dispositions qui s'étendent à
» toute cette masse, autant que la vertu du levain peut
» s'étendre, de même le sang de cette mère, qui a été le
» premier levain de ce corps, lui communique toujours
» ces mêmes impressions; et c'est ce qui fait que tant
» d'enfants conservent toute leur vie des dispositions
» semblables à celles de leurs parents. Ils sont sujets
» aux mêmes maladies.

» Les enfants de pères goutteux deviennent, en un
» certain âge, goutteux, *et quoiqu'ils aient, dès leur*
» *naissance, le germe et les principes de ces altérations*
» *et de ces corruptions, elles demeurent enfermées*
» *trente et quarante ans sans indications au-dehors.*
» Tout comme il y a dans la terre des germes de diverses
» plantes, qui ne se développent que plusieurs siècles
» après, quand on vient à remuer ces terres et à les
» exposer à l'air et à ses influences, et l'on commence
» à y découvrir des plantes auparavant inconnues en
» ces endroits. » J.-A. Gentil. »

» baguettes dans ses mains, et de se trou-
» ver dans des lieux où ces baguettes de-
» vaient faire des indications, si ces indi-
» cations sont naturelles et ne dépendent
» pas de la volonté de celui qui tient la ba-
» guette, ce que je réitère souvent, parce
» que cela est essentiel pour établir que
» ces opérations sont purement naturelles;
» car, comme j'ai déjà remarqué, il ne faut
» pas prendre un bois déterminé, ni d'une
» telle figure, ce qui pourrait persuader
» que les effets de ces indications n'arrive-
» raient que quand on prendrait des ba-
» guettes de cette espèce et de cette nature.

» Que s'il faut que la pensée et l'inten-
» tion y aient quelque part pour diriger ces
» indications, et pour ne pas les confondre,
» je dis positivement que cela ne se fait plus
» naturellement, et qu'il est inutile aux
» physiciens de raisonner sur une chose
» qui n'est pas de leur ressort.

» Je suis aussi fort persuadé que la plu-
» part de ceux qui se sont déclarés d'abord
» en faveur de la baguette, ne l'auraient pas
» fait si, dans les commencements, on s'était
» aperçu de la diversité des effets sur les-
» quels on voit aujourd'hui que tombent

» ces indications; car j'avoue de bonne foi
» que j'ai été moi-même prévenu en sa fa-
» veur, tandis qu'on n'a parlé que de sources
» d'eau, de l'or et de l'argent cachés, et
» même des assassinats, ou je croyais qu'il
» se pouvait trouver quelque rapport na-
» turel de ces effets avec des causes na-
» turelles que nous ne connaissions pas en-
» core. Mais après avoir examiné avec beau-
» coup d'attention jusqu'où s'étendaient
» ces indications, et avoir vu moi-même
» des expériences et des épreuves de ces
» indications différentes, où j'ai reconnu
» qu'il fallait que la pensée, l'intention et
» la volonté eussent plus de part que la ba-
» guette, je n'ai pu m'empêcher de dire
» que cela ne se peut faire naturellement;
» et ce qui me détermine à prononcer si
» positivement pour la condamnation de la
» baguette, c'est que je ne vois encore rien,
» dans tous les raisonnements des physi-
» ciens, qui me puisse faire connaître par
» où commencent ces indications. Est-
» ce la baguette qui les détermine, ou si
» elle est déterminée d'ailleurs, d'où vien-
» nent les impressions qu'elle reçoit pour
» se mouvoir? car elle ne les a pas, comme

» nous avons vu? Elle les aurait tou-
» jours, si elles étaient en elle. Il faut donc
» ou les lui donner ou les exciter, comme
» l'on fait sortir d'une pierre à fusil les étin-
» celles qui y sont, en la frappant avec de
» l'acier? Sont-ce les sujets qui ont reçu
» les traces et les petits corps, qui les lui
» renvoient pour lui donner ces impres-
» sions? qui les excitent eux-mêmes, ces
» esprits, ces petits corps et ces sujets dans
» lesquels ils sont en repos? Est-ce celui
» qui a le talent et qui tient la baguette?
» Mais il faut qu'il soit excité lui-même par
» ces petits corps qui sont sympathiques
» avec les siens? D'ailleurs, les palpita-
» tions, les éblouissements, les défaillances
» que sent Jacques Aymar, quand il est
» sur les voies des voleurs et des assassins,
» sont un étrange préjugé pour me déter-
» miner à dire que cela ne peut être natu-
» rel, et que tout cela a beaucoup de res-
» semblance avec les agitations, les trem-
» blements, les saisissements et les hor-
» reurs des magiciens, des pythonisses, des
» sorciers et des devins, et de cet enthou-
» siasme que les anciens appelaient une fu-
» reur sacrée, et qui était en effet un trans-

» port d'esprit et un égarement d'imagina-
» tion, signes ordinaires des opérations
» qui se font par le ministère des démons.

» Enfin, ce qui m'oblige encore à dire
» positivement que cela n'est pas naturel,
» c'est que par le moyen de la baguette, non
» seulement on découvre les choses faites,
» et faites depuis plusieurs siècles, qui ne
» sauraient avoir laissé des traces qui aient
» pu durer si longtemps, mais on prétend
» découvrir des choses qui sont à faire, et
» qui, n'étant pas encore, ne peuvent laisser
» des traces, ni servir à des indications.

» Je m'explique. On interroge la ba-
» guette, et l'on ne se contente pas d'atten-
» dre que d'elle-même elle donne fortui-
» tement des indices, mais on la prévient.
» On lui demande, par exemple, quels ont
» été les possesseurs légitimes d'un champ,
» d'une maison, d'une terre, il y a plusieurs
» siècles; et sur les divers noms qu'on lui
» propose, est-ce un tel ou un tel? elle se
» meut sur quelques-uns de ces noms et
» demeure immobile sur les autres. Quelle
» vertu ont ces noms, d'exciter la baguette
» ou celui qui la tient, pour faire ces indica-
» tions? On lui demande, dans un tel mo-

» nastère, où il y a plusieurs chambres, « qui habite dans une telle chambre ? Est- » une telle ou une telle ? Elle tourne juste » sur le nom de celle qui y habite, quand » on prononce le nom, et demeure sans » mouvement quand on prononce les autres.

» Que l'on cherche dans toute la physi- » que, je ne dirai pas une raison, mais une » ombre, une apparence de raison, et je suis » sûr que l'on n'en trouvera jamais qui » puisse prouver que cela soit naturel.

» On ajoute même que, quelque justesse » qu'il y ait dans les réponses ou les indica- » tions que donne la baguette, à l'égard » des choses passées, il n'en est pas de » même à l'égard de l'avenir : sur cela, dit- » on, elle varie, elle rencontre quelquefois, » d'autrefois, elle se trompe. Voilà juste- » ment ce qui prouve qu'il y a quelque » chose de diabolique, d'autant que le dé- » mon, qui n'a pas la connaissance de l'a- » venir, à l'égard de ce qui dépend de la » liberté des hommes, ne peut répondre » que confusément, ambiguëment et incer- » tainement. »

Page 471. — « Pour pouvoir établir que » c'est un talent qui vient de Dieu, il fau-

» drait que Dieu l'eût déclaré ou dans les
» oracles sacrés, ou dans les promesses qu'il
» a faites à son Église, et dont nous eussions
» des traditions certaines, ou qu'il en eût
» fait quelque révélation particulière, auto-
» risée de quelque signe évident, certain,
» extraordinaire, miraculeux.

» Nous trouvons dans l'Écriture sainte
» quatre ou cinq sortes de baguettes opéra-
» trices de merveilles. Celles que Jacob
» mettait dans l'eau quand il abreuvait ses
» troupeaux, et qui, par la diversité de leurs
» couleurs, venant à frapper les yeux et l'i-
» magination de ses brebis, leur faisaient
» faire des agneaux bigarés de diverses cou-
» leurs ou tout blancs, selon la disposition de
» ces baguettes, à demi-dépouillées de leurs
» écorces ou entièrement dépouillées.

» En cela, il n'y a rien qui ne paraisse na-
» turel. Je trouve aussi dans le livre des
» Nombres douze baguettes que Dieu com-
» manda à Moïse de prendre, et d'écrire sur
» chacune de ces baguettes le nom de l'un
» des douze chefs des tribus d'Israël, de les
» mettre dans le tabernacle, d'où il les reti-
» rerait le lendemain, afin que celle qui se
» trouverait avoir fleuri miraculeusement,

» indiquât celui qu'il choisissait pour être
» le chef de ce peuple dans les fonctions sa-
» crées. Ce fut celle qui portait le nom d'Aa-
» ron, de la tribu de Lévi, qui donna le signe
» du choix que Dieu avait fait de lui pour
» exercer ce ministère.

» Je trouve encore la baguette dont
» Moïse et son frère se servaient pour faire
» tant de merveilles dans l'Egypte et dans
» la cour de Pharaon, et celles des magi-
» ciens de la cour de ce prince, qui s'en ser-
» vaient pour leurs prestiges, et qui chan-
» geaient ces baguettes en serpents. Ces
» effets étaient manifestement surnaturels;
» Dieu était l'auteur des merveilles de la
» première, et le Démon, des prestiges que
» faisaient les magiciens avec les leurs.
» Nous apprenons même que Dieu, qui
» avait donné à Moïse cette vertu opéra-
» trice de miracles, le reprit de s'être servi
» de sa baguette pour frapper le rocher
» dont il fit sortir de l'eau, parce qu'il ne
» l'avait pas destinée à cet usage, et qu'il
» lui avait dit, au contraire, de se conten-
» ter de parler, lui et son frère, au rocher,
» qui obéirait à leur voix. Aussi Dieu,
» pour les punir l'un et l'autre de ce qu'ils

» avaient outrepassé ses ordres et son com-
» mandement, leur dit qu'ils verraient la
» terre promise, où ils conduiraient le peu-
» ple, mais qu'ils n'y entreraient pas.

» Cependant, il y a beaucoup d'appa-
» rence que ce frappement de rocher avec
» une baguette, qui en fit sortir de l'eau, a
» été le premier modèle des usages de la ba-
» guette pour les indications des sources,
» et que, comme le démon favorisait les
» magiciens de l'Egypte pour faire devant
» Pharaon des merveilles semblables à cel-
» les que faisait Moïse, il a aussi inspiré
» aux hommes de chercher de l'eau avec
» des baguettes. »

Page 476. — « Le talent de la baguette
» est inutile aux procédures de la justice,
» parce que, si la justice les recevait, elle
» autoriserait des sortiléges. Je dis des
» sortiléges, car il est constant, sur tous ces
» faits exposés et observés exactement sur
» plusieurs expériences faites par des per-
» sonnes non suspectes, qu'il n'est nul
» théologien qui ne soit obligé de dire, se-
» lon les règles de la foi, les oracles de l'E-
» criture sainte, la discipline de l'Eglise,
» ses usages et les maximes de la morale

» chrétienne, que cette vertu prétendue
» de la baguette est un artifice des démons
» avec lesquels on a fait un pacte explicite
» ou implicite, actuel ou tacite, pour avoir
» ce talent et cette vertu dont on ne peut
» assigner aucun autre principe certain et
» déterminé.

» Aussi, les juges de Lyon, qui condam-
» nèrent le Bossu, l'un des auteurs de l'as-
» sassinat qui a servi à manifester au
» monde le rare talent de Jacques Aymar,
» ne voulurent avoir aucun égard à ces
» indications, en condamnèrent les épreu-
» ves, et ne firent leurs procédures que sur
» les interrogations faites au Bossu, et sur
» les indices des témoins qui l'avaient vu
» entrer dans la maison où s'était commis
» le crime, dont le Bossu fut convaincu,
» non seulement par les preuves testimo-
» niales, mais encore par des preuves mor-
» tes, comme la serpette à bûcheron dont il
» s'était servi pour commettre l'assassinat,
» laquelle fut reconnue par celui qui la lui
» avait vendue.

» Ainsi, ceux qui ont dressé la narration
» de ces nouveaux phénomènes, ont fait
» tort à la sagesse, à l'intégrité et à la ré-

» putation de ces juges de les avoir impli-
» qués dans ces recherches, auxquelles je
» sais qu'ils ne veulent avoir aucun égard,
» se souvenant de ce qui s'était passé en
» cette ville l'an 1608. Lorsque, au milieu
» de l'hiver, la Saône s'étant toute glacée,
» et des montagnes de glaces s'étant suc-
» cessivement entassées les unes sur les
» autres, on appréhenda que, venant tout
» d'un coup à se rompre, elles n'abatis-
» sent le pont de pierre que l'on avait chargé
» de plomb et de fer en divers endroits,
» afin que la pesanteur de cette charge le
» rendît plus capable de résister à la vio-
» lence des glaces qui heurtaient contre
» les piles, on employa les secours divins
» et humains qui pouvaient contribuer à la
» conservation d'un ouvrage si nécessaire
» au public; on fit des prières solennelles;
» le saint-sacrement fut exposé dans toutes
» les églises, lorsqu'un paysan grossier,
» venu d'un village voisin, se présenta au
» Consulat, et s'offrit à faire fondre cette
» glace sans qu'elle endommageât le pont,
» à condition qu'on lui donnerait une
» somme d'argent dont on convint avec
» lui. Aussitôt après son traité fait, il prit

» un fagot de sarment qu'il alluma au mi-
» lieu de cette glace, laquelle aussitôt com-
» mença à se fondre insensiblement, et à
» s'écouler sous les arcs sans faire aucun
» dommage au pont. Les Pères du collège
» ayant appris ce que cet homme avait fait,
» allèrent trouver les magistrats leur fi-
» rent entendre que cela n'avait pu être
» fait naturellement, et leur remontrèrent
» qu'ils ne pouvaient en conscience tenir
» un traité où il y avait un maléfice mani-
» feste. On mena à ces Pères le paysan ; ils
» l'examinèrent et tirèrent de lui un papier
» où était écrite la manière de faire fondre
» cette glace avec des paroles de sortilége
» mêlées à des prières de l'Église. Ces Pè-
» res firent entendre à ce paysan tout à
» fait ignorant qu'il ne pouvait se servir de
» ces moyens diaboliques, le firent con-
» fesser, brûlèrent son papier et lui don-
» nèrent l'absolution de ce maléfice, qu'il
» avait fait plutôt par ignorance que par
» malice, et au lieu de la récompense qu'il
» avait demandée, et qu'on lui avait promise,
» s'il venait à bout de ce qu'il promettait
» de faire, on lui fit donner, à titre d'au-
» mône et de charité, de quoi retourner

» chez lui, et de quoi entretenir sa famille
» sans se servir de ces artifices du démon.
» Ce fut un zèle semblable qui fit soulever
» nos théologiens contre les premiers usa-
» ges de la baguette, quand ils surent ce
» que Jacques Aymar faisait, et l'un de ces
» professeurs, homme savant, et qui avait
» enseigné dix ans la théologie en ce col-
» lége, publia un traité contre ces usages
» dangereux, et l'intitula *la Rhabdomance,*
» qui est un terme grec qui signifie la di-
» vination par le moyen d'une baguette. Je
» m'en serais tenu à ce Traité, si, depuis
» qu'il a été composé, il ne s'était fait quan-
» tité de nouvelles découvertes qui mon-
» trent évidemment que ce talent ne peut
» être naturel, et que j'ai cru pouvoir con-
» tribuer à détromper ceux qui sont moins
» capables de concevoir de forts raisonne-
» ments, que des exemples entassés de di-
» verses opérations si peu conformes les
» unes aux autres, qu'il est impossible de
» ne pas convenir qu'il y a quelque chose
» de diabolique en ces opérations.

» Enfin, ce qui m'a déterminé à faire cet
» écrit, a été l'application d'un homme
» d'esprit et de probité, qui, ayant eu la

» curiosité de faire toutes les épreuves qui
» se pouvaient faire des indications de la
» baguette, a été convaincu que cela ne
» pouvait se faire naturellement, et en a
» conçu tant d'horreur que, par la grâce
» du Seigneur, dit-il dans un écrit qu'il
» m'a donné, signé de sa main, il s'est fait
» non seulement une loi de n'en jamais
» plus voir des essais, mais même de faire
» tous ses efforts, pendant toute sa vie,
» pour en détourner tous ceux qu'il con-
» naîtra avoir cette curiosité, et de porter
» autant qu'il le pourra, tous ceux qui
» croient avoir ce talent, à ne s'en servir
» jamais pour quoi que ce soit.

» J'ai vu tourner la baguette, dit-il en ce
» même écrit, à six personnes différentes, de
» divers âges et de divers sexes, avec des
» verges de fer, des baguettes de bois sec, et
» avec de la paille; *plus insensiblement à la*
» *vérité* avec des verges de fer ou avec du
» bois sec et de la paille qu'avec des hous-
» sines naturellement plus humides. La ba-
» guette tourne sur toutes choses natu-
» relles, cachées ou non cachées, pourvu
» que la personne y donne une forte atten-
» tion. Quand elle tourne sur quelque su-

» jet que ce soit, en mettant dans la main » de la même matière que la chose, elle » s'arrête incontinent; mais, si ce n'est pas » la même chose que celle que l'on veut » chercher, elle continue toujours sans in- » terruption. Pour tous les métaux cachés, » la baguette tourne en dedans du corps de » celui qui la tient, et quand ils sont dé- » couverts, elle tourne en dehors. Elle fait » le contraire pour les eaux, tournant en » dehors quand elles sont cachées, et en » dedans quand elles sont découvertes. » Pour connaître les bornes déplacées, on » prend de la terre qui leur est jointe, et » on la met dans la main.

» *Il décrit ensuite la manière qu'il a* » *tenue en toutes les épreuves qu'il a faites* » *de la baguette.*

» Je fais premièrement asseoir la per- » sonne qui a le talent de la baguette dans » un lieu où elle ne puisse être distraite, » car il est arrivé plusieurs fois que, quand » son esprit s'agite de diverses pensées, la » baguette ne joue point son jeu parfaite- » ment, comme quand elle applique forte- » ment son attention sur chaque question » qu'on lui fait.

» Je demande si la baguette est un don
» naturel? Elle tourne.

» Si le Démon n'y a aucune part implici-
» tement ou explicitement? Elle ne tourne
» pas.

» Si ce talent est donné en naissant? Elle
» tourne.

» Si c'est par les constellations? Elle
» tourne.

» Si c'est par la conjonction de telles et
» telles planètes ? Elle ne tourne point.
» Par la conjonction du soleil et de Vénus?
» Elle tourne. Si par cette baguette on peut
» faire des choses mauvaises ? Elle tourne.
» Si l'on pourrait y faire quelque pacte avec
» les Démons? Elle tourne. Si cette vertu
» n'est préjudiciable que par les mauvais
» usages que l'on en pourrait faire? Elle
» tourne.

» Si l'on pourrait s'en servir pour éclai-
» rer les matières qui sont douteuses dans
» les écoles de théologie? Elle tourne.

» Si l'on pourrait, par ce moyen, acqué-
» rir une parfaite connaissance de l'astro-
» logie, pour faire des almanachs pour tout
» le cours de l'année? Elle tourne.

» Les connaissances de la médecine, du

» tempérament de chaque personne, les
» propriétés des animaux, des plantes?
» Elle tourne.

» Enfin il n'y a rien que l'on puisse imaginer à lui faire des questions, sur quoi elle ne réponde; même sur les talents, la capacité des personnes, leurs biens connus ou cachés, leurs péchés et le nombre de ces péchés. Elle est infaillible sur les choses passées et présentes; mais, sur les futures, plus de mensonges que de vérités, aussi bien que sur les pensées que l'on prend à l'égard de ces trois sortes de temps et que l'on ne manifeste pas.

» Pour le présent, si on lui demande comment une personne est vêtue et qui est absente, si c'est d'une telle ou telle couleur, d'une telle ou telle matière, elle tourne sur la couleur et sur la forme de l'habit.

» Pour le passé, elle découvre les voyages qu'une personne a faits, les blessures qu'elle a reçues et en quel endroit de son corps.

» Il se ferait un gros volume, *ajoute cette même personne*, des opérations que j'ai fait

» faire, sur différentes matières, à diverses
» personnes qui ont ce talent.

» Enfin il s'est tant fait de ces épreuves,
» même par de jeunes enfants et de petites
» filles, qui ont ce talent, en présence de
» princes, de seigneurs, de magistrats et
» de religieux, que je n'ai pas lieu de croire
» que l'on puisse révoquer en doute ces
» faits; et je suis sûr en même temps qu'il
» n'est point d'homme de bon sens qui ne
» convienne avec moi que cela ne se peut
» faire naturellement, et qu'il faut que ce
» soit par le ministère des démons avec les-
» quels il y a un pacte, ou exprès ou tacite,
» en vertu duquel ils s'engagent de ré-
» pondre à toutes ces questions; et sans
» m'arrêter ni à la vérité ni à la fausseté de
» leurs réponses, il me suffit que la ba-
» guette tourne sur ces interrogations pour
» dire constamment que ce mouvement
» n'est pas naturel, soit que l'indication à
» laquelle il doit servir soit vraie ou fausse.

» Il ne sert de rien de dire que plusieurs
» personnes, qui ont reconnu avoir ce ta-
» lent, et qui en ont fait les épreuves avec
» succès et sans supercherie, sont des per-
» sonnes de vertu et de probité qui n'ont

» jamais eu de commerce avec les démons, » et qui renoncent même à tout pacte s'il » y en peut avoir. Ceux qui parlent ainsi » se contredisent manifestement, et ils » n'entendent pas ce que c'est qu'un pacte » tacite, puisque, s'il font actuellement tout » ce qui est contenu dans le pacte, ce n'est » pas y renoncer. Or, s'il y a un pacte à » l'égard de ce talent de la baguette, il » consiste à prendre une baguette entre » les mains, et à chercher avec cette ba- » guette ce qui a été volé, pris, caché, etc. » Ainsi, c'est remplir les conditions du » pacte tacitement, et il n'est pas nécessaire, » pour se procurer ce talent d'en faire un » nouveau exprès et en termes formels (1).

---

(1) Ne pourrait-on pas croire qu'il y a dans une telle façon de conclure, et cela bien qu'indirectement, un tendre appel fait aux douceurs du fagot ; ce qui ne laisserait pas que d'être tant soit peu déloyal après ce qui, précédemment, a été si longuement, si complaisamment et si minutieusement narré et prouvé par expérimentations faites. Mais enfin le temps et les mœurs le voulaient ainsi, tout comme aujourd'hui, en présence des faits d'une part, et des attaques de l'autre, nous répétons qu'il n'y a *rien de nouveau sous le Soleil...*

Néanmoins, en me reportant à son livre, intitulé : *Traité des Énigmes*, dont cette partie fait le dernier

» Quelqu'un pourrait encore demander,
» s'il suffit, pour avoir part à ce pacte, de
» prendre une baguette et d'avoir inten-
» tion de s'en servir pour les indications
» qu'elle peut donner, d'où vient que tous

---

chapitre, sans rapport, sans relation aucune avec les précédents, je soupçonne fort le père jésuite, et j'en fais honneur à sa mémoire, d'avoir voulu, en dépit des préjugés de son temps et des rigueurs de son ordre, transmettre à la postérité la connaissance de vérités dont il était convaincu et dont on crut, *alors encore comme aujourd'hui*, devoir combattre et étouffer l'expression. Il lui fallut donc, pour donner droit de cité à son livre, recourir à cette ambiguité d'un langage passablement entortillé quant aux considérants, et surabondamment saupoudré de cette *Démonologie* qui était très fort dans l'esprit de cette époque.

Il est certain pour moi, et il le sera désormais pour tous, que le père jésuite François Menestrier avait pressenti, au temps où il vivait, sinon le somnambulisme, du moins l'état préexistant et le parti avantageux qu'on en pouvait tirer : pour la moralisation de la société, par la facilité avec laquelle on arrivait à connaître des méfaits et de leurs auteurs, si peu qu'on voulût étudier, développer et diriger certaines facultés; pour la science, en rectifiant facilement les erreurs accréditées alors. Mais, comme toujours, les hommes soi-disant de science, qui ont le gouvernement du monde, se sont attachés, non pas même à abandonner les choses au hasard des circonstances, mais à créer l'intimidation et à faire les ténèbres

» ceux qui la prennent avec cette inten-
» tion n'ont pas ce talent? A quoi je ré-
» ponds qu'il en est comme des invocations
» des magiciens pour parler au diable,
» que, quoique plusieurs personnes fassent

---

là où la lumière allait trouver passage à travers d'épaisses et profondes obscurités. Deux siècles sont écoulés; il faut recommencer de nouveau... Roulez votre rocher, hommes d'observations méditatives; les soi-disant savants sont là! Vous ne triompherez d'eux, ainsi que des révolutions, qu'alors que vous universalisant dans les sciences, vous et le peuple, vous serez tous égaux en savoir. Roulez, roulez votre rocher...

Tous ces passages que je vais faire réimprimer religieusement, afin de faire revivre à la lumière ce vieil ouvrage oublié entièrement, enseveli qu'il est sous la poussière des ans, sont pour moi, relativement au magnétisme, le trait-d'union le plus saillant qui puisse relier l'ignorance de notre époque à celle d'il y a deux siècles... Et combien, cependant, au moment où j'écris ces lignes, d'hommes aujourd'hui considérés dans la science, ne seraient pas de force à en concevoir aussi long qu'en conçut, il y a deux siècles, l'homme dont je transcris une partie de l'ouvrage, en dépit de son réquisitoire final, que je recommande à l'étude et aux bonnes dispositions de Messieurs les procureurs de la Republique, en l'an 1852 de cette ère très chrétienne qui a vu hier, 7 octobre, s'appesantir sur dix Somnambules une condamnation à l'amende et à la prison.

J.-A GENTIL.

» ces invocations, elles ne réussissent pas
» également, parce que le diable ne veut
» pas se déclarer à tous, Dieu ne le per-
» mettant pas, pour ôter aux hommes
» cette dangereuse confiance qu'ils pour-
» raient avoir en ces malins esprits, si l'on
» pouvait toujours infailliblement obtenir
» d'eux ce qu'on leur demande ; et si ce
» talent de la baguette était commun, on
» aurait lieu de croire raisonnablement
» qu'il serait naturel, s'il se trouvait en
» tous les hommes.

» Après cela, il m'est indifférent que les
» physiciens disputent de la manière dont
» cela se fait, où par les influences des
» astres, ou pour être né sous une telle
» constellation, ou par des esprits, ou par
» des petits corps diversement agités. Car
» je concluerai toujours en théologien, qu'il
» n'est nullement permis de se servir de
» la baguette, non pas même par jeu et
» par forme de divertissement sans y ajou-
» ter aucune foi, parce que c'est un sor-
» tilége évident. L'usage en a pu être in-
» nocent tandis qu'on n'a cherché que de
» l'eau, et peut-être l'est-il encore si l'on
» doit pour cela se servir d'une baguette

» de coudrier ou de noisetier fraîche, » d'une telle figure et d'une telle étendue, » tenue d'une telle manière et présentée » à des lieux où il se peut trouver de l'eau; » parce qu'on pourrait trouver quelque » rapport naturel entre ces choses. Encore » ne vois-je pas bien comment cette vertu » ne se trouverait pas également dans tous » les hommes, du moins si elle est attachée » à la baguette. Car s'il faut être né sous » un certain signe pour avoir cette vertu, » cela me devient suspect, jusqu'à ce qu'on » assigne distinctement, et sur des prin- » cipes purement naturels, en quoi consiste » précisément cette vertu, et quel est son » caractère singulier, ce que n'a fait » jusqu'à présent aucun physicien.

» Je suis donc en possession de dire que » cela vient du démon, parce que je vois, » et par l'Écriture, et par les témoignages » de tous les païens, que presque toutes » les opérations diaboliques, manifeste- » ment diaboliques, se font avec des ba- » guettes, qui semblent être l'instrument » le plus ordinaire des pactes faits avec les » démons. Les magiciens de Pharaon se » servaient de baguettes; tous les magi-

» ciens s'en servent encore. Les païens don-
» nèrent à ces baguettes opératrices de
» merveilles le nom de *Baguettes divines,*
» parce qu'ils y reconnaissaient une vertu
» fatale et magique pour des effets surna-
» turels. Cicéron, au premier livre des *Of-*
» *fices,* dit : Si nous pouvions trouver tous
» les secours nécessaires à la vie, principa-
» lement pour le vivre et les vêtements,
» par le moyen d'une baguette divine : *Si*
» *nobis omnia quœ ad victum cultumque*
« *pertinent,* virgulâ ut aiunt divinâ, *sup-*
» *peditarentur.*

» Telle était la baguette qu'Homère attri-
» buait à Pallas, et dont elle se servit pour
» transformer Ulysse.

» *Cominus assistens Ithacensem Pallas*
» *Ulyssem.*

» Telle la baguette de Circé, opératrice
» des métamorphoses; tel le caducée de
» Mercure, etc.

» *Restituit senio divinœ verbere virgœ.*

» Tous instruments diaboliques.

» Je la mets donc raisonnablement au
» rang des énigmes; car il en sera tou-
» jours de tous les raisonnements des phy-
» siciens sur ce sujet, comme de ceux

» qu'ils font sur la vertu de l'aimant, sur
» le flux et le reflux de la mer, sur la na-
» ture des vents, sur la lumière, et sur
» cent pareilles choses. Ils écrivent, ils
» crient, ils disputent, ils raisonnent, ils
» devinent, ils conjecturent et ne peuvent
» rien démontrer. Voilà ce que les philo-
» sophes ont fait depuis plus de quarante
» siècles, et ce qu'ils feront encore jusqu'à
» la fin du monde, sans pouvoir jamais
» convenir d'aucun principe certain de ces
» opérations. Ainsi, l'oracle du sage se vé-
» rifiera toujours, qui dit que Dieu a aban-
» donné aux disputes des hommes les
» productions de la nature, pour en raison-
» ner comme il leur plaît, et que tous les
» raisonnements n'aboutiront qu'à faire
» voir leur ignorance sur une infinité d'ob-
» jets qui frappent leurs sens, sur les-
» quels leur esprit et leur raison sont
» aveugles. Voilà donc des énigmes qui se-
» ront toujours des énigmes jusqu'au grand
» jour auquel elles doivent être déchiffrées
» par la sagesse éternelle, qui les a propo-
» sées sous des voiles, lesquels se lèveront
» alors pour les faire voir à découvert :
» *Usque in diem revelationis omnium*,

» dit le grand apôtre, *nunc per speculum* » *et in ænigmate, tunc facie ad faciem.* »

O membres des corps savants, combien, à mon avis, le Saint-Esprit est loin de vous, et quand cesserez-vous d'abriter l'ignorance, la routine et l'envie derrière la persécution?....

Ne comprenez-vous donc pas qu'après avoir nié tant et tant de choses, parmi lesquelles *la Circulation du sang*, *la Vapeur*, *le Magnétisme*, que vous démontra et vous fit ressentir Mesmer, ces palmes dont on vous honore encore sont tellement ternies qu'il n'y a pas jusqu'aux enfants qui vous gratifient d'un sourire narquois lorsque vous vous en parez? Cependant combien il vous serait facile de les faire resplendir noblement, si au lieu de cette légèreté insoucieuse qui vous caractérise, si au lieu de cet esprit d'exclusivisme qui, murant chacun de vous dans ses aptitudes particulières, vous enserre dans votre fatale Babel, vous vous montriez saisis de cet ardent désir de tout voir, tout étudier, tout comprendre et tout savoir.

Pourquoi, lorsque parmi vous, vous constatez tant d'aptitudes différentes, ne pas converger de tous vos efforts à commu-

nier fréquemment ensemble, et à vous universaliser dans la science ?

Pourquoi... Eh ! mon Dieu, la chose est triste à dire, mais elle se révèle à tous : c'est que vous êtes bien plus des hommes d'instincts que des hommes d'étude ; si bien que le jour où vous vous sentez atteints par l'esprit de révélation touchant une chose, oubliant promptement que tout se tient et qu'il reste toujours à apprendre, vous ne tendez plus à rien au-delà qu'à faire partie des *grands corps académiques*. Alors, vous subissez toutes les influences de l'esprit de corps ; alors l'encens dont certains vous enivrent, vous convie au *farniente* et aux douceurs de la sénicure; puis, oh! surtout alors, bien mal serait venu quiconque chercherait à vous en tirer.

N'est-ce pas ce dont souffrent en ce moment nos meilleurs sujets somnambules, dont vous devriez être les premiers à affirmer les précieux mérites, si, à l'égard de faits si nouveaux, si saisissants, si merveilleux, au lieu de vous attacher à observer, trier et développer *leurs facultés respectives*, vous n'aimiez mieux vous laver les mains de leur condamnation.

Et pourtant, je le répéterai toujours,

cette question reste encore à vider, à savoir : si lorsque les hommes les plus éminents dans les arts, dans la littérature, et jusque dans le clergé, affirment le magnétisme , il faut tout-à-coup déclarer ces hommes d'élite et de génie atteints d'ineptie, et décréter que leur intelligence vient de prendre refuge chez ceux-là qui, toujours, furent reconnus tant et tant distants d'eux.

Qui plus est, tous ces esprits d'élite, à positions conquises, et dont je puis citer quelques noms que fortuitement j'ai sous les yeux; tous ces esprits d'élite, affirmant hautement les vérités magnétiques, vivent en dehors des avantages pécuniaires que peuvent offrir l'exercice du magnétisme ou de la médecine; ils se lavent les mains de nos querelles, et, pécuniairement, sont on ne peut plus désintéressés dans la question de protection ou d'oppression envers les somnambules. En est-il bien de même de la part de ces médecins et soi-disant savants qui attaquent, et de tous ceux qu'ils entraînent dans leur sphère d'intérêt?...

Et, finalement, qui attaque? Certains médecins *praticiens* dont, pour la plupart,

la clientèle est insuffisante à leurs besoins de bien-être et d'apparat; de prétendus esprits forts, bas-bleus masculins, outres plus ou moins gonflées de... vent, et n'ayant jamais rien produit de méritoire; de sots savants, hommes aussi superficiels que richement dotés d'une prodigieuse mémoire qui est tout leur esprit.

Oserait-on, à cette époque de notre siècle, déclarer au monde, que d'aussi vaniteuses bouffissures résument en elles une somme d'intelligence supérieure à cette prodigieuse somme, que chacun reconnaît être la part des noms qui suivent, tous rangés sous la bannière du magnétisme, qu'ils auront élevée quand même! et ces noms, les voici :

MM. le baron de Reichenbach, le professeur Will, Gregory, chimistes; l'ex-dictateur vénitien D. Manin, le père Lacordaire, Louis Blanc, le marquis de Boissy, Georges Sand, Proudhon, le duc de Montpensier, Léon Faucher, la reine-mère d'Espagne, Alph. Karr, les professeurs Trousseau et Lordat, L. de Saint-Georges, l'élégant vaudevilliste; le duc de Larochefoucauld, A. Calmels, l'habile statuaire; Alexandre Dumas et son collaborateur A. Maquet; le

prince de la Moskowa, Victor Considérant, le tant spirituel docteur de Bonnard, le modeste Philipon de la Madelaine, l'abbé Châtel, Mgr. de Gousset, archevêque de Reims; Jobard, conservateur du Musée d'industrie Belge; E. de Las Cases, Mgr. l'archevêque de Dublin, P. Vinçart, Théophile Gauthier, de Tourreil, le philosophe émérite, l'annonciateur et le pontife de la religion fusionienne; Mme E. de Girardin, le comte Freschi, Edgar A. Poé, le comte Guernon Ranville, ancien ministre; l'abbé Léone; les académiciens Rostan, Husson, Orfila, Lelut, Chomel, etc.; Jules Cloquet, depuis plus de vingt ans l'honneur de la médecine et de la chirurgie française; E. de Tocqueville, ancien ministre; l'abbé Loubert, ex-aumônier de la Salpétrière; le comte d'Orsay, récemment décédé, ami intime de Louis-Napoléon; Vieillard, ex-représentant du peuple, ex-précepteur de Louis-Napoléon; lord Dalhousie, ancien gouverneur-général des Indes; les Marrast, P. Lachambodie, l'aimable fabuliste; le comte de Lowenhielm, ancien ambassadeur de Suède; Madame Eugénie Foa; Crémieux, Jules Favre, Alph. Esquiros, de Flotte, ex-représentants; Duvernoy et Franck, mem-

bres de l'Institut ; Anton. Melbye, le peintre de marine si goûté; V. Hennequin, Léon Plée, le vicomte de Lavalette, Ch. Lesseps, Castil-Blaze, etc., etc., etc.

Quoi qu'il plaise de conclure relativement à cet assemblage de noms appartenant à des personnages si différents d'ailleurs, deux faits immenses préoccupent en ce moment tous les esprits d'élite, le somnambulisme et les aérostats. Ils représentent, dans notre langue, le matériel et l'immatériel désertant la terre et planant dans les régions célestes; mais combien au-dessous d'eux ils laissent à penser, et, dans le monde des idées, quel magnifique avenir ils laissent entrevoir !.... Que ne devraient faire pour eux l'État et nos académies, si tout savant.... savait..., si tout pouvoir.... pouvait.

CHAPITRE XXX.

Un dernier Mot.

On tue le gibier à coups de fusil, mais je n'ai jamais entendu dire qu'on dût tuer une pièce de gibier à chaque coup de fusil tiré. On possède d'ailleurs des fusils plus ou moins bons, mis aux mains de tireurs

plus ou moins exercés. Un bon tireur fera merveille avec un bon fusil; en eût-il un mauvais, il en tirerait encore meilleur parti que ne ferait un mauvais tireur. Le mauvais tireur est capable, en outre, de gâter le meilleur fusil.

Les somnambules ressemblent aux fusils. En l'état actuel, et sous réserve de causes indiquées ailleurs, ils sont plus ou moins bons; les magnétiseurs ressemblent aux tireurs bons et mauvais, ils sont plus ou moins exercés, plus ou moins intelligents; ils savent plus ou moins bien tirer parti du sujet qu'ils ont à leur disposition.

Renoncera-t-on aux fusils parce qu'il est avéré qu'on n'atteint pas à chaque coup le but qu'on s'est proposé? Non, et sur les observations des bons tireurs, les fusils, quels qu'ils soient, pourront chaque jour être rendus meilleurs. On ne renoncera pas davantage au somnambulisme; le somnambulisme, mieux étudié chaque jour, donnera continuellement des sujets de plus en plus parfaits.

Qu'ont à répondre maintenant les détracteurs du somnambulisme? Quelque logomachie stupide; ils n'y failliront pas.

FIN.

ERRATA.

—

Page 18, ligne 22. *La* chaleur, lisez : *sa* chaleur.
» 29, » 21. Mais toujours expansif, lisez : mais toujours *indéfiniment* expansif.
» 34 » 4. Le chapitre V finit avec cette ligne, et la conclusion qui suit est relative au chapitre IV qui le précède.
» 45 » 23. *Qu'*entretenaient, lisez : *qui* entretenaient.
» 62 » 17. *Du* doigt, lisez : *des* doigts.

TABLE DES MATIÈRES.

Paris.—Imp. de Mme de Lacombe, rue d'Enghien, 14.

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

De la Consultation.

C'est toujours, aux yeux de l'imagination, une chose bien singulière que celle vers l'étude et la connaissance de laquelle nous nous sentons continuellement entraînés, et pour ainsi dire malgré nous, par un vague désir sans cesse renaissant. alors que cette chose nous étant complétement inconnue, et notre esprit ne pouvant, à notre gré, nous en fournir aucune idée suffisamment raisonnable pour nous satisfaire entièrement, il nous livre aux mille et une chimériques pensées qui l'assiégent. L'âme agitée alors par les impressions les plus fantastiques, nous ne savons à quoi nous fixer, ballottés que nous sommes entre la crainte et l'espérance, entre le besoin de croire et le sentiment de l'incrédulité qui s'impose invinciblement à notre

ignorance ; enfin, notre esprit s'égare parfois jusqu'à l'hallucination, et, pour sortir de cette perplexité fatigante dans laquelle nous nous trouvons, il nous faut faire effort sur nous-mêmes, et, bien décidés à voir et à nous bien rendre compte, nous prenons résolûment le parti de juger mûrement.

Mais, même lorsque ce parti est résolûment pris, un autre embarras commence, et, quand il s'agit de s'approcher d'un sujet somnambule pour le consulter, il reste encore à se demander comment on s'y prendra : tant de contes ont été faits à ce sujet et se débitent journellement, qu'on ne sait la plupart du temps comment s'ouvrira la conversation qui doit avoir lieu entre le sujet et le consultant.

Il est des personnes qui croient qu'il suffit que le sujet soit endormi pour qu'aussitôt un flux de paroles vienne les inonder et leur donne à entendre, incontinent, ce que fut leur passé, ce qu'est leur présent et ce que comporte leur avenir ; le tout entremêlé de force digressions relatives à tout ce qui peut les avoir

intéressés de près ou de loin. D'autres, plus raisonnables ou plus rationnelles, qui ne croient pas à ce flux précipité et quasi-diluvien, soupçonnant en leur ingénuité que le sujet a beaucoup d'analogie avec ces charmantes boîtes à musique dont il suffit de pousser légèrement un petit bouton, espèrent bien en un langage réfléchi, correct et harmonieux, mais ne savent comment elles devront s'y prendre pour le provoquer. Je vais, ici, aviser à mettre chacun à l'aise et m'efforcer à faire tomber pour mes lecteurs toutes ces erreurs greffées sur la crédulité et l'inexpérience.

Les questions faites, ou plutôt les consultations sollicitées d'un sujet somnambule sont généralement de deux sortes: elles sont ou relatives à soi, ou relatives à d'autres personnes qu'à soi-même ; relatives à des choses ou à des préoccupations concernant des objets ou des personnes éloignées : nous allons esquisser la manière la plus convenable de s'y prendre avec les sujets, à l'effet d'obtenir le plus fructueusement possible, durant ce qu'on appelle le temps de la con-

sultation, le résultat que l'on a en vue.

Maladie.

Lorsqu'une personne se présente pour consulter un sujet, le magnétiseur doit toujours s'enquérir auprès du consultant s'il vient avec l'intention de consulter pour cause de santé ou pour renseignements; s'il vient consulter pour raison de santé et pour une affection qui lui est personnelle, cette consultation est, avec un sujet lucide et sensible, lorsque le sujet se trouve doué de la charité du cœur, la plus facile à clore lumineusement. Non pas, cependant, qu'il soit *toujours* donné au sujet de pouvoir indiquer immédiatement le *siége* du mal dont il ressent instantanément tous les effets, mais dans les cas mêmes les plus embarrassants, et troublé qu'il peut être un moment par l'invasion subite d'un mal qu'il ressent dans tout son être, analysant une à une toutes ses sensations, projetant la lumière en lui-même aussi bien que dans toutes les parties du corps

de son interlocuteur, il arrivera en quelques minutes à découvrir le foyer en même temps que la cause originelle, et, désireux de *se* débarrasser d'un mal qui l'importune et lui est devenu inhérent, il indiquera le remède qui, devant *le* guérir, guérira la personne dont il vient de s'assimiler momentanément la nature.

J'ai dit que cette consultation était la plus facile à clore entre toutes, et la raison en est que la personne qui se présente souffrant d'un mal qui est en elle, ne pouvant, même pour un instant, s'en débarrasser comme on se débarrasse d'un manteau ou d'un parapluie, apporte indubitablement avec elle en venant consulter tous les éléments propres aux investigations nécessaires.

Il n'en est pas de même lorsqu'on se présente dans le but de consulter pour une personne malade et absente. Dans ce cas, et en laissant de côté les *tours de force*, les perceptions miraculeuses qui sont l'exception rare et non la règle habituelle, il est nécessaire que la personne qui consulte connaisse la personne malade et en puisse indiquer le lieu de résidence;

mais il est surtout indispensable — toujours en laissant de côté les effets miraculeux — que le consultant soit pourvu de quelque objet récemment enlevé au malade et ayant puissance de placer le sujet dans l'instantanéité.

D'entre toutes choses, la préférable, ce sont des cheveux ; mais des cheveux pris pendant la maladie et suintant en quelque sorte la maladie. Les cheveux sont, comme on dit vulgairement, le poil de la bête, et, puisqu'ils ont racine dans le cuir chevelu et que toutes nos sensations s'épanouissent à travers les différentes parties du cerveau, nos cheveux pris peu d'instants avant la consultation transmettent au sujet le sentiment du mal et de l'actualité, ce que ne pourraient fournir des cheveux, pris avant la maladie. A défaut de cheveux il faut avoir un bonnet, un mouchoir, ayant enveloppé la tête et dans lequel le malade ait pu, durant quelque temps, transpirer son mal : à défaut de ces objets, un gant longtemps porté, ou tout au moins une lettre récemment écrite.

La main qui écrit n'est autre chose

que l'instrument du cerveau, et, en traçant sur le papier les préoccupations de l'individu, elle y dépose beaucoup plus de sa substance que nous n'en laissons en marchant sur le sol; permettant ainsi au chien de reconnaître la trace de notre passage.

Que si nous ne possédons rien de la personne malade, c'est alors qu'il devient impératif de la bien connaître et de pouvoir dire au sujet endormi : « Voyez en telle ville, telle rue, telle maison; il y a au premier, au second étage, une personne malade. Voyez-la bien, tâchez de bien ressentir son mal! »

Mais en ce cas, et lorsque dans une ville comme Paris on transporte un sujet d'un quartier dans un autre fort éloigné pour qu'il voie à travers rues et maisons une personne malade et affectée de telle maladie, s'il est à craindre que sur la ligne même de son parcours il ne rencontre en même temps, et durant l'incarnation du mal, les souffrances d'un autre patient affecté d'un mal analogue, la chose n'est pas moins à redouter lorsqu'il s'agit d'un malade beaucoup plus

éloigné; et c'est pour éviter toutes méprises qu'il devient nécessaire que le sujet endormi ait entre les mains quelque chose qui, émanant de la personne vers laquelle il a été dirigé, puisse l'y fixer invariablement par suite de l'appréciation qu'il fera de l'identité du fluide inhérent à l'objet qui lui est remis.

Renseignements.

De même que, lorsqu'on vient consulter pour des malades absents, le mieux est de connaître les personnes sur le compte desquelles on veut être renseigné, de pouvoir indiquer leur domicile et de posséder d'elles un objet récemment emprunté et imbu de leur essence, il faut qu'on se rende bien compte que voir, pour un sujet somnambule, qui fait du matin au soir, et cela chaque jour, profession de donner des consultations, est chose extrêmement fatigante. Pour voir, le sujet dont les yeux sont fermés, et en outre retournés, est obligé de se soumettre à la saturation magnétique

jusqu'à ce que la surexcitation qu'en ressent son cerveau lui permette de faire jaillir un fluide lumineux, mais phosphorescent, à travers la partie criblée de l'os frontal appelée l'os criblé. Eh bien, lorsque, sous l'influence de cette surexcitation et de la tension de toutes ses facultés intelligentes, le sujet voit s'asseoir à côté de lui un niais auquel il est abandonné et qui lui dit stupidement : « Je voudrais être renseigné sur une personne, mais je ne veux vous dire ni qui elle est, ni où elle reste »; le sujet est, c'est le cas de le dire, plus embarrassé cent fois que s'il fallait chercher une aiguille dans une botte de foin... D'abord, la bêtise, l'ineptie ou le mauvais vouloir raisonné du consultant le froisse; puis, pour répondre à la demande qui lui est faite, il projette la lumière tout autour de lui, et, multipliant à l'infini les cercles lumineux, il crée autour de lui une foule de zones jusqu'à ce que, découvrant le lieu, le terrier, pour ainsi dire, où gît le consultant, il puisse y trouver la trace passive de ses relations et de ses préoccupations. Je parle ici du sujet naïf et consciencieux;

mais, si le sujet, aussi bien, est quelque peu *ergoté;* se sentant auprès d'un niais qui va, ou veut le torturer, il ne se donne pas tant de mal, pénètre en lui, s'assimile et lui soustrait sa pensée, lui fait des peintures qu'il connaît et dont la vérité l'étonne, et le congédie émerveillé sans lui avoir dit un mot de plus que ce qu'il savait. Le sujet a prouvé sa puissance d'assimilation de pensée, il a jugé que le consultant ne valait pas qu'il prît la peine de voir.....

Tout sujet mis en somnambulisme est honnête et dévoué; il est, en cet état, pourvu des meilleurs instincts; mais il faut qu'il rencontre la bienveillance et qu'on lui vienne en aide lorsqu'il le réclame, car il ne lui est pas constamment donné de voir avec les uns comme avec les autres : bien loin de là; ni de voir le lendemain comme la veille.

Alors qu'on vient consulter pour renseignements, il faut transporter le sujet au domicile de la personne sur le compte de qui on veut être renseigné. On lui dit, par exemple : « Allez chez telle personne, elle demeure faubourg Saint-De-

nis, n°10; montez au second et entrez dans l'appartement par la porte à droite. » En même temps qu'on s'adresse ainsi au sujet on lui remet l'objet provenant de la personne, vu que cette personne n'est pas seule à pénétrer chaque jour chez elle, et que le sujet, qui la cherche avant de l'envisager, aspire dans le même moment les émanations résultantes de la présence, du séjour ou de la simple venue ou visite de diverses personnes introduites ensemble ou successivement dans l'appartement. L'objet remis devient pour le sujet un moyen de ralliement, de repère, qui le sauvegarde contre toute erreur.

Cependant, quand il est question de renseignements touchant des personnes dont la consanguinité est manifeste, ou de personnes faisant habitude de cohabiter ensemble, ou qui, séparées depuis peu, ont longtemps cohabité ensemble, aussi bien comme de celles dont la mémoire du consultant est richement impressionnée, il n'est pas généralement indispensable d'avoir pour les reconnaître des objets saturés de leur essence, parce qu'ici l'analogie des émanations

consanguines suffit à les relier ; là, l'habitude de la cohabitation a fini par incarner chez l'un et chez l'autre une abondance de molécules identiques qui les décèle respectivement, tandis que d'autre part l'image profondément empreinte dans l'esprit fournit un portrait si puissamment daguerréotypé, qu'il n'y a pas à s'y méprendre; mais néanmoins, lorsque l'on veut savoir précisément ce que pensent les individus *dans l'actualité*, le mieux est d'être pourvu de cheveux ou d'un mouchoir de tête empruntés récemment.

Un neveu qui allonge de longues dents, avec le désir de manger prochainement un oncle moribond, veut-il savoir si son cher oncle se préoccupe dans le moment de dispositions testamentaires en sa faveur : ce n'est pas avec des cheveux *empruntés* à cet oncle dix ans auparavant qu'il devra prétendre réaliser l'actualité le plus sûrement possible.

Une femme désire-t-elle asseoir une opinion sérieuse relativement à ce plus ou moins d'affection vraie qu'on lui témoigne tout en lui demandant sa main

ou son cœur, ce qui trop souvent équivaut à lui demander la bourse ou la vie : il faut encore l'actualité.

Item, pour une association.

Item, pour les dispositions d'un créancier ou d'un débiteur, etc., etc.

En un mot, l'objet que l'on offre dans les conditions voulues, et surtout les cheveux, tendent à inculquer l'impression de la personne tant sous le rapport moral que sous le rapport physique; mais des cheveux anciennement séparés du corps et indubitablement plus ou moins altérés dans leur principe aromatique, donneront plutôt l'idée du passé que celle du présent.

Recherches de personnes.

Lorsqu'il s'agit de rechercher une personne dont on est séparé depuis longtemps et dont on n'a pas de nouvelles, un résultat satisfaisant devient très-difficile et souvent équivoque et impossible.

Ce qui est à faire, c'est de bien se remémorer les relations, leur nature et

leur durée ainsi que le lieu où habita le plus longtemps, et aux dernières époques des relations, la personne dont il doit être question.

Il faut éclairer la situation, d'ailleurs si obscure, en s'efforçant à savoir où réside la famille de la personne et vers quel pays elle a pu se diriger; il faut rassembler ses dernières lettres si on en a, et enfin tout ce qu'on a pu conserver d'elle qui puisse être encore saturé de son fluide vital. Alors on se rend vers le sujet somnambule et on lui demande de vouloir bien rechercher une personne absente qui habita en tel endroit, qui a sa famille en tel autre et qui a dû se diriger vers tel pays. Le sujet se transporte au lieu d'habitation dernière de l'individu, et de même que derrière un fumeur les murs de sa chambre sentiront longtemps le tabac, de même il pourra arriver que le sujet, à l'aide de son fluide calorique et pénétratif expandu, puisse s'assimiler encore quelque peu des émanations de l'individu absent. Ainsi impressionné, il se dirigera vers sa famille, vers ceux à qui il doit être cher et qui

sont susceptibles de s'entretenir de lui, et il pourra, les saisissant dans leurs préoccupations actives, s'élancer sur la trace de celui pour qui on le consulte.

Recherches d'objets et vue de lieux éloignés.

Lorsqu'un objet a été perdu ou égaré, il faut bien le dépeindre, et, s'il a été perdu en cheminant, il faut écouter avec soin l'énoncé des lieux par lesquels le sujet vous dit que vous avez passé; il faut même souvent vous faire suivre par lui pas à pas et lentement, afin qu'il puisse voir et sentir tout d'un coup là où votre bracelet, là où votre portefeuille ou tout autre objet s'est trouvé séparé de vous. Il pourra éprouver souvent comme une répercussion du bruit qu'aura fait l'objet en tombant, ou bien il sentira sur le sol le séjour prolongé d'un objet empreint de votre arome.

S'il s'agit de fouilles à faire au loin, de nappes d'eau à découvrir, le mieux est de transporter le sujet sur les lieux, car

pour lui qui, voyant à de longues distances, est affranchi de la limitation, une erreur de cent mètres pourrait être de la précision, tandis que cela deviendrait souvent une cause de ruine pour le consultant.

Objets volés.

Lorsqu'un vol a été commis, il a ou n'a pas, en dehors de la soustraction elle-même, laissé de traces évidentes pour la personne volée, et a de même laissé plus ou moins de traces perceptibles pour le sujet somnambule, suivant la manière dont il a été commis. En outre, les vols sont faits tantôt par des personnes habitant ou fréquentant l'intérieur d'une maison, et n'ayant pas le moindre effort à faire pour s'y introduire, tantôt par des personnes du dehors s'introduisant avec plus ou moins de difficultés, suivant la résistance qu'elles rencontrent.

Dans le cas de vol commis par une personne de l'intérieur, le fluide continuellement radié par elle est constamment mêlé aux fluides ambiants qui rè-

gnent à l'intérieur de la maison; mais, dans l'autre cas, un fluide étranger plus ou moins saturé d'intentionnalité, tend à se mêler, à se confondre avec les fluides ambiants et pour ainsi dire normaux.

Lorsqu'un vol commis par une personne du dehors a demandé beaucoup de temps pour sa perpétration, et que le sujet somnambule est consulté peu d'instants après le vol, il y a grande chance de retrouver le voleur, surtout si, étranger aux allées et venues qui ont lieu journellement dans l'appartement où a été commis le vol, il est locataire de la maison, fréquente la maison, ou habite dans le voisinage immédiat de la maison. La découverte du voleur devient plus facile s'il a laissé à l'intérieur du local dans lequel il s'est introduit un objet venant de lui et exprimant son arome; tel qu'une casquette, un mouchoir, etc. Enfin, si le voleur a monté un à un les degrés de l'escalier et les a redescendus après avoir séjourné quelque temps sur le palier avant d'ouvrir la porte, sa trace sera plus facilement saisissable que si, appliquant à l'extérieur de la maison une échelle qu'il

aura soin d'emporter, il s'introduisait par une fenêtre ouverte pour redescendre immédiatement.

Lorsqu'un voleur a laissé un objet quelconque lui appartenant, si on présume que cet objet puisse être encore quelque peu saturé de son fluide au moment de la consultation, il faut l'apporter avec soi et le remettre aux mains du sujet endormi en même temps qu'on lui indique le lieu où le vol a été commis. Si aucun objet n'a été laissé, le sujet ne pourra nécessairement s'aider que des traces plus ou moins nombreuses, plus ou moins profondes, que le temps et les efforts dépensés pour la perpétration pourront lui fournir.

Lorsqu'un voleur, s'introduisant dans un appartement à l'aide d'une fausse clef, voit ouvertes devant lui toutes les portes à l'intérieur et se contente d'emporter une pendule ou un panier d'argenterie qu'il trouve sous sa main, il fait moins d'effort, séjourne moins longtemps, laisse moins de traces que celui qui, forçant les portes et les armoires, fait maints paquets de maintes choses qui le forcent à

séjourner tout en sécrétant sa substance fluide.

De tous les vols commis par des gens de l'extérieur, celui dont il est le plus difficile de reconnaître les auteurs est sans contredit le vol *au bonjour*.

Le vol *au bonjour* se fait de grand matin et généralement dans les hôtels. Voici comment il se pratique :

Un individu proprement vêtu et qu'on peut facilement croire être un commerçant ou un commis, s'introduit dans une chambre à coucher dont la clef est sur la porte tandis que le domestique de service est occupé au rez-de-chaussée aux soins que réclament les chaussures et les vêtements à brosser ; il présente àl'occupant, encore somnolent, des cravates ou des volumes qu'il dit lui avoir été recommandé la veille au soir d'apporter de fort bonne heure, et, avant que celui à qui il s'adresse ne soit entièrement réveillé, il a déjà, en s'introduisant, décroché une montre ou soustrait un autre objet. Tout en se frottant les yeux, l'occupant lui dit qu'il se trompe, qu'il a pris le numéro de sa chambre pour un autre, et le voleur

se retire en se confondant en excuses, ayant grand soin de descendre prestement l'escalier.

Ici, on conçoit que la trace laissée est bien superficielle, surtout dans un hôtel où chacun vient occuper à son tour ; et pourtant il est arrivé que de tels vols ont pu quelquefois être dénoncés : mais c'est qu'il y avait eu accointance et préméditation avec tel ou tel domestique ou individu résidant dans l'hôtel ; que, par suite de rapports fréquents, la somme de fluide et d'intentionnalité décelait le coupable, en même temps que les préoccupations du complice aidaient à le révéler.

Quand un vol, au lieu d'avoir été commis par gens du dehors, a été commis par gens du dedans, le sujet somnambule, conduit qu'il est à l'intérieur de la maison ou de l'appartement que de chez lui on lui indique, se répand dans toutes ses parties, énumère les habitants, voit les allures de chacun, évoque la silhouette des allants et venants ou commensaux et recherche la trace de l'*intentionnalité*, car il arrive souvent qu'avant de soustraire un bijou, un châle, un billet de

banque ou tout autre objet, on en a longtemps nourri et transpiré l'intention, qui se retrouve en la plasticité d'un fluide non encore éthérisé, comme nous retrouvons en notre cerveau le souvenir de tel ou tel fait plus ou moins éloigné. Mais il advient aussi que, au moment où l'on consulte, ce fluide intentionnel s'est tellement volatilisé, qu'il devient impossible d'en ressentir l'impression d'une façon suffisamment sensible. Ce qu'il reste alors à faire au consultant, c'est de tendre à fixer l'attention du sujet sur les personnes dont il doute, afin que, les scrutant, les analysant une à une comme ferait en quelque sorte un phrénologiste à l'inspection d'un cerveau humain, il puisse les atteindre dans leur caractère et leurs préoccupations présentes ou antérieures.

Il arrive plus fréquemment qu'on ne croit que, lorsqu'un vol a été commis par des personnes de l'intérieur, qui ont cédé fatalement à un penchant ou à un désir irrésistible, elles éprouvent un embarras excessif dans la possession de l'objet volé. Qu'une pauvre fille vole une paire de boucles d'oreilles, un foulard, un ruban;

que va-t-elle en faire?... Comment s'en parer sans que l'objet soit reconnu; à qui le donner, à qui le vendre, comment s'en défaire sans éveiller les soupçons et se trahir? Toutes ces pensées viennent souvent bourreler la tête du voleur; ces idées, ces craintes, il les transpire en même temps qu'elles s'incarnent profondément en lui, et c'est ainsi qu'il prête le flanc au somnambule qui le découvre.

Comme de certains somnambules sont d'une impressionnabilité excessive, alors que le magnétiseur sait que de tels sujets vont être consultés pour vol, il ne doit pas, en général, les abandonner au hasard des influences du consultant et doit rester présent et témoin à la consultation; vu qu'il se pourrait qu'après avoir magnétisé passivement et onctueusement son sujet pour l'endormir, s'il le laissait aux mains d'un consultant exalté, vivement impressionné et prévenu contre une personne même innocente; il se pourrait que, passant par degrés sous son influence, ce consultant exalté et prévenu lui inculquât ses soupçons, dont le somnambule ne serait plus que l'écho malen-

contreux, par le fait de son excessive impressionnabilité.

Dans de certaines circonstances, le sujet, qui est toujours d'une raison, d'une réserve, d'une discrétion admirables, sent, voit et ne veut rien dire; il prendra même des biais pour, parfois, détourner des soupçons fondés, lorsqu'il voit en même temps qu'il n'y aura pas péril pour d'autres. C'est que, jugeant devant Dieu en son âme et conscience, il voit, en de certains cas, que le volé vaut moins que le voleur, qu'il ne veut pas lui livrer; c'est que, dans d'autres cas, il voit le voleur dans la personne d'un ami, d'un parent, d'un fils, du mari ou de la femme, et qu'il juge qu'aucune preuve matérielle ne pouvant être fournie à l'appui de son dire, mieux vaut, pour le bonheur de tous, laisser les soupçons s'éteindre, le souvenir du fait. s'effacer, et la famille dormir en paix. Dans d'autres cas encore, il voit que le corps du délit étant impossible à retrouver sans compromettre et affliger d'honnêtes gens; qu'une vengeance terrible du coupable, non convaincu judiciairement, pouvant avoir lieu

contre la personne, la famille ou la propriété du volé, il vaut mieux laisser le remords en partage au coupable, et l'incertitude à la victime. Mais, quel que soit le mobile qui l'impressionne, lorsqu'un somnambule se tait et veut se taire, il ne ne faut jamais le contraindre ; Dieu est devant lui qui lui ordonne de garderle silence, et ce silence est toujours un avertissement ou une leçon : un avertissement pour ceux dont la conscience est pure de tout méfait et que Dieu veut sauvegarder ; une leçon pour ceux qui, fouillant en eux et comprenant qu'ils ont de bien mauvais actes à se reprocher, doivent faire un sincère et profond *mea culpa* en présence de ce silence que Dieu impose à son élu, de ce refus qui leur est fait d'une parole de révélation qu'ils ne méritent pas d'entendre. Car il faut s'être efforcé toujours à mériter pour être touché souvent par la grâce de Dieu.

Chiens perdus.

Ne pas consacrer une seule ligne à

d'aussi intéressants animaux, envers qui tant de gens, qui souvent n'ont rencontré que de l'ingratitude autour d'eux, se montrent si pleins de sollicitude, ce serait manquer à l'amitié qu'ils nous témoignent et oublier qu'il est des êtres dont le chien est le seul ami.

J'ai successivement possédé deux chiens, doués l'un et l'autre d'une grande intelligence et de beaucoup d'affectibilité. Ma foi! je n'hésite pas à dire que je ne pus retenir mes larmes lorsque, sous mes yeux, je vis périr, âgé de six ans, le premier, que j'avais pour ainsi dire élevé au biberon : il eut le tort d'avaler une boulette dans le jardin du Palais-Royal. Je gardai le second pendant douze années, et je l'aimais doublement, car, caressant et doux comme le plus doux d'entre les agneaux, il était aussi l'ami de mon fils, à peu près du même âge; mais... la République fut proclamée le 24 février 1848, si je ne me trompe, et le 25 on crut devoir tuer mon chien à peu de distance de ma maison comme étant, fut-il dit, le chien d'un prétendu républicain. Il est certain que, voyant mon chien faire dé-

faut à ses habitudes régulières et ne pas rentrer sous mon toit hospitalier, j'en conçus de l'inquiétude jusqu'au moment où, à quelques jours de là, j'appris sa fin tragique. Certainement que si, durant l'intervalle qui s'écoula, il m'eût été donné de pouvoir m'enquérir à son sujet, je l'eusse fait sans hésiter ; mais les événements qui se déroulaient alors étaient si grandioses et si entraînants, que, toutes affaires cessantes, il fallait en suivre le développement.

Aujourd'hui je suis placé pour conseiller autrui, et je remarque que le plus souvent les personnes en peine de leur chien perdu ne sont guère en peine que de la perte d'un chien bijou, d'un de ces chiens qui ne quittent guère l'appartement, le lit ou l'édredon de leur maîtresse, que pour prendre l'air sur une terrasse, ou sortir dans un manchon; il semble que, quant aux chiens d'une plus forte espèce, on se fie à leur délicat et précieux instinct, et on attend leur retour avec confiance. C'est, disons-le vite, ce qu'il y a de mieux à faire.

Pour ce qui est de ces petits chiens d'appartement qui, parfois, furtivement,

s'échappent par une porte entr'ouverte, il devient assez difficile de les retrouver, et il y a de bonnes raisons pour cela. L'une de ces raisons, c'est que, fort souvent, là où il y en a, l'attachement immodéré que l'on porte à ces animaux rend dans la maison chacun leur esclave; et il est telles et telles maisons où il n'y en a pas moins d'une demi-douzaine courant à travers l'appartement. Que le mari marche involontairement sur la patte de l'un; qu'un enfant tire une oreille à tel autre qui lui déchirera un joujou; qu'une gouvernante trouve qu'il y a excès de prodigalité à les bourrer de biscuits, mauviettes et macarons, tandis que tant de braves gens meurent de faim; qu'un domestique, sonné à tout instant pour nettoyer, enlever les ordures de ces animaux, se permette d'offenser l'une de ces majestés canines d'un léger coup de serviette, en voilà assez pour que se révolte l'amour exclusif qu'on éprouve pour cette charmante gent et pour que la paix soit chaque jour troublée à cause d'eux dans une maison.

Cet amour exclusif que l'on porte alors

à ces charmants petits animaux, poussé à cet état, devient une tyrannie affreuse pour chacun, et c'est à qui s'en affranchira. Le plus gras sera, durant un bal de cour ou une soirée d'opéra, étranglé sur son coussin de duvet et de velours, et il passera pour mort d'apoplexie; la porte demeurera entre-bâillée pour favoriser la sortie du plus alerte, et il n'y aura pas jusqu'au mari qui ne donnera secrètement l'ordre de se défaire tantôt de celui-ci, tantôt de celui-là; et, si peu que les domestiques sachent à qui les vendre à bon prix, ils ne laisseront pas que de montrer du zèle. On exagérera les récits des journaux quant aux morsures de chiens enragés, on priera le médecin de dire que l'air de l'appartement est vicié par la présence de ces animaux, et, si peu que l'un d'eux égratigne l'enfant, il saura, bien que sans danger, envenimer la plaie, répandre la terreur dans la maison, et, changeant en horreur l'amour que l'on ressentait pour tous ces importuns, il en aura bientôt débarrassé leurs hôtes.

Les sujets somnambules assistent fort

souvent à de telles comédies, mais ils se gardent bien de les dénoncer; car, ne pouvant subordonner le repos d'êtres humains à de pareils et si ridicules caprices, ils restent bouche close, approuvent intérieurement, disent qu'ils ne peuvent voir, et évincent poliment les consultants en telles matières. Néanmoins, tous les chiens auxquels on tient n'ont pas ce même sort, et il en est qui, de prime abord, sont bien réellement égarés, puis perdus, sans intention plus ou moins perfide. Voici, en général, ce qui advient : on arrive chez le somnambule avec le collier, la laisse ou le manteau armorié du noble quadrupède; le sujet voit l'appartement, dépeint parfaitement le chien dont on est en peine, indique l'heure à laquelle il a disparu, la porte et l'escalier qui ont permis sa sortie de l'appartement. Il voit donc la trace du chien, et, s'il était chez un locataire de la maison, ou d'une maison voisine sans trop de distance, il l'indiquerait facilement; mais ce chien, qui se trouve par hasard en liberté, s'éloigne de sa maison de plus en plus, flairant les ordures ou

les eaux puantes, dont l'odeur le charme en dépit de son éducation aristocratique. Quelqu'un le remarque, le guette, le suit, l'appelle et l'attire; ce quelqu'un a déjà vu qu'il est sans maître, que c'est un chien perdu, il s'en empare et le met sous son bras. Voilà donc le chien enlevé de terre et n'y laissant plus aucune trace; il faut suivre l'homme qui l'emporte, et il semble que ce soit plus facile; mais pas du tout : car, comme il est fort heureusement encore plus d'hommes que de chiens, si peu que cet homme s'arrête en plusieurs endroits, sa trace se confond et se perd pour le sujet, bien qu'il ait pu continuer à pied le trajet qu'il avait à faire ; à bien plus forte raison est perdue sa trace s'il vient à saisir un cabriolet ou un omnibus au passage. Il est à son tour enlevé du sol, et autant vaudrait avoir à suivre la trace que, dans les airs, laisse un oiseau de son passage.

Il est aussi des circonstances où un chien a été volé et vendu traîtreusement par des gens à gages dans les maisons ; ici, comme pour ce qui concerne les objets volés, la sagacité des sujets en peut

faire justice. Mais, en général, lorsque le sujet somnambule voit qu'est poussé trop loin l'amour de pareils animaux, et qu'à l'exclusion des malheureux privés de tous biens, d'enfants aimables, d'un mari affectueux, de domestiques probes et dévoués, des chiens sont traités et encensés comme des idoles, il prend en pitié les consultants.

Et c'est qu'il est véritablement des gens dont la générosité se montre telle à l'égard de leurs chiens, qu'ils méritent, tant doit être grande leur charité envers les malheureux, d'être cités à l'égal de saint Vincent de Paul ou d'être impitoyablement rayés des tables de l'humanité. J'en citerai comme exemple cette affiche, que j'ai recueillie à Paris le 7 juin 1847 :

« *Cent cinquante francs* de récompense à qui rapportera à madame ***, à Paris, *un chien*, King's-Charles, perdu récemment. »

Sans avoir l'honneur de connaître l'estimable personne qui fit cette offre si libérale et *la fit afficher* à Paris, sous les yeux de tant de malheureux qui ont pu regretter de ne pas être chiens pour va-

loir autant, je me suis aussitôt senti saisi à son égard d'un *indicible* sentiment de profonde vénération.

Effectivement, la personne qui dispose si facilement d'une telle somme dans un cas pareil doit être infailliblement l'une des plus grandes bienfaitrices de l'humanité, son nom doit chaque jour retentir dans tous les bureaux de charité, au point d'en ébranler les murailles; et quels trésors ne doit-elle pas être continuellement appelée à faire partager à ces malheureuses familles privées de tout bien, que l'on rencontre à chaque pas, et qui ne peuvent offrir que leurs bénédictions en échange des bienfaits que l'on répand sur elles?... Ah! décidément, madame *** doit être tellement en fonds de bénédictions, que toutes les âmes charitables, si elles ne l'imitent pas, doivent au moins lui porter envie. Mais placarder de telles affiches sur les murs de Paris, après l'excessive cherté du pain de l'hiver 1846-1847... O habitants de la cité! ô sens moral! où couriez-vous lorsque éclata 1848?...

CHAPITRE II.

Electricité. — Tables parlantes.

Dans mon *Manuel de l'Aspirant magnétiseur*, qui a paru il y a huit jours, j'ai dit, au chapitre *de la non-immatérialité de Dieu*, que l'étude, l'intelligence et l'application du magnétisme étaient appelés à révolutionner le monde religieux et politique; et j'ai ajouté plus loin que ce ne serait pas trop oser que d'affirmer : *et industriel*. Car on s'est mépris longtemps quant à ce qui est en bien des choses l'effet de la présence, l'existence, l'action de l'électricité *se dégageant de l'eau chauffée* aussi bien comme de l'air comprimé et de nos propres organes; ce dont se trouvent en ce moment témoins ébahis beaucoup d'entre nous à la vue de cette mise en mouvement désignée sous le nom de *danse des tables, danse des chapeaux, etc.* Et l'on en viendra désormais

à comprendre facilement que telle force ou puissance d'action, que jusqu'à ce jour on attribua *bien à tort* à la vapeur ou dilatation de l'eau, *n'est autre que cette électricité qui se dégage de tout globule qui se forme à la surface de l'eau en ébullition* (1).

Je poursuis :

La lumière et la chaleur dégagent l'électricité, et le soleil, à ce compte, en est le plus puissant foyer. Ses rayons la projettent et la distribuent partout dans l'espace, et ils en saturent surtout les nuages qu'ils traversent; car les vapeurs humides pénétrées par les rayons solaires ont puissance d'accumuler l'électricité dans de fortes proportions : de là ont lieu, sous l'influence de l'incandescence et de la compressivité des nuages, ces décharges dénommées éclats de la foudre et du tonnerre qui impriment à l'électricité une puissance d'action, une force.

---

(1) Voir en mon *Manuel de l'aspirant magnétiseur*, publié par Dentu, mon chapitre de la *Danse des tables* et mes développements relatifs à l'électricité.

L'eau des mares, des étangs et des lacs, dans laquelle se baignent en repos les rayons du soleil, contient aussi beaucoup d'électricité; et, si peu que cette eau soit saturée par le fluide humain intentionnalisé, il devient très-facile de faire prendre le change aux sujets somnambules lorsque l'on veut, durant leur sommeil, qu'ils prennent cette eau pour du vin, du vinaigre, etc. L'eau des rivières et l'eau de mer, pour en contenir moins, contient encore, relativement, beaucoup d'électricité; car l'eau, où qu'elle soit, est toujours un immense réservoir d'électricité.

L'électricité se dégage de l'eau à l'état d'ébullition, aussi bien comme elle peut y être augmentée par la précipitation de charbons ardents; mais lorsque l'électricité s'est dégagée de l'eau soumise à l'ébullition, cette eau, refroidie, augmente en densité et perd en partie ses qualités hygiéniques; elle est froide et pesante à l'estomac, et d'une digestion très-difficile. C'est pour remédier à cet inconvénient qu'après avoir distillé de l'eau de mer sur nos navires en marche,

à l'effet de la rendre potable, nous nous trouvons conduits, pour lui rendre les propriétés de l'eau douce, à la nécessité de l'agiter fortement, de la battre, afin que l'air ambiant la pénètre et puisse la saturer de ce principe d'électricité qu'il porte en lui, et dont cette eau s'est trouvée privée par l'ébullition. Dans les appareils, les chaudières des machines à vapeur, ce n'est donc pas la vapeur ou dilatation de l'eau *qui est une force;* mais bien cette vapeur n'est autre chose que la cause qui vient en aide au dégagement du principe de force contenu dans l'eau, lequel s'en dégage sous l'influence de l'ébullition : *ce principe de force, c'est l'électricité!*

Nos plantes aquatiques vivent de l'électricité contenue dans l'eau, les poissons y puisent l'énergie de leurs mouvements ; les fleurs que contiennent nos vases, *dont nous avons soin de renouveler l'eau chaque jour,* peuvent s'épanouir et se conserver longtemps par suite de l'absorption qu'elles font de l'électricité qui les alimente. Il en est de même à l'égard de ces petits poissons que contiennent,

sur nos fenêtres ou à l'intérieur de nos appartements, ces étroits bocaux remplis d'eau qui leur tiennent lieu d'océan. Nous voyons croître plus rapidement, dans nos jardins, les plantes que nous arrosons avec de l'eau de mare exposée aux rayons du soleil que celles que nous arrosons avec l'eau d'un puits profond ; cette dernière concourant même fort souvent à leur étiolement, faute d'une somme suffisante d'électricité contenue en elle.

Le fer comporte également beaucoup d'électricité et la dégage en se corrodant dans l'eau ; c'est pour cela que l'eau dite *ferrée* est conseillée aux personnes lymphatiques et à celles dont les digestions sont pénibles : l'électricité en plus donnant au sang de l'activité en plus. L'eau contenue dans les baquets dans lesquels les forgerons et les mécaniciens *trempent* leur fer rougi est fortement pourvue d'électricité ; et dans une foule de cas de maladies désignées sous les noms de gastrite, gastralgie, gastro-entérite, quelques cuillerées de cette eau, clarifiée préalablement à travers un simple papier à

filtrer, suffiraient, même sans être magnétisée par saturation humaine et intentionnelle, à guérir ces maux, surtout si elles étaient administrées en même temps que le malade serait préalablement soumis à un régime légèrement laxatif, puis, progressivement, à un régime tonifiant.

L'homme qui magnétise dépense son électricité, aussi bien comme la perd celui qui transpire abondamment, étant en marche ou se livrant à un travail fatigant. L'eau, le vin, un peu de *bonne* eau-de-vie, rendent de l'électricité, et, conséquemment, de la force à l'homme épuisé; mais il faut bien se garder de trop se rafraîchir, de trop absorber de liquides par un temps de grande chaleur, lorsqu'on est pour reprendre le travail qui a causé la fatigue et la perte de transpiration, car alors les pores de l'épiderme s'entr'ouvrent d'autant plus, et, sous l'influence d'une transpiration plus abondante, donnent lieu au dégagement d'une plus grande somme d'électricité, ce qui peut devenir mortel, car le corps, en cet état, ressemble à une

outre percée de toutes parts, et l'électricité fuit par tous les pores.

L'ivresse produit des hallucinations, parce que le vin comporte beaucoup d'électricité; d'autres substances que nous nous ingurgitons en comportent moins, mais produisent les mêmes effets, en ce qu'elles concourent à déplacer et à congestionner sur un point déterminé une partie notable de l'électricité qui est en nous, ce qui cause le dérangement plus ou moins prolongé de nos facultés intellectuelles. L'électricité, c'est le fluide vital, actif, qui permet la pensée et ses développements.

Je relisais dernièrement les lettres de Walter Scott sur la démonologie, et je voyais que tous ces faits d'hallucination qu'il cite ne sont rien de plus que le résultat de la présence de ce fluide actif congestionné ou se congestionnant, souvent périodiquement, dans tel ou tel organe, par suite d'une commotion morale ou d'une mauvaise disposition de l'être physique, surtout de la part de ceux qui font un fréquent et immodéré usage de liquides fortement alcoolisés.

Tout est électricité; la vie, le mouvement des êtres, n'est autre chose que l'attestation de l'électricité. Est-ce que la *circulation* du sang pourrait avoir lieu sans la présence plus ou moins impulsive de l'électricité qui est en nous?...

Au chapitre des *Tables dansantes*, faisant partie de mon *Manuel élémentaire de l'Aspirant magnétiseur*, j'ai dit quelle fut l'origine de l'électricité; j'ai expliqué ses fonctions : aujourd'hui je suis conduit à entretenir mes lecteurs des *Tables parlantes*.

Il y a d'énormes in-folios à écrire touchant l'électricité et ses manifestations, puisque l'électricité joue son rôle dans toutes choses; il y a tant à dire, que j'en suis effrayé : c'est un ouvrage d'Hercule. Aussi je m'étais bien promis de n'en plus parler, réfléchissant surtout que plus j'écrivais et moins je m'enrichissais; car, du moment que je change en monnaie la pièce d'or que j'ai dans ma main, il en advient exactement comme du morceau de pain que j'émiette : les amis, les oiseaux et les rats aidant, je finis, quand la faim arrive, par m'apercevoir que je

n'ai rien conservé, tant il est vrai que publier et voir rechercher ses ouvrages n'est pas constamment cause de gain pour les auteurs. J'en appelle à qui de droit. Mais j'ai été profondément chagriné lorsque j'ai vu des hommes que j'estime, que je considère hautement, relativement à l'étendue de leur savoir et à la variété de leurs connaissances en toutes sciences, vouloir misérablement faire intervenir des âmes dans ce fait tout physique, et rien que physique, des tables parlantes. Et de ce nombre un de mes chers amis, docteur-médecin, d'une telle réputation d'intelligence, de haute capacité, que si, en ce moment, son nom glissait sous ma plume, Paris tout entier se prendrait subitement à se frotter les yeux, croyant se réveiller en sursaut... *O dolor!*

C'est donc pour moi un devoir, coûte que coûte, de tendre à arracher mes semblables à de pareilles erreurs. Erreurs d'un autre temps, erreurs indignes de notre époque et qui nous conduiraient où..... si elles avaient malheureusement cours?

J'aborde la question.

Quiconque a magnétisé quelques instants, ayant la main douce et l'épiderme sensible, a senti des picotements à l'extrémité de ses doigts; ces picotements sont dus au dégagement, par l'extrémité de nos doigts, d'une somme donnée d'électricité qui s'échappe sous forme de petites étincelles.

Chacun sait comment se placent les opérateurs autour d'une table que l'on veut faire *tourner* ou *parler;* la position des personnes est exactement la même pour chacune de ces deux opérations, seulement, quand il s'agit exclusivement d'arriver à faire parler la table,— et, en disant la table, je dis le meuble ou objet analogue, — certains d'entre les opérateurs appuient, d'un côté déterminé à l'avance, l'extrémité de leurs pieds contre l'extrémité des pieds de la table, afin d'opposer une résistance au mouvement de propulsion ou de rotation qu'autrement elle décrirait infailliblement. La table, ainsi *calée* d'un côté, ne peut plus que se soulever de l'autre du moment qu'elle sera actionnée, et, prête à *subir les influences,* elle parlera, — en ne fai-

sant toutefois rien de plus que se soulever et retomber — autant de fois et aussi vivement qu'aura été communiquée l'influence, non pas de l'âme de tel ou tel décédé, car le penser est folie et le croire est stupide, mais de l'électricité se dégageant de tel ou tel opérateur, ou même de tel ou tel assistant se trouvant plus ou moins, à son insu, en communion fluidique avec tel ou tel opérateur présent autour de la table et l'actionnant.

Lorsque les opérateurs sont placés autour de la table, se reliant les uns aux autres par l'extrémité du petit doigt de chaque main, chacun d'eux, les mains apposées sur la table, tend à dégager de l'électricité, et cette électricité va pénétrer la table par sa porosité. Comme je l'ai dit, cette électricité s'échappe sous forme de petites étincelles ; elle est animalisée, elle est intentionnalisée, elle est active. Ces étincelles, invisibles à nos yeux, s'accumulent ; elles courent et se cherchent, se réunissent en parcourant en tous sens la porosité et les surfaces du meuble, qui, bientôt, en est tellement saturé, que, l'électricité étant quelque chose

en plus, et ce quelque chose tenant sa place, le meuble en craque, le bois travaille. Cet effet se produit plus ou moins promptement selon que la table, véritable pierre de touche des gens d'action et des gens de réaction, est plus ou moins promptement saturée ; car ici, comme en toutes choses, s'offrent des natures contraires, antipathiques même.

Relativement à l'émission du fluide électrique, il est des êtres instantanément et libéralement émissifs : ce sont les bonnes natures, les natures d'élite, intelligentes, courageuses et dévouées ; ce sont de ces natures avec lesquelles les somnambules disent des merveilles, font des miracles !... Il est d'autres êtres moins heureusement doués, qui, loin d'être facilement émissifs, sont absorbants, sont parasites ; ils ne rendent que lorsqu'ils ont du trop-plein. Et, qu'on ne s'y trompe pas, ce ne sont pas ces gens-là qui, opérant à une table, se trouvent facilement saturés par des fluides d'abord hétérogènes et se combinant, se mêlant plus ou moins facilement entre eux et les incommodant par leur invasion

dans l'organisme. Non ! ces dernières natures sont des natures sensibles, extrêmement sensibles, parfois craintives et pusillanimes ; la moindre vapeur, odeur malsaine, pourrait les incommoder de même. Mais ceux dont je veux parler, les réactionnaires, les absorbants, les parasites, les natures d'ordre inférieur faisant éponge, se saturent lentement, semblables à la sangsue qui plus tard se dégorgera, semblables au buveur qui boit sec, reste froid et disparaît sous la nappe sans avoir témoigné de jubilation. On conçoit que, lorsque de telles natures se trouvent mêlées aux opérateurs, les manifestations de la table soient moins promptes; mais enfin, avec de la persévérance, toujours elles ont lieu telles quelles.

Alors que le meuble est saturé au point de faire entendre plusieurs craquements successifs, cela indique que l'harmonie des fluides s'est établie entre les opérateurs et que chacun d'eux déverse son rendement relatif; l'instrument dont ils forment les touches est enfin accordé et ils sont tous dans un. Bientôt, aux craquements succède l'agitation du meuble,

et cette agitation va être modérée et régularisée par celui des assistants qui, ayant le plus d'énergie propulsive, a pénétré le meuble d'une plus puissante et plus *influente* somme de sa vitalité ; et généralement, comme conséquence de sa nature abondamment émissive, il advient que c'est celui qui a le plus donné qui se montre le plus empressé et le mieux disposé à adresser à la table les questions auxquelles elle devra répondre, *à sa façon.*

La table, profondément saturée du fluide électrique vital, animalisé et intentionnalisé de cette personne, se trouve dès lors en parfait rapport magnétique ou aimantif avec elle et pourra répondre, *en tant seulement que durera l'effet de la saturation électrique*, à toutes les questions qui lui seront adressées ; car chaque parole adressée d'une manière correcte et bien sentie ne pourra être prononcée sans qu'il y ait, par l'acte même de l'émission de la voix, émission d'électricité en plus en même temps que désir aimantif, quelque léger qu'il soit, d'une réponse telle ou telle plus ou moins sen-

siblement préconçue. Ainsi c'est positif, c'est absolu, c'est une loi toute physique, la table cède à l'expression de l'influence de l'électricité animalisée déversée en elle; elle cède à l'expression de l'influence de l'interrogateur opérant, lorsque parmi les opérateurs qui l'assistent il n'y a pas contre-balancement souvent annihilant de sa préoccupation : ce qui se passe est l'analogue d'une question de lutte de partis, et la table est toujours du parti du plus fort, soit que, lorsqu'elle est pleinement saturée, celui-ci agisse par déversement d'électricité digitale ou par afflux d'électricité vocale. Je vais plus loin : je dis que la table ainsi saturée est tellement sous la dépendance de l'activité de l'esprit de l'homme, l'intimité de la communion fluidique s'est tellement et si profondément établie, que la table agirait sous la simple expression d'un vif désir si, pour qu'il y eût uniformité de désirs, l'opérateur parlant venait à garder le silence après avoir communiqué son désir aux coopérants qui le partageraient; et cela, vu que la formation, le développement et la persistance de la pensée, ne

peuvent avoir lieu sans une dépense d'électricité qui, encore une fois, serait aimantive ou magnétique.

Ainsi et je me résume : je dis que *tables tournantes* et *tables parlantes*, tout cela n'est, sous tous les différents aspects de modes aussi bien que de meubles, qu'influence d'électricité.

Saturée à l'excès, la table répond *à nos paroles* selon nos désirs, doutes ou préoccupations plus ou moins ressentis tandis que nous opérons sur elle.

Lorsque, renfermés dans une même pièce, respirant le même air rejeté et ressaisi tour à tour par nos poumons, une sorte de communion fluidique, *spirituelle*, plus ou moins profonde entre les individus présents a fini par s'établir, et surtout d'assistant à opérant, la table peut recevoir et subir par irradiation, passant par les trajets nerveux de tel ou tel des opérants, l'influence de tel assistant, soit qu'il parle, soit qu'il ne soit que sensiblement préoccupé.

Enfin la table répondra plus ou moins subitement, plus ou moins fortement *à notre seule pensée* sans qu'il y ait émis-

sion de la voix, parce qu'entre elle et nous il y a communion sous l'influence de l'électricité animalisée et aimantive plus ou moins active ou expectante, suivant le degré ou la puissance d'émission des coopérants; laquelle émission, en quelque somme qu'elle ait lieu, est toujours intentionnalisée.

Il est fort singulier qu'un fait si simple soit si mal compris et si mal défini par tant de gens se montrant fort sensés sous d'autres rapports; il semble vraiment qu'ils se complaisent à chercher, comme on dit, midi à quatorze heures... Mais n'est-il pas cent fois plus extraordinaire de voir, par la même action magnétique, priver un sujet humain et intelligent de son libre arbitre et le faire agir mécaniquement ou *automatiquement*, sous l'influence de notre saturation et de notre volonté, que de faire mouvoir mécaniquement un meuble?... Tous les jours, lorsque l'on veut pervertir l'intelligence d'un sujet sensible et lucide, on peut, l'ayant magnétisé et endormi dans une pièce, se rendre dans une autre, y magnétiser immédiatement et en un in-

stant des objets ou des individus avec la volonté qu'ils apparaissent tels que ceci ou tels que cela, et le sujet introduit dans cette pièce y verra les objets tels qu'en les recouvrant de la plasticité de notre fluide il nous aura plu qu'ils lui apparaissent. Ainsi je changerai en un ardent brasier une jardinière couverte de mousse verte; je ferai que mon bureau sera une baignoire remplie d'eau, et je donnerai à mon sujet le désir de s'y baigner, au point qu'il se déshabillera et s'étendra dessus, se croira dans un bain et témoignera tout ce qu'il me plaira de lui faire éprouver : l'eau sera chaude ou froide tour à tour, je la lui changerai en vin dont les émanations le griseront, et il peindra l'ivresse; je lui changerai ce même bain en un lit de chardons, etc., etc. Je ferai que tel des assistants lui apparaisse ayant le ventre orné d'un cadran ou d'un tablier de cuisine, ait pour pieds des chenets de cheminée, et, toujours suivant ma fantaisie, la tête parée d'un diadème ou d'une paire de cornes, si mieux je n'aime lui enlever la tête et lui planter un bouquet de cerises au milieu du cou.

Voilà donc toutes les bizarreries qu'au gré de notre imagination notre fluide magnétique ou électrique aimantif peut produire dans l'esprit d'un être intelligent que nous cherchons à influencer et que nous arrivons à dominer ; mais les bizarreries que nous pouvons produire ne sont pas moindres en ce qui tient à l'être physique, endormi ou non, mais toujours préalablement saturé de notre fluide intentionnel. Si bien que nous lui mettons les membres en catalepsie, lui paralysons la mâchoire, le contraignons à avoir un œil ouvert et l'autre fermé, à n'entendre que d'une oreille ou à ne pas entendre du tout : nous le faisons marcher, danser, avancer ou reculer, imiter tous nos gestes, *quels qu'ils soient*, et cela malgré lui, bien malgré lui, qu'il soit ou non endormi. Son corps est l'esclave de tous nos caprices, nous le faisons marcher sur les genoux et ramper à plat ventre, attiré malgré lui, nous suivant d'une pièce dans l'autre ; et tout cela aussi facilement comme nous pourrions faire que pour lui des noix muscades eussent le goût et l'apparence de dragées blanches.

Étonnez-vous donc maintenant, vous autres songes-creux, chercheurs d'âmes rêvant en diable, qu'aidés du même fluide actif et intentionnalisé vous puissiez faire remuer une table, et cherchez encore, si bon vous semble, midi à votre cadran sans heures ni aiguilles.

Ayant assisté, chez mon ami le docteur, à la conversation de sa table, je vais donner une idée de ce qui s'y passa; et tout d'abord je dirai que mon ami me parut tant soit peu *toqué*, car, depuis deux jours qu'en manière de langage, et semblable à un cheval de bois, sa table levait ses jambes de devant, mon ami s'en approchait plus souvent que de ses malades, qui l'envoyaient chercher à tout moment sans en rien obtenir, tant il avait hâte de connaître quelle sorte d'âme occupait sa table. Me trouvant réuni à une vingtaine de personnes des deux sexes et de tous âges, et cinq opérateurs s'étant réunis à lui autour de la table, il commença très-dévotement à l'interpeller ainsi, aussitôt que le mouvement eut lieu : « Chère petite table, voudras-tu bien répondre aux questions que je vais t'adresser? Si tu y con-

sens, fais-moi le plaisir de te soulever comme tu le fis hier à pareille heure, et, lorsque tu voudras répondre *oui*, tu frapperas un seul coup, tu en frapperas deux quand tu voudras dire *non*. Chère petite table voudras-tu me répondre? »

Il y eut un instant d'attente; je ne dis pas de recueillement, car recueillement c'est le reploiement en soi-même, et, sous forme d'attente, le contraire avait lieu. Au bout de quelques secondes, la table se souleva; puis, retombant sur ses pieds, frappa un coup au plancher et demeura. Cela voulait dire qu'elle consentait à entrer en conversation. Alors il lui fut demandé de dire si elle avait une âme, elle frappa un coup; si cette âme était à elle objet de bois, elle frappa deux coups; si cette âme était celle d'une personne morte, elle frappa un coup; si elle pouvait dire de quelle personne, elle frappa un coup.

On imagina d'épeler une à une toutes les lettres de l'alphabet et de la prier de vouloir bien se soulever et frapper à chacune des lettres propres à former le nom de celui dont elle avait animé le corps.

Ceci dit, on appela l'A, et la table fut immobile; il en fut de même au B; mais, arrivée au C, elle se souleva et frappa un coup. Un assistant écrivit le C sur une feuille de papier et l'on recommença l'appellation des lettres : aussitôt la lettre A prononcée, la table se souleva de nouveau et l'on ajouta l'A au C, ce qui faisait CA. Ayant successivement recommencé de la même manière, la table en était venue à avoir indiqué *Caglio*, et il était évident pour chacun qu'elle allait indiquer la présence de l'âme de *Cagliostro;* mon ami le docteur était tremblant et décomposé, mais ses coopérateurs et les assistants ayant tous l'idée tendue à Cagliostro, lorsque vint le tour de l'S et ensuite des autres lettres, la table s'enleva beaucoup plus haut et beaucoup plus rapidement, retombant en frappant plus fort. Il fut donc *entendu* que l'âme de Cagliostro s'était logée (1)

(1) Je dis logée et suis fort embarrassé, car je ne sais si je dois donner des loges aux âmes, tandis que nous n'avons que des niches pour les saints! Lors de la réimpression de son dictionnaire, il sera bon, je crois, de saisir l'Académie de la question.

dans la table, et je déversais ma pitié sur plusieurs assistants s'extasiant autour de moi, lorsque, bien naïvement, ce cher docteur, devenu tout blême, se prit à nous dire : « Eh bien ! croiriez-vous que j'y pense depuis hier..... et que... j'y ai pensé toute la nuit?... » Et mon bon ami le docteur ne croit pas aux effets de l'influence !!!

Cependant, comme il y a souvent inconséquence chez les êtres doués d'intelligence, il va sans dire que mon ami croit sans hésitation à l'influence que nous pouvons exercer sur nos semblables vivant autour de nous, dont il nous faut dominer le jugement et les principes qui manquent aux choses ; ainsi il croit que de mauvais conseils, ou même de mauvais livres, peuvent d'une jeune fille sage faire une fille perdue ; que certaines prédications pourraient d'un catholique fervent faire un protestant fanatique ; qu'un abonné de la *Patrie*, cédant aux dires de ses amis, pourra devenir propagandiste du journal la *Presse ;* qu'un séminariste, jetant le froc aux orties, pourrait devenir un Danton ou un Mirabeau ; il croit

même à toute l'influence du magnétisme sur l'être moral et physique; il n'ignore pas que deux individus en présence pourront au même instant avoir la même pensée, que d'autres bâilleront alternativement ou simultanément, riront d'un fou rire sans savoir pourquoi, se rencontrant peut-être pour la première fois. Oh! pour lui tout cela ne peut être l'objet d'un doute, car pareilles choses se voient tous les jours et sont le résultat d'influences connues; mais, du connu à l'inconnu mon ami ne peut tendre à faire le moindre pas, sa vue s'obscurcit et le vertige le prend. Revenons à nos moutons.....

Plusieurs heures s'étant écoulées durant l'intéressante conversation dont la table nous faisait l'honneur, il advint qu'elle ne témoignait plus le même empressement à répondre aux questions qui lui étaient adressées; je dirai humblement que cela provenait vraisemblablement de ce que les opérateurs n'avaient plus en eux la même somme de fluide électrique à dépenser; mais ils n'en étaient pas moins désolés, et, par mille formules d'interpellations, cherchaient

à se maintenir dans les bonnes grâces de l'âme de Cagliostro.

Je crus pouvoir me hasarder à faire remarquer que cette excellente âme semblait avoir l'oreille fatiguée ; car, bien que ne se manifestant pas toujours, elle ne manquait jamais de répondre lorsque la demande qu'on lui adressait était *sensiblement accentuée*. Ainsi, lorsque reparaissaient les symptômes d'affaissement, de prostration, mon ami le docteur lui disait d'une voix bien nette et en mots bien articulés : « Ame de Cagliostro, veux-tu, oui ou non, que toute conversation cesse dès ce moment entre nous ? » On voyait la table se soulever et trépigner longtemps, ce qui signifiait qu'elle *exigeait* que la conversation continuât ; de là, pour un instant, l'ardeur des opérateurs se trouvait retrempée, et la table parlait ; mais, l'instant d'après, l'inertie et la monotonie reprenaient le dessus.

« C'est sans doute, se prit à dire mon ami, que l'âme de Cagliostro trouve que nous manquons quelque peu de déférence à son égard ; il faudrait peut-être terminer chaque demande en lui disant *s'il te*

plaît. » Alors de lui demander : « Ame de Cagliostro, crois-tu que M. X... réussira dans telle affaire ? réponds-moi, s'il te plaît. » Et, au *s'il te plaît* bien prononcé, la table se soulevait une ou deux fois, suivant ce qu'était l'influence qu'elle ressentait ; souvent même elle ne se soulevait qu'à demi à la seconde fois, ce qui voulait dire, selon mon ami, qu'il y avait hésitation de la part de l'âme, mais non pas désir peu soutenu de la part des coopérants. Enfin, l'influence du *s'il te plaît* était telle,... que je ne dus faire autrement que de la comparer au *heeein !* que pousse le geindre du boulanger quand il pétrit sa pâte,... au *hein !* que pousse mon concierge lorsque, armé de son merlin, il fend son bois sur le pavé de la cour de la maison que j'habite...

Ces *hein !* et ce *s'il te plaît* final ne sont qu'une propulsion de *puissance* électrique, et l'électricité a son influence,... a sa force d'action.

Maintenant, comme je veux donner mes soins à mon bon ami le docteur, afin de lui éviter d'aller aux Petites-Maisons, je me propose, aidé de quelques amis

que je mettrai dans ma confidence, de coopérer avec eux à la mise en mouvement de sa table. Aussitôt qu'après les craquements préalables les premiers effets de mouvement auront lieu, j'adresserai en ces termes la parole à la table qui me répondra, *j'en suis certain :* « Mon cher ami Polichinelle, veux-tu me faire le plaisir de me dire si mon bon ami le docteur est sage ou ne l'est pas?... » Il y aura bien quelque scandale parmi les assistants habituels et fervents ; mais mes amis, mis en confidence et actionnant la table avec moi, domineront par leur influence les dispositions des assistants, et la table, se levant deux fois *sous ma loi*, frappera deux coups et dira que mon ami n'est pas sage. Avis à qui l'imite !

Un mot encore, et tout est dit. Comme à Paris, et entre gens qui ont leurs occupations, c'est ordinairement le soir qu'on se livre à pareilles distractions, il advient souvent que chacun s'étant retiré chez soi, et les maîtres du logis reposant dans leur lit, la table, abandonnée à elle-même dans la pièce où elle a été surabondamment saturée de fluide électri-

que, fait entendre un bruit anomal dont on se préoccupe gravement. Si, en tout autre temps, on entendait le craquement d'un panneau d'armoire ou d'un dessus de table, on se contenterait de dire : « C'est le bois *qui travaille*, » et on ne songerait même pas à se demander en vertu de quelle loi il travaille, et il en est plus d'une. Mais, ici, ce n'est rien de plus que l'électricité qui, étant en trop dans la table et y ayant été introduite forcément, s'en dégage bruyamment. Que si les assistants, ou simplement quelques personnes, demeuraient longtemps près de la table, alors que toute action aurait cessé sur elle, ils absorberaient lentement par leurs organes respiratoires, aussi bien que par toute la porosité de leur être, le fluide qui se dégagerait de la table, et aucun bruit n'aurait lieu. Il se trouverait absorbé plus facilement encore si, s'emparant de la table en guise de bureau, une personne occupée à écrire demeurait auprès, la tête et les bras posant au-dessus ; un mal de tête très-sensible pourrait fort bien s'ensuivre et s'ensuivrait certainement ; mais la table

se trouvant ainsi dégagée par l'absorption qu'en ferait la personne qui serait placée auprès, aucun bruit anormal n'aurait lieu, et âmes de damnés et âmes d'élus ne troubleraient plus aucune quiétude.

UN DERNIER MOT FINAL.

Combien, par leur babil, se montrent riches en théorie, campés en matamores sur un piédestal que le moindre fait renverse!... Lecteurs, allez aux faits, toujours aux faits, et songez sans cesse que, voulant disserter sur les choses qu'ils ignorent, nos soi-disant savants, leurs préjugés aidant, sont généralement plus sots que le plus humble d'entre les praticiens.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

DEUXIÈME PARTIE.

Paris.— Imp. de Simon Raçon et Ce, rue d'Erfurth, 1.

MAGNÉTISME — SOMNAMBULISME

OUVRAGES DE L'AUTEUR :

EXPLICATION
DES
PHÉNOMÈNES DE SECONDE VUE
ET DE SOUSTRACTION DE PENSÉE
Édition épuisée. — 1847.

INITIATION AUX MYSTÈRES — SECRETS
DE LA THÉORIE ET DE LA PRATIQUE DU MAGNÉTISME
1848

SOMNAMBULISME — MAGNÉTISME
GUIDE DES INCRÉDULES
1852

MANUEL ÉLÉMENTAIRE
DE L'ASPIRANT MAGNÉTISEUR
1853

GUIDE
DU CONSULTANT ET DES INCRÉDULES
Deuxième édition, augmentée d'une seconde partie

SOUS PRESSE :

PETIT CATÉCHISME DE L'ÉTUDIANT MAGNÉTISEUR
25 cent.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., 1, RUE D'ERFURTH.



